



1834

S SAISONS,

P O È M E

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR F. THOMPSON.



TOULOUSE;

chez ÉTIENNE SENS, Libraire & Propriétaire,
rue St.-Rome.

chez AUGUSTE GAUDE, Libraire,
rue St.-Rome.

1792.

0704
LES SAISONS,

P O È M E

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE THOMPSON,

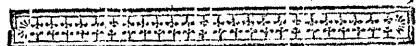


A TOULOUSE,

Chez N. - ÉTIENNE SENS, Libraire &
Imprimeur, vis-à-vis l'Église St.-Rome.

Et chez AUGUSTE GAUDE, Libraire,
rue St.-Rome.

1 7 9 2.



AVERTISSEMENT.

SI le spectacle de la nature est, comme on n'en peut douter, l'objet le plus digne de notre curiosité, j'ose me flatter que le public me saura quelque gré de lui en présenter ici un tableau tracé par un poète anglais, aussi bon physicien que peintre habile. Thompson, auteur du poëme des Saisons, la suit pas-à-pas dans ses révolutions annuelles & dans ses métamorphoses périodiques. Aucun climat n'échappe à ses recherches. On conçoit quelle prodigieuse variété de merveilles s'offre de toutes parts à l'œil perçant & attentif de l'observateur, & combien ces sortes de détails, & surtout les descriptions champêtres qui en résultent, toujours si intéressantes, pour peu qu'elles soient peintes avec vérité, le deviennent encore plus dans la main d'un homme de génie, qui les embellit de ce que l'imagination a de sublime & de brillant, la langue, de force & d'énergie, la poésie, de fleurs & d'agrémens.

Avec un pareil fonds pour plaire, on ne fera point surpris que Thompson n'ait point jugé à propos de mettre en jeu les machines

AVERTISSEMENT.

mythologiques des anciens que nous avons froidement transplantées dans la poésie moderne. Ces frivoles ressources de la fiction eussent été déplacées dans un ouvrage dont la vérité fait la base, & qui attache suffisamment l'ame par l'importance & l'attrait de la chose même.

Ce n'est point ici un poëme champêtre : les détails de l'agriculture n'y sont pas tous ; ils y sont en images plutôt qu'en leçons : mais c'est un brillant opusculum de la campagne. Apprendre à la voir, c'est apprendre à l'aimer, & bientôt à la cultiver. Abandonnant le côté utile, mon auteur ne présente que l'agréable. Son imagination est si vive, qu'elle embellit tout ; son pinceau si vrai, qu'il peint tout au naturel. C'est le véritable interprète du spectacle de la nature. Combien de gens trouvent cette mère universelle muette & uniforme, faute d'avoir appris à la connoître, qui avec un tel guide, découvriront des beautés sans nombre, qu'ils auroient toujours méconnues.

Le sentiment qui est l'ame de toutes les belles productions, & qui seul laisse dans notre esprit des traces durables, abonde dans cet ouvrage. Le poëte ne perd aucune occasion d'en faire mouvoir les ressorts ; il

AVERTISSEMENT.

les trouve par tout, & les saisit heureusement. Il est tendre & compatissant pour tous, à la réserve des Français. Un autre mérite bien essentiel, c'est que dans les tableaux du bonheur qu'il nous présente dans l'innocence, dans la paix, & dans les douceurs de la vie champêtre, il n'y fait entrer aucun trait particulier & exclusif pour la richesse. Ce mérite est remarquable, sur-tout dans ce beau morceau de la fin du troisième chant, qui contient l'éloge le plus attrayant & le plus touchant de la vie champêtre. Il ne paroît dans cet admirable tableau rien que le moindre habitant de la campagne ne puisse se procurer, comme le plus riche. C'est être bien éclairé par le sentiment, que d'observer de telles nuances.

Après ce peu de mots sur le génie de Thompson, qu'il me soit permis de parler aussi de ma traduction. Les défauts de mon auteur entreront d'autant plus naturellement dans cette énonciation, qu'ils feront partie de mon apologie involontaire.

J'ai toujours cru que le principal mérite d'une traduction consistoit dans la plus scrupuleuse exactitude ; de manière que si une traduction pouvoit être, pour ainsi dire, transparente, & laisser voir l'original dans tout son naturel, elle seroit la plus

17) **AVERTISSEMENT.**

parfaite. En vertu de cette opinion, j'ai sacrifié presque par tout l'élégance de notre langue, la délicatesse de nos oreilles, & mon amour propre, au plaisir de rendre littéralement le nerf & la force des pensées, & des épithètes de mon auteur.

J'ai poussé la fidélité jusqu'à maudire ou braver notre nation en bon anglais. Peut-être en serai-je blâmé; mais il me semble que ce n'est point à un traducteur à émonder les passions de son auteur. De plus, la plupart de ces endroits sont pleins de force & de beauté.

Thompson est si sublime, si vif dans ses tableaux; sa langue dans son ouvrage est si abondante, si fertile en épithètes expressives, qu'il est impossible d'en rendre l'énergie & la force, même en partie. D'ailleurs son poème représente par-tout une campagne que je n'ai point vue. Il peint des détails de l'agriculture de son pays, différente de la nôtre. En un mot, je m'en suis trouvé étranger au fond & à la forme, au sens & à l'expression. De toutes ces choses combinées, il pourroit bien résulter que je parle anglais aux français, & français aux anglais, de façon que je me trouverai également déshonoré de l'une & de l'autre nation.

AVERTISSEMENT. vij

L'agriculture de l'Angleterre est si différente de la nôtre, qu'il est impossible d'en rendre les détails sans les connoître, & peut-être, de les connoître sans être agriculteur anglais. On trouve des différences frappantes, telles, par exemple, que la moisson en automne. Mais combien d'autres moins sensibles embarrassent tout autant un traducteur! Les Anglais ont transplanté chez eux plusieurs productions de l'Amérique qui sont devenues communes dans leur pays, & qui nous sont inconnues. Les fleurs & les fruits de ces productions forment cependant des tableaux dans un ouvrage où tout est peint, & je crains bien de les avoir mal copiés.

Le poète veut tout peindre; ce qui le jette dans les détails fatigans & répétés. A l'égard de ce dernier défaut, je puis bien l'avoir chargé, attendu que sa langue plus libre que la nôtre semble être plus abondante. Il est pourtant vrai qu'il se répète souvent lui-même, sur-tout en épithètes, & il n'étoit guère possible que cela fût autrement. On me blâmera sans doute de n'avoir pas élagué cette profusion quelquefois fatigante; mais ce n'est plus traduire, c'est franciser un auteur. On me reprochera mille superfluités; elles sont

vij *AVERTISSEMENT.*
à mon poëre. Il est juste qu'il en ait le
blâme comme la louange.

Parmi cette multitude d'images & de
figures, il en est d'outrées & presque hi-
deuses; il en est de tristes, sans nécessité,
à ce qu'il m'a paru, puisque l'auteur avoit
une imagination assez abondante pour mul-
tiplier à l'infini les images riantes & dou-
ces, seules dignes de son sujet & d'un
tableau fait pour attacher. Mais tel est le
génie de l'auteur, que, tout ce qui est
fortement rendu, lui paroît beau, & en
effet tout est grand dans ses mains; mais
s'il n'y avoit du démesuré, seroit-il anglais,
ou plutôt seroit-il homme de génie?

Mon dessein a été de donner à ma na-
tion Thompson tel qu'il est: c'est au public
à juger si son poëme est intéressant dans
notre langue. S'il ne l'est point, c'est ma
faute; car certainement il le pouvoit être.
Quant au mérite de la traduction que je
fais consister tout entier dans une exacte
fidélité, c'est à ceux d'entre nous à qui sa
langue est familière, que je m'en rapporte.



A L'AMI

DES HOMMES.

*C'EST à vous, MONSIEUR, que je
présente la traduction d'un poëme anglais
sur les quatre Saisons, où l'auteur a traité
en poëte, & en peintre de la nature, les
objets que vous avez considérés en citoyen
& en homme d'état. C'est l'ouvrage de
l'imagination & du goût, qui vient se
placer à côté du livre de la raison & de la
sagesse, & se montrer aux yeux du public
sous une sauve-garde aussi respectable. J'ose
dire, MONSIEUR, que cet hommage est
une sorte de devoir de ma part; puisque
dans l'ordre naturel, l'agréable doit mar-
cher à la suite du grand & de l'utile, &
que les fruits de l'un peuvent être regardés
comme le juste tribut de l'autre.*

*C'étoit à l'ami des hommes, car ce nom
est encore plus la qualification du caractère
de l'auteur, que le titre de l'ouvrage, qu'il
appartenoit de jeter sur la campagne des
regards de législateur, d'élever d'une main
hardie l'édifice du bonheur des nations.*

ÉPITRE

sur le trône d'un roi véritablement grand & véritablement sage. C'étoit à l'ami de l'humanité d'enseigner en même temps les loix, les usages, & les mœurs; de les enchaîner, & de les fortifier réciproquement; de connoître les maux des états & leurs remèdes; de rapporter tous les cas à leurs causes véritables, en montrant sur-tout que l'art suprême du gouvernement est de rétablir les constitutions par le rétablissement de leurs principes. Un maître, comme vous, pouvoit seul encore écrire pour la raison, & plaire, à-la-fois, au sentiment, en faisant aimer tout ce que sa plume démontre. C'est de la persuasion d'un écrivain que naît parfaitement la conviction de ceux qui le lisent: on prouve sans peine ce que l'on sent avec force; mais ce n'est que d'une vertu bien pure, que peut partir cette vive persuasion, qui éclate dans cet ouvrage précieux que les honnêtes gens lisent avec tant de plaisir, les gens sensés avec tant de fruit. Ce livre patriotique plaît sur-tout par un endroit: l'écrivain n'y dérobe l'homme nulle part; & il paroît avoir été composé, plus encore devant la conscience de l'auteur, que devant les yeux du public. Vos amis y trouvent, si je peux m'exprimer ainsi, jusqu'à la ma-

DÉDICATOIRE.

nère de votre esprit; & ce sceau même, qui vous est propre, est un nouveau charme à leurs yeux; votre livre étant semblable en cela à ces têtes d'un grand caractère, dont tous les traits sont précieux, & que la plus grande régularité de quelques parties, ou feroit méconnoître, ou rendroit, peut-être, moins parfaites dans leur ensemble.

Voilà l'idée, MONSIEUR, que je me suis faite de vos écrits. Vous pouviez seul exécuter un aussi grand tableau; mais j'ose entreprendre d'apercevoir dans la nature le côté riant, pittoresque & merveilleux de la scène, & de cueillir, dans les campagnes, les fleurs qu'elle vous présente. Ce n'est pas que mon amour, qu'on vous ressemble en cela, ne mêle souvent, au charme des images poétiques, les réflexions de la philosophie, & les leçons de la vertu; car la raison peut se produire sous plus d'une forme. Cette analogie de sentimens entre vous & lui, fut un motif de plus pour m'engager à faire passer cet ouvrage dans notre langue; & ce sera sans doute pour vous, MONSIEUR, une nouvelle raison de n'en pas dédaigner l'hommage. Je ne vous parle point du mérite de ma traduction: elle est scrupuleuse,

✠ ÉPITRE DEDICATOIRE:
avec rigueur ; & , dans l'opinion où je
suis qu'un original , quand il est excel-
lent , n'a besoin que d'y paroître tel qu'il
est pour la rendre excellente , j'ai cherché
à traduire mon modèle , comme je dois
souhaiter , MONSIEUR , que les nations
étrangères vous traduisent.

Je suis ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble ,
&c. ***.

LE



LE
P R I N T E M P S .

V I E N S , doux Printemps , fraîcheur
éthérée , viens , descends dans nos plaines
du sein de la nue , & baigne de rosée nos
arbrisseaux ; descends : la musique des airs
s'éveille autour de ces groupes de roses.

Hartford faite également pour briller dans
les cours par mille attraits naturels , & pour
être l'honneur de nos campagnes , où l'on
voit avec plaisir les grâces ingénues parer
le maintien de l'innocence & de la sagesse ;
Hartford , daigne m'écouter ; je chante ta
propre saison ; je peins la nature fleurie &
bienfaisante comme toi.

Le sombre hiver se précipite au fond du
nord , il rappelle les autans furieux : ces
fiers esclaves obéissent , & quittent les col-
lines gémissantes , les forêts dépouillées ,
& les vallons ravagés. Un vent plus doux

A

LE PRINTEMPS.

succède, il caresse de l'aile la terre encore effrayée; les neiges s'éboulent, & vont se perdre en torrens jaunissans. Les montagnes se parent de verdure qui nuance l'azur des cieux.

La saison est encore incertaine; l'hiver revient de temps-en-temps sur ses pas. Il souffle vers le soir: il glace la foible & tendre aurore, & commande à ses frimats d'attrister la plus belle heure du jour. L'oiseau précurseur du printemps craint de prévenir son temps, & d'entamer les glaces qui couvrent encore les marais. Pour juger de leur épaisseur, il écoute si l'air retentit des coups redoublés de son bec. A peine les pluviens encore battus de l'orage osent-ils se disperser sur la bruyère, & faire entendre leurs tons glapissans.

Enfin le soleil bienfaisant quitte le signe du bélier, & le brillant taureau le reçoit. L'atmosphère se dégage & s'étend; les voiles épais de l'hiver font place à des nuages légers, épars sur l'horison, & semblables à des flocons de laine blanche.

Les zéphirs sortent de leurs retraites; ils délient la terre, & lui rendent la vie & le mouvement. Le laboureur joyeux aperçoit la nature renaissante. Il tire de l'étable ses bœufs rigoureux, & les conduit à l'endroit où son utile charrue est enfin libre des entraves de la gélée. Ces labo-

LE PRINTEMPS.

riens animaux s'avancent sous le joug, & commencent leurs travaux, animés par le simple chant de l'alouette qui s'élève & plane dans les cieux. Cependant le laboureur attentif pèse sur le soc brillant, brise la mousse, parcourt son champ, & dirige le sillon en rangeant la terre des deux côtés.

Plus loin un homme couvert d'un vêtement blanc, parcourt le champ voisin d'un pas mesuré, & répand libéralement le grain dans le sein fidèle de la terre; la herse armée de pointes suit & ferme la scène.

O ciel! sois-nous propice; l'homme laborieux a fait sa tâche. Vents précurseurs de la fertilité, échauffez le sein maternel de la terre; descendez, fécondez les rosées, douces & fertiles ondées, tempérez le feu de la nature agissante. Soleil, fais revivre le monde, & perfectionne l'année. Vous qui vivez dans le luxe & l'opulence, dans la pompe & dans l'orgueil, vous trouvez ces détails indignes de vous; ils ont cependant été chantés par Virgile dans la célèbre Rome, dans le siècle de l'élégance & du goût le plus raffiné. Jadis les rois & les héros bienfaiteurs du genre humain ne dédaignoient pas de conduire la charrue sacrée; jadis ces hommes, en comparaison de qui vous ne sauriez être que comme ces insectes qu'un jour d'été voit naître & périr, ont cependant tenu dignement les

LE PRINTEMPS.
rènes de l'empire , & fu lancer les foudres de la guerre. Ensuite fuyant la basse flatterie , ils faifissoient la charrue d'une main victorieuse ; aflervis en apparence aux travaux de la simplicité , leur ame élevée & libre méprisoit les vils trésors que la corruption peut offrir.

Vous généreux anglais , qui honorez l'agriculture , préparez la terre sur vos coteaux & dans vos vallons les plus déserts , à recevoir les influences d'un ciel favorable , & disposez-la à vous offrir un jour les dons d'une automne abondante. Heureuse patrie , que les mers les plus éloignées fièrement soumises à ton empire , d'un million de rivages apportent dans tes ports tous les biens de la vie ; puisse par la faveur suprême ton sol riche & fécond répandre dans le monde entier tous les trésors de la nature ! Accorde aux nations étonnées le vêtement & la vie , & sois la mère nourrice de l'univers.

Ce que les douces haleines des zéphirs ont commencé , l'œil brillant du père de la nature l'achève ; il darde profondément ses rayons vivifiants , & pénètre jusque dans les retraites obscures de la végétation. Sa chaleur se subdivise dans les germes multipliés , & se métamorphose en mille couleurs variées sur la robe renaissante de la terre. Tu concours sur-tout à nos plaisirs ,

LE PRINTEMPS.
rendre verdure , vêtement universel de la nature riante ; tu réunis la lumière & l'ombre ; tu réjouis la vue , & tu la fortifies ; tu plais enfin également sous toutes les nuances.

L'herbe nouvelle produite par l'air tempéré , s'étend depuis les prés jusques sur la colline desséchée. Elle croît , s'épaissit & rit à l'œil de toutes parts. L'aube-épine blanchit ; la fève des arbrisseaux pousse les jeunes boutons , & se développe par degrés. La parure des forêts se déploie en abondance sous l'aile des zéphirs. Le cerf ne peut désormais dérober sa marche rapide à l'oreille attentive , & déjà l'œil ne voit plus les oiseaux dont on entend les concerts. La main rapide & cachée de la nature répand à-la-fois dans les jardins des couleurs riantes sur les fleurs , & dans l'air le doux mélange de tous les parfums. Le fruit attendu n'est encore qu'un germe naissant caché sous des langes de pourpre. Puiffé-je dans cette saison quitter la ville ensevelie dans la fumée , dans le sommeil & l'humidité malfaisante ! qu'il me soit permis d'errer dans tes champs baignés de rosée , où l'on respire l'aimable fraîcheur , & où l'on voit tomber les gouttes tremblantes de l'arbuste penché. Que je promène mes rêveries dans les labyrinthes champêtres , où naissent les herbes odoriférantes , parfums des laitages nouveaux ; que j'erre le long

6 LE PRINTEMPS.

d'une haie d'églantines odoriférans, ou que, montant sur quelqu'une des hauteurs de Rischmond, je parcoure d'un coup d'œil ces plaines émaillées de mille couleurs tranchantes; & que, passant de plaisir en plaisir, je me peigne les trésors de l'automne à travers les riches voiles qui semblent vouloir borner mes regards.

S'il ne s'élève un vent piquant, sortant des forêts de la sauvage Russie, qui répande de ses ailes humides un ferein pernicieux; ou qu'un vent sec n'amène une gèle tardive, qui resserre & flétrit les dons du printemps; souvent des armées innombrables d'insectes, amenés par les sombres brouillards, apportent leur poison, dévorent les boutons & l'écorce, & se font jour jusques au cœur de l'arbre. Foible & méprisable engeance, mais instrument de la vengeance céleste, dont l'effort passager amène la famine dévorante, & détruit l'espérance de l'année. Pour arrêter ce fléau, le fermier prudent brûle de la paille auprès de son pommier, jusqu'à ce qu'enveloppé de fumée, l'ennemi caché tombe suffoqué. Il répand aussi sur les fleurs la poussière pénétrante du poivre fatal à cet insecte; ou quand la feuille envenimée commence à se rétrécir, il le noie dans sa coque, & laisse prudemment les oiseaux en faire leur proie.

LE PRINTEMPS. 7

Habitans de la campagne, ne vous découragez pas; ces vents qui vous paroissent si cruels, ne soufflent pas en vain; ils chassent loin de nous les nuages épais furchargés de pluie, qui nous viennent en abondance de la mer Atlantique: ils auroient éteint la chaleur de l'été; & nous auroient plongés dans la tristesse en noyant la récolte avant sa maturité.

Le nord-est a épuisé sa rage: il gronde maintenant dans les cavernes de fer, où il se trouve renfermé. Le sud règne à son tour: il détend, il échauffe l'air, & souffle dans son vaste empire les nuages chargés de pluies printanières. Ils paroissent d'abord élever un cordon obscur qu'on aperçoit à peine sur l'horison; bientôt ils s'entassent rapidement; la vapeur épaisse s'envole au firmament surchargé, & une obscurité profonde se répand sur l'horison.

Ce ne sont plus ces froides ondes
Dont le vertéau dans ses fureurs
Grossit nos sources vagabondes:
C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes
D'où naissent les fruits & les fleurs.

Le vent tombe par degrés, un calme profond lui succède. On n'entend plus le moindre souffle agiter les bois épais, ni même le murmure des feuilles du Tremble. Les rivières déridées, & qui paroissent avoir étendu les plis de leurs vagues dans un état d'immobilité, trompent l'œil qui cherche

B LE PRINTEMPS.

leurs cours. Tout est en silence & dans une attente agréable. Les troupeaux dédaignent les restes des fourrages d'hiver, & dévorent de l'œil la nouvelle verdure dont un berger prudent les écarte pendant ces restes d'humidité. Les oiseaux encore incertains s'arrêtent à nettoyer leurs plumes, & à les dégager des perles liquides des frimats, qui y étoient arrêtées : ils les frottent de cette huile naturelle qui les rend impénétrables, & attendent en paix que l'instinct & la nature marquent le moment où tous à-la-fois doivent commencer leurs concerts. Les montagnes même, les vallons, & les forêts impatientes semblent réclamer les dons de la saison. L'homme supérieur à tout autre être, se promène au milieu de cette heureuse création : il sent, il médite le prix de tant de biens ; & le sentiment qui le porte à se les approprier, le pénètre de joie & de reconnaissance. Enfin, la fécondité perce la nue, elle abreuve doucement les champs, & partème de gouttes de cristal l'étang qui semble bouillonner à sa vue : une douce humidité se répand dans tout l'atmosphère. A peine la pluie imprévue qui marque son passage, est-elle entendue de ceux qui errent dans les forêts sous l'abri du feuillage ; mais qui peut se tenir à couvert, tandis que la bonté du ciel verse sans mesure l'herbe, les fleurs & les

L E P R I N T E M P S .

fruits dans le vaste sein de la nature ? L'imagination enchantée s'anime, & voit tous ces biens au moment même où l'œil de l'expérience ne peut encore que les prévoir. Celle-ci voit à peine la première pointe de l'herbe, & l'autre admire déjà les fleurs ; dont la verdure doit être émaillée.

Ainsi, pendant le haut du jour, les nuages chargés répandent leurs trésors naturels sur la terre humectée, qui reçoit dans son sein la vie végétative, jusqu'au moment où le soleil penchant vers son déclin, paroît tout-à-coup dans le firmament occidental. Il perce, éclaire, & change en lames d'or les nuages voisins : la lumière rapide frappe subitement les montagnes rougies ; & ses rayons pénètrent les forêts, se répandent sur les fleuves, éclairent un brouillard jaunissant qui s'élève sur la plaine brillante, & colorent les perles de la rosée. Le paysage brille de fraîcheur, de verdure & de joie : les bois s'épaississent ; la musique des airs commence, s'accroît, se mêle en concert champêtre au murmure des eaux. Les troupeaux bêlent sur les coteaux, l'écho leur répond du fond des vallons. Le Zéphir s'élève, le bruit de ses ailes réunit toutes les voix de la nature réjouie. L'Arc-en-ciel au même instant sort des nuages opposés : il se déploie, il embrasse l'horizon, & développe toutes les couleurs premières, depuis

le rouge jusques au violet qui se perd dans le firmament que l'arc céleste embrasse, & dans lequel il semble se confondre. Illustre Newton ! ces nuages opposés au soleil, & prêts à se résoudre en eau, forment l'effet de ton prisme, & développent à l'œil sage & instruit l'artifice admirable des couleurs, qu'il n'étoit réservé qu'à toi de découvrir sous l'enveloppe de la blancheur qui les déroboit à nos regards.

Le vulgaire, qui ne voit que l'extérieur, considère, étonné, le brillant enchantement qui s'abaisse doucement sur les campagnes qui en reçoivent un nouvel éclat. Il court croyant arriver au sein de la gloire qui descend, mais il s'arrête devant l'arc céleste qui s'envole & s'évanouit devant lui ; & son illusion n'est bientôt plus qu'un étonnement.

La nuit tranquille succède à pas lent : l'ombre voile doucement l'éclat du jour. La terre rassasiée attend les rayons du matin, pour rendre au jour en parfums par mille tiges nouvellement écloses, les trésors versés dans son sein par la fécondité de la veille. Enfin, l'herbe vivante sort avec profusion, & la terre entière en est profondément veloutée. Le plus habile Botaniste ne sauroit en nombrer les espèces, quand, attentif à ses recherches, il marche seul au long du vallon solitaire ; ou quand il perce les forêts,

& rejette tristement les mauvaises herbes, sentant qu'elles ne sont telles à ses yeux, que parce que son savoir est borné ; ou lorsqu'enfin il franchit les rochers les plus escarpés, & porte au sommet des montagnes des pas dirigés par le signal des plantes agitées par les vents, qui semblent appeler son avide curiosité : car la nature libérale a prodigué par-tout ses bienfaits : elle en a confié les germes sans nombre aux vents favorables qui les dispersent par-tout, & les déposent au milieu des élémens qui les doivent nourrir.

Mais qui peut connoître leurs vertus ? Qui peut porter un œil pur dans ces sources secrètes de la santé, de la vie & de la joie ? Ce fut la nourriture de l'homme dans l'état d'innocence. Age heureux, où le sang humain n'étoit point mêlé de chair immonde ! L'homme alors étranger aux arts cruels de la vie, aux rapines, au carnage, à la mort, aux excès, aux maladies, étoit le maître & non le tyran du monde.

Le crépuscule alors éveilloit la race heureuse de ces hommes purs : elle ne rougissoit pas comme aujourd'hui de répandre ses rayons sacrés sur ces êtres livrés à l'empire du sommeil. Leur assoupissement, léger comme leurs peines, s'évanouissoit doucement : renaissans entiers comme le Soleil, ils se levoient pour cultiver la terre qui se

LE PRINTEMPS.
prêtoit à leurs soins, ou pour mener gaie-
ment leurs troupeaux. Occupés de chants,
de danses & de doux plaisirs, leurs heures
s'écouloient rapidement dans les entretiens
pleins de douceur & de sagesse, tandis que
dans le vallon semé de roses, l'amour fai-
soit entendre ses soupirs enfantins; heureux
& libres de toute inquiétude, ils ne connoi-
soient que la douce peine qui pénètre inté-
rieurement, & qui rend le bonheur plus
grand. Ces fortunés enfans du ciel ignoroient
le tort & l'injustice; la raison & l'équité
étoient leurs lois, aussi la nature bienfai-
sante les traitoit - elle en mère tendre &
satisfaite. Aucuns voiles n'obscurcissoient le
firmament. Un vent frais & constant par-
fumoit l'air qu'ils respiroient: le Soleil pur
n'avoit que des rayons favorables, les in-
fluences du ciel répandues en douce rosée,
devenoient la graisse de la terre. Les trou-
peaux mêlés ensemble bondissoient en furcê
dans les gras pâturages. Le lion étincellant,
du bord des sombres bois, vit le conce-
t de la nature, son terrible cœur en fut adouci,
& se vit forcé d'y joindre le tribut de sa
triste joie; car l'harmonie tenoit tout dans
une paix parfaite. La flûte soupiroit douce-
ment; la mélodie des voix suspendoit toute
agitation; l'écho des bois répétoit ces sons
harmonieux; le murmure des vents & celui
des eaux s'unissoient à tant d'accords. Tels

LE PRINTEMPS. 13
furent les premiers jours du monde en son
enfance.

Maintenant ces temps rapides & innocens,
d'où les Poètes fabuleux ont tiré leur âge
d'or, ont fait place au siècle de fer. Les pre-
miers hommes goûtoient le nectar de la vie,
& nous en épuisons la lie. Les esprits lan-
guissans n'ont plus cet accord & cette har-
monie, qui fait l'ame du bonheur; notre
intérieur a perdu tout équilibre; les passions
ont franchi leurs barrières; la raison à demi
éteinte, impuissante, ou corrompue, ne
s'oppose point à cet affreux désordre; la
colère convulsive & difforme se répand en
fureur, ou pâle & sombre elle engendre la
vengeance. La basse envie sèche de la joie
d'autrui, joie qu'elle hait parce qu'il n'en
fut jamais pour elle. La crainte découragée
se fait mille fantômes effrayans qui lui ra-
vissent toutes les ressources. L'amour même
est l'amertume de l'ame, il n'est plus qu'une
angoisse triste & languissante au fond du
cœur; ou bien guidé par un sordide intérêt,
il ne sent plus ce noble désir qui jamais ne
se rassasie, & qui, s'oubliant lui-même,
met tout son bonheur à rendre heureux le
cher objet de sa flamme. L'espérance flotte
sans raison. La douleur impatiente de la vie
se change en délire, passe les heures à pleu-
rer, ou dans un silence d'accablement. Tous
ces maux divers, & mille autres combinés

de plusieurs d'entr'eux, provenant d'une vue toujours incertaine & changeante du bien & du mal, tourmentent l'esprit & l'agitent sans cesse. Tel est le principe de la vile partialité : nous voyons d'abord avec froideur & indifférence l'avantage de notre semblable; le dégoût & la sombre haine succèdent & s'enveloppent de ruses, de lâche tromperie, & de basses violences; tout sentiment sociable & réciproques'éteint, & se change en inhumanité qui pénètre & pétrifie le cœur; & la nature déconcertée, semble se venger d'avoir perdu son cours.

Jadis le ciel s'en vengea par un déluge; un ébranlement universel sépara la voûte qui retenoit les eaux du firmament. Elles fondirent avec impétuosité; tout retentit du bruit de leur chute, elles fracassèrent tout. L'Océan n'eut plus de rivage, tout fut Océan; & les vagues agitées, se rouloient avec fureur au-dessus des plus hautes montagnes qui s'étoient formées des débris du globe.

Les saisons irritées depuis ont tyrannisé l'univers confondu. L'Hiver piquant l'a affailli de neiges abondantes; les chaleurs impures de l'Été ont corrompu l'air. Avant ce temps, un Printemps continuél régnoit sur l'année entière; les fleurs & les fruits ornoient à l'envi la même branche de leurs couleurs variées; l'air étoit pur & dans un

LE PRINTEMPS. 15
calme perpétuel. Le soufflé du Zéphir agitoit seul les plaines azurées; les orages n'osoient souffler, ni les ouragans ravager; les eaux limpides couloient tranquillement; les matières sulphureuses ne s'élevoient pas dans le firmament pour y former les éclairs, l'humidité mal-saine; & les brouillards d'Automne n'étoient pas suspendus, & ne corrompoient pas les sources de la vie. Maintenant elle est le jouet des élémens turbulens, qui passent du temps ferein à l'obscurité, du chaud au froid, du sec à l'humide, concentrant une chaleur maligne qui change & affoiblit nos jours, les réduit à rien, & tranche leur cours par une fin prématurée.

Cependant, au milieu de ce déluge de maux & d'erreurs, le remède le plus naturel se dérobo à nos connoissances bornées. Les simples les plus salutaires meurent négligés, quelque abondamment doués de cette ame pure qui donne la santé, & rajeunit les organes de la vie; don céleste & bien au-dessus de toutes les recherches de l'art. L'homme sanguinaire s'est rendu indigne de ces bienfaits naturels; agité d'une ardeur dévorante, il est devenu le lion de la plaine, & pire encore. Le loup, qui dans la nuit vient enlever la brebis du troupeau, n'a jamais bu de son lait, ni fait usage de sa laine. Le bœuf, à la forte poitrine duquel le tigre s'attache, n'a jamais labouré pour

lui. Ces animaux voraces & impitoyables par nature cèdent à la faim dévorante qui allume leur cruelle rage. Mais l'homme que la nature forma d'un limon plus doux, qu'elle doua d'un cœur propre à concevoir & nourrir les tendres émotions de la bienfaisance, à qui seul elle a enseigné à pleurer; tandis que de son sein elle verse pour son usage mille douceurs, herbes & fruits aussi nombreux que les gouttes de pluie, ou que les rayons qui leur donnent naissance, l'homme, cette belle créature qui porte les doux souris, & dont les regards tendent naturellement vers le ciel, l'homme, hélas! confondu avec les animaux carnaciers, ose tremper sa langue dans le sang! Les bêtes de proie qui vivent de sang & de mort méritent la mort; mais, vous brebis, qu'avez-vous fait? vous, race paisible, en quoi avez-vous mérité la mort? vous dont le lait abondant a ruisselé long-temps dans nos maisons, qui nous prêtâtes vos habits naturels contre la rigueur du froid; & le bœuf simple, cet animal innocent, sans ruses & sans fiel, en quoi nous a-t-il offensé? lui, dont le labeur patient & continu orna la terre de toute la pompe de la moisson, gémitra-t-il sous le couteau du laboureur cruel qu'il a nourri, & peut-être pour servir au repas d'une fête d'Automne, où l'on confomme les fruits gagnés par son travail?

Telles sont les idées naturelles de la pureté première de notre cœur; mais dans ces siècles calamiteux, il ne nous est permis que d'honorer de quelques regrets les principes du sage de Samos. Le ciel nous défend tout essor présomptueux. Sa volonté pleine de sagesse nous a fixé dans un état qui ne doit pas encore aspirer à la pure perfection. Qui fait d'ailleurs par quels degrés d'existence l'homme doit s'élever peu-à-peu, & monter à un état plus parfait?

Quand après ces pluies du Printemps les eaux commencent à décroître, & à rentrer dans leurs bornes ordinaires; quand une écume blanchâtre descend le long des rivages mousseux, & que les eaux encore un peu troubles favorisent les ruses du pêcheur, il est temps d'amorcer la truite. Prépare alors tout le petit arsenal de la pêche, la mouche artificiellement imitée, & pressant les crampons de l'hameçon, la ligne qui s'allonge en se diminuant imperceptiblement, & acquiert par-là une force élastique; enfin le cordonnet flottant, formé de la dépouille d'un coursier blanc.

Quand le soleil dans sa force perce les eaux de ses rayons ardents, & éveille la troupe écaillée, lève-toi gaiement, & cours à ton agréable exercice; sur-tout si les vents d'occident font perler les eaux, & chassent par intervalles les nuages pleins de

18 L E P R I N T E M P S.
pluie, suis le courant des eaux qui murmurent en traversant les collines & les forêts, & montent jusqu'à leur source. Parcours ensuite ce labyrinthe pierreux, jusqu'à ce que dans sa course, il forme une espèce d'étang où ses petites nayades aiment dans leurs jeux à jouir de l'espace. Jette ton amorce trompeuse justement dans le point douteux où le ruisseau tremblant commence à s'élargir, où les ondes bouillonnent autour de la pierre, & où repoussées du bord creux qui les rejette, elles forment de petites vagues. Remarque d'un œil attentif le poisson qui saute, tandis que tu conduis avec art ta ligne couchée. Il s'élève en jouant sur la surface des eaux, où il s'élance pressé par la faim. Fixe alors ton hameçon; jette légèrement sur le bord moussieux les plus imprudents; attire les autres lentement vers la pente du rivage, d'une main proportionnée à leurs forces. S'ils sont trop faibles, c'est une proie indigne, & qui ne méritoit pas tes soins; dégage-les doucement, prends pitié de leur jeunesse, & du court espace qu'ils ont eu pour jouir de la lumière du ciel; rends à leurs retraites ces enfans des eaux. Mais si tu attires de ces demeures sombres, & de dessous les racines tortueuses des arbres, le monarque des ruisseaux, il faut alors que tu redoubles d'adresse. Il examine l'amorce, & la fuit long-

L E P R I N T E M P S. 19
temps avec précaution, souvent il l'essaie; mais la moindre ride de l'eau réveille sa crainte jalouse. Heureusement, enfin, un nuage passe, & obscurcit le soleil; craignant de perdre sa proie, il s'élance témérairement, & saisit la mort. Blessé profondément il part comme un trait, & fuit de toute la longueur de la ligne, il cherche le marécage, l'abri le plus bourbeux des roseaux, & les trous les plus profonds, son ancienne & tranquille demeure. Il saute, se plonge dans le fort des eaux sans pouvoir échapper au trait qui l'a abusé. Vous, qu'il ne peut fuir, prêtez la main à sa course furieuse, retenez-la quelquefois, fléchissez souvent, & suivez-le à travers le cours des eaux, épuisez ainsi sa rage inutile, jusqu'à ce que flottant étendu sur le côté, & abandonné à son destin, il vous livre votre proie, que vous retirez gaiement sur le rivage.

Ainsi se passent les heures tempérées; mais quand le soleil du haut de son trône du midi, disperse les nuages & répand le calme & la langueur sur les eaux, cherche alors l'ombre du rivage, & repose à l'abri du sureau touffu, & du lilas sauvage qui répand dans le vallon son odeur agréable; là la primevère penche sa tête baignée de rosée, & la violette s'y cache parmi les humbles enfans de l'ombre; ou couché sous ce frêne étendu qui pare le bord escarpé,

d'où la colombe à l'aile rapide prend son essor bruyant, ou bien enfin assis au pied de ce roc fourcilleux où le faucon fait son nid, donne un libre cours à tes rêveries, & laisse errer tes pensées à travers ces scènes champêtres, que le berger de Mantoue illustra jadis par l'harmonie incomparable de ses chants. Que l'œil vif de ton imagination glisse à travers le paysage, où assoupi par les échos des bois & le murmure des eaux, absorbé dans une méditation solitaire, rêvant doucement & sans soins, puisses-tu confondre & réunir mille images agréables, é mouffer tous les traits des passions dans le calme & la paix, & ne souffrir dans ton cœur que les tendres émotions, sentiment pur, également ennemi de la léthargie de l'âme & du trouble de l'esprit.

Vois cette perspective enchantée qui ordonne à ma muse d'en détailler les beautés; mais qui peut peindre comme la nature! L'imagination, à l'aide des plus séduisantes fictions, peut-elle rendre sa brillante variété? Parviendra-t-elle à mêler ses couleurs avec cette adresse incomparable, & à les nuancer comme elles le font dans chaque bouton qui s'épanouit? Si l'imagination ne peut suffire à cette tâche délicieuse, que pourra faire le langage? Comment faire passer dans mes expressions l'éclat brillant

LE PRINTEMPS. 21
& doux de tant de couleurs? Comment leur donner cet esprit inépuisable de vie qui répand l'abondance variée de tant de parfums ravissans?

Cependant, même en échouant dans le projet, le travail en sera délicieux. Venez donc, nymphes & bergers, vous dont le cœur a senti les ravissements de l'amour délicat; & toi que j'aime, orgueil de mes chants, formée par les grâces, toi la beauté même, viens avec ces yeux baissés, modestes & doux, & ces regards mesurés qui pénètrent l'âme profondément, & où se peignent à la fois une aimable légèreté, la sagesse, la raison, la vive imagination, & un cœur sensible; viens honorer le printemps qui passe couronné de roses. Marchons à la rosée du matin, & cueillons dans leur primeur ces fleurs fraîchement écloses pour orner les tresses de tes cheveux, & parer ce sein délicieux qui ajoute encore à leur douceur.

Vois dans ce vallon tortueux tous les présens réunis de la fraîcheur & de l'humidité. Vois comme le lis s'abreuve du ruisseau caché, & a peine à percer à travers l'abondance du pâturage; promenons-nous sur ces champs couverts de fèves en fleurs, lieux où le Zéphir qui parcourt ces vastes campagnes, nous apporte les parfums qu'il y a rassemblés; parfums mille fois plus

doux, plus salubres, plus flatteurs pour les sens, plus sensibles à l'ame, que ne furent jamais ceux de l'Arabie. Ne crois pas indigne de tes pas cette prairie fraîche & riante, couverte de verdure, & émaillée de mille fleurs. C'est le négligé de la Nature vaste & champêtre que l'art n'a point défigurée, & qui prodigue mille beautés à l'œil égaré. Ici de nombreux essaims d'abeilles remplissent leur tâche délicieuse, nation laborieuse qui perce & enveloppe l'air tempéré, & s'attache au bouton dont elle suce la pure essence & l'ame éthérée; souvent aussi elle ose s'écarter sur la bruyère éclatante de pourpre, où croît le thym sauvage, & elle s'y charge d'un précieux butin.

Rentrons dans les jardins que l'art a perfectionnés; ils ouvrent à la vue leurs perspectives & leurs allées vertes. Atiré dans ce labyrinthe, l'œil empressé erre avec distraction. Dans les bosquets couverts, où règne une douce obscurité qui se prolonge & souffre à peine quelque étincelle du jour, la promenade s'étend en longs détours, & s'ouvrant tout-à-coup, découvre aux regards surpris le firmament qui s'abaisse, les rivières qui brillent, les étangs émus par les vents doux, des groupes de forêts obscurcies, des tours qui fixent l'œil, les montagnes qui se confondent dans l'air, & la mer dans le lointain. Mais pourquoi m'é-

garer au loin, tandis qu'au long de ces bordures éclatantes, dans un paylage mêlé de fleurs, brille, avec la rosée, le beau printemps qui développe toutes ses grâces.

La perce-neige & le safran s'offrent d'abord, la marguerite, la primevère, la violette d'un bleu foncé, le polyanthe de mille couleurs, la pensée, & les plantes prodigues qui embaument le jardin, reçoivent & préparent les plus doux parfums: les anémones, les oreilles d'ours enrichies de cette poudre brillante qui orne leurs feuilles de velours, la pleine renoncule d'un rouge ardent, décorent la scène éclatante. Ensuite la nation des tulipes où la beauté déploie ses caprices innocens, qui se perpétue de race en race, & dont les couleurs variées se multiplient & se mêlangent à l'infini comme les germes premiers. Tandis qu'elles éblouissent l'œil charmé, le fleuriste plein de joie reconnoît avec un secret orgueil les miracles de sa main. Toutes les fleurs se succèdent depuis le bouton qui naît avec le printemps, jusqu'à celles qui embaument l'été. Les hyacinthes du blanc le plus pur s'abaissent & présentent leur calice incarnat. Les jonquilles d'un parfum si puissant, le narcisse encore penché sur la fontaine fabuleuse, & d'une belle carnation, les œillets agréablement tachetés, la rose de damas qui garnit & décore l'arbuste, tout

24 LE PRINTEMPS.

s'offre à-la-fois aux sens étonnés & ravis: l'expression ne sauroit rendre l'infinie variété, les délices, l'odeur, les couleurs, le souffle de la nature, ni sa beauté sans bornes.

Source de l'être, ame universelle du ciel & de la terre, essence première, salut! Je t'adore, prosterné; sans cesse mes pensées s'élèvent vers toi, dont la main toucha le grand tout & lui imprima la perfection. C'est par toi que l'espèce variée de la végétation enveloppée dans ses membranes, & garnie de feuilles, est vivifiée & imbibée de rosée. Par toi chaque plante s'élève dans le sol qui lui est propre, & attire par cent tuyaux les sucs de la terre nourricière. A ta voix le soleil du printemps réveille la sève engourdie & resserrée par les vents d'hiver, elle reprend un mouvement fluide & une vive fermentation; elle monte & colore cette scène brillante & variée à l'infini.

Mon sujet s'élève & quitte le règne végétal; prends aussi, ma muse, un vol nouveau, l'harmonie des bois t'appelle, & t'invite à sortir dans les plus riants atours de la simplicité & de la joie. Vous Rosignols, prêtez-moi vos chants, répandez dans mes vers l'ame touchante & variée de votre mélodie. Mais à peine je touche la première note, que le monotone inter-

prête

LE PRINTEMPS. 25

prête du printemps m'interrompt; il chante un sujet inconnu à la renommée, & qui est la passion des bois.

Au temps où l'amour, cette ame universelle, s'éveille, prend l'essor, pénètre, échauffe l'air, & souffle l'esprit de vie dans tous les ressorts de la nature, la troupe ailée renaît à la joie, & sent l'aurore des désirs. Le plumage des oiseaux mieux fourni se peint de plus vives couleurs; ils recommencent leurs chants long-temps oubliés, gazouillent d'abord faiblement; mais bientôt l'action de la vie se communique aux ressorts intérieurs, elle gagne, s'étend, entraîne un torrent de délices, dont l'expression se déploie en concerts qui n'ont pas de bornes. La messagère du matin, l'alouette s'élève en chantant à travers les ombres qui fuyent devant le crépuscule du jour, elle appelle d'une voix perçante & haute les chantres des bois, & les éveille au fond de leur demeure. Les taillis, les buissons, chaque arbre irrégulier, chaque arbuste enfin rend à-la-fois son tribut d'harmonie. La grive, & l'alouette des bois semblent s'efforcer pour se faire entendre au-dessus de la troupe gazouillante. Philomèle écoute, & leur permet de s'égayer, certaine de rendre les échos de la nuit préférables à ceux du jour. Le merle siffle dans la haie; le pinçon répond dans le bosquet; les li-

B

nottes ramagent sur le genêt fleuri ; & mille autres sous les feuilles nouvelles mêlent & confondent leurs chants mélodieux. Le geai, le corbeau, la corneille, & les autres voix discordantes, & dures à entendre seules, soutiennent & élèvent le concert, tandis que la voix gémissante de la colombe le radoucit.

Toute cette musique est la voix de l'Amour ; c'est lui qui enseigne le tendre art de plaire aux oiseaux & aux animaux. L'espèce chantante essaie tous les moyens que l'amour inventif peut dicter ; chacun d'eux, en courtisant sa maîtresse, verse son ame toute entière. D'abord dans une distance respectueuse ils font la roue dans le circuit de l'air, & tâchent par un million de tours d'attirer l'œil rusé, & moitié détourné, de leur enchanteresse volontairement distraite. Si elle semble s'adoucir & ne pas désapprouver leur amour, leurs couleurs deviennent plus vives ; attirés par l'espérance, ils avancent promptement ; ensuite comme frappés d'une atteinte invisible, ils se retirent en désordre, ils se rapprochent encore en tournant amoureuxment, battent de l'aile, & chaque plume frissonne de désir.

Les gages de l'hymen sont reçus : les amans s'envolent au fond des bois où les conduisent leur instinct, le plaisir, leurs besoins, ou le soin de leur sûreté. Ils obéissent

au grand ordre de la nature, qui a son objet en leur prodiguant ses douces sensations. Quelques-uns se retirent sous le houx, pour y faire leurs nids ; d'autres dans le fourré le plus épais. Certains confient aux ronces & aux épines leur foible postérité ; les fentes des arbres offrent à d'autres un asyle ; leurs nids sont de mousse ; & ils se nourrissent d'insectes. Il en est qui s'écartent dans les vallons déserts, & y forment dans l'herbe sauvage l'humble contexture de leurs nids. La plupart se plaisent dans la solitude des bois, dans des lieux sombres & retirés, ou sur des bords mouffeux, escarpés, rivages d'un ruisseau dont le murmure les flatte, tandis que les soins amoureux les fixent & les retiennent. Il en est enfin qui s'établissent dans les branches du noisetier penché sur le ruisseau plaintif. La base de l'architecture de leurs maisons est de branches sèches, construites avec un artifice merveilleux, & liées de terre. Tout vit, tout s'agite dans l'air battu de leurs ailes innombrables. L'Hirondelle, empressée de bâtir & d'attacher son fragile palais, rase & enlève la fange des étangs : mille autres arrachent le poil & la laine des troupeaux ; quelquefois aussi ils dérobent les brins de paille dans la grange, jusqu'à ce que leur habitation soit douce, chaude, propre & achevée.

28 LE PRINTEMPS.

La femelle garde le nid affidûment : elle n'est tentée d'abandonner sa tendre tâche, ni par la faim aiguë, ni par les délices du printemps qui fleurit autour d'elle. Son amant se place sur une branche vis-à-vis d'elle, & l'amuse en chantant sans relâche. Quelquefois il prend un moment sa place, tandis qu'elle court à la hâte chercher son repas. Le temps marqué pour ce pieux travail étant accompli, les petits, nuds encore, mais enfin parvenus aux portes de la vie, brisent leurs liens fragiles, & paroissent une famille foible, demandant avec une clameur constante la nourriture. Quelle passion alors ! quels sentimens ! quels tendres soins s'emparent des nouveaux parens ! ils volent transportés de joie, & portent l'aliment le plus délicieux à leurs enfans, le distribuent également, & courent promptement en chercher d'autres. Tel un couple innocent maltraité de la fortune, mais formé d'un limon généreux, & qui habite une cabane solitaire au milieu des bois, sans autre appui que la providence, épris des soins que méconnoissent les cœurs vulgaires, s'attendrit sur les besoins d'une famille nombreuse, & retranche sur sa propre nourriture de quoi fournir à sa subsistance.

Non-seulement l'amour, ce grand être du printemps, rend la troupe ailée infatigable au travail, mais il lui donne encore

LE PRINTEMPS.

le courage de braver le péril, & l'adresse de l'écarter de l'objet de ses soins. Si quelque pas effrayant trouble la tranquillité de sa retraite, aussitôt l'oiseau rusé vole en silence d'une aile légère sur un arbrisseau voisin ; il sort ensuite de là comme alarmé, pour mieux tromper l'écolier, qu'il éloigne ainsi de son objet. Par un semblable motif, le pluvier à l'aile blanche, rode autour de l'oiseleur errant, il fait raisonner le bruit de ses ailes, & dirigeant son vol en faisant la plaine, il s'écarte pour l'éloigner de son nid. Le canard & la poule de bruyère vont sur la mousse raboteuse & sur la terre inculte, voltigeant comme leurs petits, pieuse fraude, qui détourne de leur couvée l'épagneul qui les poursuit.

Muse, ne dédaigne pas de pleurer tes frères des bois, surpris par l'homme tyran, privés de leur liberté & de l'étendue de l'air, & renfermés dans une étroite prison. Ces jolis esclaves attristent & deviennent stupides, leur plumage est terni, leur beauté fanée, leur vivacité perdue. Ce ne sont plus ces notes gaies & champêtres qu'ils gazouilloient sur le hêtre. O vous, amis de l'amour & des tendres chants, épargnez ces douces lignées, quittez cet art barbare, pour peu que l'innocence, que les doux accords, ou que la pitié aient de pouvoir sur vos cœurs.

Gardez-vous sur-tout d'affliger le rossignol en détruisant ses travaux. Cet Orphée des bois est trop délicat pour pouvoir supporter les du & liens de la prison. Quelle douleur pour la tendre mère, quand revenant, le bec chargé, elle trouve son nid vide, & ses chers enfans dérobés par un ravisseur impitoyable ! Elle jette sur le sable sa provision déformais inutile : son aile languissante & abattue peut à peine la porter sous l'ombre d'un peuplier voisin, pour y pleurer sa perte. Là, livrée à la douleur, elle gémit & déplore son malheur pendant la nuit entière ; elle s'agite sur la branche solitaire ; sa voix toujours expirante s'épuise en sons lamentables. L'écho des bois soupire à son chant, & répète sa douleur.

Le temps arrive où les petits, parés de leurs plumes, impatiens, dédaignent l'afflu-jettissement de leur enfance. Ils essaient la force de leurs ailes, & demandent la libre possession des airs. La liberté va bientôt rompre les liens de la parenté, devenue déformais inutile ; la Providence toujours économe ne donne à l'instinct que le nécessaire. C'est dans quelque soirée d'une douce & agréable chaleur, où l'on ne respire dans les bois que le baume des fleurs, au moment où les rayons du soleil tombant s'affoiblissent, que la jeune famille parcourt de l'œil l'étendue des cieux, jette ses regards

sur le vaste sein de la nature, commune à tous les êtres, & cherche, aussi loin que sa vue peut s'étendre, où elle doit voler, s'arrêter, & trouver sa pâture. Les jeunes élèves se hasardent enfin, ils voltigent autour des branches voisines ; ils s'éffraient sur le tendre rameau, sentant l'équilibre de leurs ailes trop foibles encore : ils se refusent en tremblant à la vague de l'air, jusqu'à ce que les auteurs de leurs jours les grondent, les exhortent, leur commandent, les guident, & les font partir. La vague de l'air s'enfle sous ce nouveau fardeau, & son mouvement enseigne à l'aile encore novice, l'art de flotter sur l'élément ondoyant. Ils descendent sur la terre ; devenus plus hardis, leurs maîtres les mènent, & les excitent à prolonger leur vol peu-à-peu : quand toute crainte est bannie, & qu'ils se trouvent en pleine jouissance de leur être, alors les parens, quittes envers eux & la nature, voient leur race prendre légèrement l'essor, & pleins de joie se séparer pour toujours.

Sur le front sourcilieux d'un rocher suspendu sur l'abyme, & semblable à l'effrayant rivage de Kilda qui ferme les portes du soleil, quand cet astre court éclairer le monde Indien, le même instinct varié force l'aigle, brûlant d'une ardeur paternelle à enlever dans ses fortes serres ses enfans,

dacieux, déjà dignes de se former un royaume; il les arrache de son aire, fiège élevé de cet empire qu'il tient depuis tant de siècles en paix & sans rivaux, & d'où il s'élançe pour faire ses courses, & chercher sa proie jusque dans les îles les plus éloignées.

Si je tourne mes pas vers cette habitation rustique, entourée d'ormeaux élevés & de vénérables chênes qui invitent le bruyant corbeau à bâtir son nid sur leurs plus hautes branches, je puis d'un œil satisfait contempler le gouvernement varié de toute une nation domestique. La poule soigneuse appelle & rassemble autour d'elle toute sa famille caquetante, nourrie & défendue par le superbe coq. Celui-ci marche fièrement & avec grâce: il chante d'une poitrine vigoureuse, défiant ses ennemis. Sur les bords de l'étang, le beau canard panaché précède ses petits, & les conduit à l'eau en babillant. Plus loin le cigne majestueux navige, il déploie au vent ses voiles de neige, son superbe cou en arc précède le sillage, & ses pieds semblent des rames dorées; il garde son île environnée d'osiers, & protège ses petits. Le coq-d'Inde menace hautement, & rougit, tandis que le paon étend au soleil le fastueux mélange de ses vives couleurs, & marche dans une majesté brillante. Enfin, pour terminer cette scène

champêtre, le gémissant tourtereau vole occupé d'une poursuite amoureuse; sa plainte, ses yeux & ses pas, n'ont qu'un objet.

Tandis que les doux habitans de l'ombrage s'abandonnent au tendre amour, un monde d'animaux plus sauvages mugit & s'élançe avec fureur, enflammé d'ardeur & de désir. Le taureau profondément embrasé, sent la passion brûlante circuler dans ses fortes veines; il dédaigne les gras pâturages, & s'enfonce dans le genêt, dont les branches épaisses battent autour de ses vastes flancs. A travers le labyrinthe des bois il s'égare découragé, & néglige le tendre bourgeon, qui dans d'autres temps eût tenté un appétit qu'il a perdu. Souvent absorbé dans des idées de jalouse frénésie, il cherche le combat, &, frappant au hasard de ses cornes contre la terre, il croit trouver un rival dans chaque racine raboteuse des arbres. S'il le rencontre, la guerre est déclarée; leurs yeux étincellent de fureur, ils frappent la terre qu'ils vont ensanglanter: le sable vole autour d'eux, un profond mugissement est le prélude de la bataille. Cependant la belle génisse à la douce haleine, demeure près de là, tranquille spectatrice d'un combat dont elle doit être le prix, & dont sa vue augmente la fureur. Le courfier tremblant, surpris dans

chaque nerf d'une ardeur invincible, indocile au mors, insensible au châtement, élève fièrement sa tête; appelé dans les plaines éloignées par l'attrait du plaisir, il s'échappe sur les rochers, dans les bois & sur les montagnes; il hennit & respire sur leur sommet: il se décide ensuite tout-à-coup, & abandonne ces lieux escarpés; il se précipite à travers les torrens qui écument au bas des collines; & leurs gouffres même les plus dangereux ne sauroient mettre d'obstacle à sa course rapide. Tel est l'empire de la brûlante passion qui règne dans son cœur, & qui accroit ses forces.

Les monstres de l'abyme écument ne sont pas sans délices dans le printemps. Eveillés au fond de leurs cavernes fangeuses & bleuâtres, ils se plongent & roulent dans une joie p. sante. On ne peut raconter sans horreur les sons discordans, & les cruels ravissemens de cette espèce sauvage; comment ils rodent, & comment leur brutalité naturelle s'accroît par l'aiguillon de la flamme qui les dévore: agités & furieux, ils murmurent leur horrible amour, & le font retentir dans les vastes mers. Mais je me laisse emporter par mon sujet, & j'oublie que je le chante aux beautés Britanniques; elles m'imposent silence, & me ramènent au sommet des coteaux, où les bergers assis sur des bancs de gazon, re-

gardent avec joie & délices le soleil couchant. De nombreux troupeaux paissent autour d'eux, & bêlent en cadence variée. Les jeunes agneaux attendent impatiemment l'instant de leur liberté; quand le signal est donné, ils sortent en bondissant, & parcourent ces tranchées qui entourent la colline, ouvrages anciens de la guerre, lorsque dans des temps barbares la Grande-Bretagne désunie versoit inutilement son sang dans des querelles continuelles, & avant qu'elle parvint à cet état pleinement tranquille & stable, où la richesse aborda dans ses contrées; avant que le commerce levât sa tête d'or, & que la liberté & ses lois impartiales veillassent sur nos travaux, & fissent de notre patrie la merveille de l'univers.

Réponds, homme téméraire, savant orgueilleux, dis quel est le souffle tout-puissant, cette loi universelle, qui instruit également les quadrupèdes & les oiseaux du ciel, & les embrase des feux de l'amour? C'est Dieu seul, cet être vivifiant, dont l'esprit sans bornes pénètre tout par la force infinie, règle, soutient, & gouverne l'univers. Seul il agit sans relâche, tandis qu'il semble avoir résigné l'action subdivisée à l'infini dans ce prodigieux assemblage formé avec tant de perfection, modèle incréé de toutes choses créées: mais quoique caché

36 LE PRINTEMPS.

à l'œil le plus perçant, l'Auteur divin paroît dans ses ouvrages. C'est toi sur-tout, aimable printemps, qui dans tes douces scènes nous montres Dieu souriant. Tandis que l'eau, la terre & l'air attestent sa bonté, il élève, il éclaire l'instinct animal; chaque année il pénètre, il anime la simplicité de son cœur, & lui prodigue la tendresse & la joie.

Donnons à nos chants un effor plus noble, & peignons le pouvoir actif du printemps sur l'homme même. Quand les influences du ciel & celles de la terre à l'envi concourent à calmer son ame, à élever son être, peut-il alors se refuser à la joie universelle de la nature? Les passions cruelles peuvent-elles troubler son cœur, pendant que chaque zéphir est la paix, & que chaque grotte est harmonie? Fuyez les délicieuses routes du printemps fleuri; vous, sordides enfans de la terre, durs & insensibles aux malheurs d'autrui, & seulement prodigés envers vous-mêmes, fuyez. Venez, esprits généreux, que la bonté divine échauffe de ses plus purs rayons, à qui elle daigna communiquer ce sentiment universel qui voit d'un œil également tendre toutes ses créatures; vous dont le front ouvert & les regards bienfaisans invitent le besoin modeste à sortir de la sombre retraite. La bonté impatiente n'attend point d'être invoquée.

LE PRINTEMPS. 37

quée. Vos recherches actives pénètrent dans les plus sombres réduits, pour y adoucir les fléaux de l'hiver. Ainsi le ciel agit en silence, & surprend le cœur solitaire avec une bonté inattendue. C'est pour vous que les vents agités soufflent le printemps; c'est pour vous que les nuages assemblés descendent en abondance sur le monde, & que le soleil verse ses rayons les plus doux, vous, fleurs de la race humaine. Dans ces jours formés par le printemps, la maladie lève sa tête languissante; la vie se renouvelle; la santé rajeunit, & se sent régénérée. Le contentement marche, & ressent les prémices d'un bonheur qu'il n'est pas au pouvoir des rois d'acheter: la sérénité succède, elle appelle la pensée & la tranquillité contemplation. Le soin maternel de la nature travaille rapidement, il échauffe notre sein, jusqu'à ce qu'élevée au ravissement & à la chaleur enthousiaste, nous sentions la Divinité présente, & goûtions la joie de Dieu à voir un monde heureux.

Tels sont, ô mon cher Littleton, les sentimens sacrés de ton cœur, de ce cœur éclairé des plus purs rayons de la raison humaine. Tes passions, ainsi que tes idées, suivent cette brillante gradation, quand tu t'égares avec ta muse dans les riantes routes du parc d'Angley. Là, tu marches en silence au long du vallon & des bois, tu

t'arrêtes auprès de ces rochers mouffeux ; où les eaux ruiffelantes jouent & tombent en cascade , & forment la brillante perspective de tes allées ; où , t'affeyant à l'ombre de ces chênes respectables dont les têtes touffues montent au cieux , jetées avec grâce par la main négligée de la nature , ton oreille flattée écoute les doux sons de la voix variée de la paix rustique ; les bergers , les troupeaux , le chant des oifeaux , le souffie du zéphir , le murmure enfin des ruiffeaux qui gazouillent parmi les cailloux & les racines entrelacées. Souvent distrait de ces objets simples , tu t'élances en idée à travers le monde philosophique , où par un brillant enchaînement s'élèvent des merveilles continuelles pour l'œil favant & religieux. Tantôt guidé par la vérité historique , tu parcours les annales des temps reculés , méditant avec l'ardeur & le zèle d'un citoyen , inaccessible à la rage factieuse des partis , le bonheur de la Grande-Bretagne : tu admires comment du milieu de ce gouffre vénal , la vertu de la nation prend chaque jour de nouvelles forces , & s'illustre par la naissance & la perfection des arts. Quelquefois abandonnant ces graves objets , tu sacrifies aux grâces , & cultives les muses , tandis qu'avec un goût sûr & raffiné tu fais revivre les chants merveilleux de la plus auguste antiquité , que les

tiens imitent & surpassent. Peut-être que ta Lucinde devient la compagne de tes pas ainsi que de tes pensées. Alors la nature entière porte à l'œil de l'amant un regard d'amour ; & tout le tumulte d'un monde coupable , guidé par des passions brutales , s'évanouit. Là , dans une paix inaltérable , le sentiment anime de tendres cœurs , & verse ses trésors abondans dans une conversation variée où il devient l'ame de chaque sujet. Tantôt assis , tantôt errant , tu puises dans ses yeux où règnent le sentiment , les grâces aimables , & une tendre vivacité , cette joie , ce ravissement divin , bonheur inexprimable , que l'amour seul donne au petit nombre de ses favoris. Heureux amans , bientôt vous regagnez les hauteurs , d'où un paysage immense s'offre à votre vue. L'œil s'égaré , & se porte sur les collines & les vallons , dans les bois & les plaines , sur la verdure des champs entremêlés de sombres bruyères. Vous découvrez les villages placés agréablement entre les arbres ; les villes élevées & remarquables par d'épaisses colonnes de fumée : la vue s'arrête sur le temple de la justice ; elle s'attache sur les demeures bienfaisantes du génie de l'hospitalité. Le paysage se brise enfin & se réunit , montant par degrés , & peignant à l'œil trompé des collines escarpées : dans le lointain , les mon-

ragues de Galles semblables à des nuages éloignés qui enveloppent l'horison, s'élèvent & répandent l'obscurité.

L'influence de l'année renaissante opère sur tout. Maintenant une rougeur plus fraîche & plus vive que l'incarnat, relève l'éclat du teint d'une jeune bergère; le rouge de ses lèvres devient plus foncé, elle respire la jeunesse, une flamme humide éclate dans ses yeux; son sein animé s'élève avec des palpitations inégales; un doux tumulte se glisse dans ses veines, & son ame entière s'enivre d'amour. Le trait perçant vole & pénètre l'amant; il se détourne, il chérit le pouvoir qui le domine, ses forces l'abandonnent, & il soupire languissamment. Jeunes beautés, gardez alors, gardez avec plus de soin que jamais vos cœurs fragiles. Ne vous fiez pas à ces soupirs intéressans, à ces regards tristes, modestes, qui respirent la tendresse & la soumission, mais dangereux au fond & trompeurs. Que ces sermens qui cachent le parjure sous le langage d'une douce adulation, n'entraînent pas votre foible volonté; ne confiez pas vos doux instans à l'homme séducteur dans ces bosquets parfumés de roses, & tapissés de chevre-feuille, au moment dangereux où le crépuscule du soir tire ses rideaux cramoisis.

Et vous, jeunesse inconsidérée, fuyez l'Amour, avant qu'il soit devenu le maître;

craignez la douceur des regards empoisonnés; il ne sera plus temps, quand des torrens de fausses délices s'empareront de votre cœur. Alors la sagesse demeure vaincue, & la réputation stérile s'évanouit, tandis que l'ame passionnée se perd dans les visions d'un bonheur chimérique, & chérit son illusion. Ces grâces enflammées, ce souris charmant, ce regard modeste, tous ces dehors qui vous semblent les cieux, cachent la ruse, la cruauté & la mort. Toujours cette voix de Syrène gazouille à l'oreille trompée, l'enchanté, & l'attire sur les bords du précipice au milieu d'une joie fatale.

Alors honneusement couché dans le sein même de l'Amour, parmi les chants, les parfums, les vins, & les heures folâtres, le fier repentir élève au milieu des roses la tête de serpent: une angoisse subite pénètre le cœur abattu; l'honneur revit par intervalles, & le remords impatient s'élève de temps en temps contre le pesant fardeau du crime.

Dans l'absence, l'amant est en proie à mille douleurs imaginaires. Dès son réveil la fureur s'empare de son ame; l'inquiétude nourrie de fantômes vains glace ses sens, & flétrit la fleur de sa vie. Sa fortune négligée tombe en ruine & s'évanouit: à ses yeux le soleil est sans lumière, le Printemps est sans fleurs, la voûte brillante des cieux

42 LE PRINTEMPS.
se resserre sur sa tête, & la nature entière languit & s'efface. L'amante seule écoutée, seule vue & sentie, possède chaque pensée, s'empare de chaque sens, & palpite dans chaque veine. Les livres ne sont pour lui qu'une occupation stupide, les amis qu'ennui; au milieu même de la société, il demeure triste, seul, & distrait: ses discours sont sans suite, tandis qu'emporté par une foule de pensées, son esprit distrait s'envole au sein de sa belle absente, & paroît abandonner le corps d'un amant absorbé dans la mélancolie, la tête penchée, & les yeux chargés d'amour. Réveillé tout-à-coup, & sortant de sa léthargie, il cherche les ténèbres qui sympathisent avec l'état de son cœur. Guidé par un reste de lueur, l'ombre vague, qui lui dérobe le ruisseau coulant, plaît aux fantômes romanesques qui l'agitent; là, s'égarant dans ses sombres pensées, il se perd dans ses rêveries qui lui percent le cœur, & s'abandonne tout entier à sa passion. Couché sur le gazon au milieu des lys penchés, il trouble l'air de ses soupirs, & grossit les ruisseaux de ses larmes. Ses jours se consomment ainsi dans les peines: il ne quitte sa triste retraite, que lorsque le flambeau de la nuit paroît sur les barrières de l'orient argenté, & mène à sa suite les heures tranquilles. L'amant égaré sort alors, & marche à la clarté foible & tremblante

LE PRINTEMPS. 43
de ses rayons; son ame en est adoucie: il prie l'oiseau de la nuit de mêler sa plainte à l'expression de ses douleurs. Souvent, tandis que le monde, les soins & leur suite inquiète, ensevelis dans l'ombre favorable, cèdent aux douceurs du sommeil, veillant à la lueur d'une lampe solitaire, il épanche les tourmens de son cœur dans la lettre destinée au messager persuasif de l'Amour; écrit fatal, où tout est ravissement, & où chaque ligne s'enflamme de frénésie. Si, cédant enfin à l'accablement, il cherche un instant le sommeil, ce dieu paisible fuit loin de ses yeux: toute la nuit il s'agite, & s'efforce en vain de trouver le doux repos. Le crépuscule le retrouve dans cette agitation, au moment où sa pâle clarté se montre aux malheureux Amans plus pâles encore. Peut-être alors la nature épuisée céderoit-elle un instant au sommeil: sommeil interrompu par mille fantômes que lui peint son imagination malade, & mêlé de rêves affreux qui noircissent toute la scène qu'ils représentent. Souvent il croit parler à l'enchanteresse de son ame, tantôt au milieu d'une foule importune; tantôt retiré dans des bosquets solitaires entourés de fleurs, il croit toucher au moment de trouver le prix de ses peines passées, dans l'amour éperdu qui console de tout, & tout-à-coup la main qu'on lui tendoit, lui est ravie;

furieux, il erre à travers les forêts immenses. Enveloppé dans la nuit & la tempête, il perce les fortes bruyères qui résistent, & arrêtent ses pas. Il recule effrayé des bords d'un précipice; il traverse un fleuve agité, & s'épuise en efforts pour atteindre le rivage éloigné où son amante éplorée lui tend les bras, & l'appelle en vain à son secours, tandis que porté sur les flots orageux, il s'élève sur la vague en sillons, ou s'enfonce accablé sous les flots écumans. Telles sont les agonies de l'amour, dont les tourmens lui paroissent encore des délices. Mais si l'affreuse jalousie répand son venin dans le cœur d'un amant, ce n'est plus alors cette peine douce en quelque sorte, & délicate; c'est une angoisse sans mélange, un fiel qui répand son amertume sur chaque pensée. Adieu donc, belles perspectives, lits de roses, bosquets délicieux. Vous fuyez pour toujours, doux rayons de la paix. A cette fraîcheur animée par l'amour, à ces traits vivans, à ces yeux brillans d'ardeur & de jeunesse, succèdent des regards sombres, égarés & étincellans d'un feu cruel. Son front est couvert de nuages; son visage s'allume; son ame empoisonnée s'abreuve de venin, & l'Amour même en est effrayé. Un essaim d'erreurs & de craintes l'environne; un monde de rivaux fantastiques & hideux, attachés aux charmes dont il est

LE PRINTEMPS. 45
éperdu, le ronge & le consume de rage. Vainement un faux orgueil & la résolution fragile lui reprochent sa lâcheté, lui présentent leur inutile secours & quelque lueur d'une fausse paix, son ame agitée n'a plus d'assiette fixe; l'imagination séduite lui retracé ces charmes dont elle est éprise, & l'enchaîne de toute la magie de l'Amour trompeur: de nouveaux orages s'élèvent dans son ame;

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Elle enflamme son sang, elle agite ses nerfs, elle bouillonne dans ses veines. Le doute inquiet déchire son cœur tourmenté; car la triste certitude du malheur qu'il redoute, seroit une paix au prix de ce qu'il sent. Ainsi cet amant jeune & vif, que l'Amour attira dans ses déserts épineux par des sentiers fleuris en apparence, traîne une vie languissante mêlée de ravissemens brûlans & de soins cruels. Ses grands desseins, ses vœux pour la gloire s'évanouissent, & ses pas rapides le précipitent vers sa perte.

Heureux, & les plus heureux des mortels, ceux dont une étoile bienfaisante a formé l'union indissoluble, & qui mêlent & confondent dans un seul & même destin leurs cœurs, leurs fortunes, & leur être! Ce n'est pas le lien grossier des lois humaines, souvent fait pour révolter le cœur & l'es-

prit, qui les enchaîne; c'est l'harmonie elle-même, qui forme l'accord de toutes les passions dans leur unique centre; c'est l'Amour enfin, ce ravissement de l'ame où l'amitié pleine & entière exerce son pouvoir le plus doux, & s'unit à la parfaite estime, au désir ineffable, & à la sympathie de l'ame. Là, la pensée se confond avec la pensée, la volonté prévient la volonté, & tout s'unit dans une confiance sans bornes. En effet, il n'y a que l'Amour qui puisse répondre à l'Amour, & rendre le bonheur tranquille & durable. Lo'n d'ici ces lâches qui uniquement occupés de leur prétendu bonheur, achètent de parens sordides des épouses à qui ils sont odieux; qu'ils consomment leurs jours & leurs nuits dans des regrets éternels & bien mérités! Que les peuples barbares dont l'amour féroce n'est qu'un désir brutal, soient durs & fiers comme le soleil dont ils ressentent la brûlante chaleur! Que les tyrans orientaux privent de la lumière du ciel leurs épouses captives, & se livrent honteusement à une beauté contrainte & inanimée; tandis que ceux que l'amour lie d'une sainte foi, & doue de transports égaux, vivent aussi libres que la nature, & rejettent toute contrainte! Qu'est-ce que le monde pour ceux-ci, ses pompes, ses plaisirs, & toutes ses folies? Ils jouissent dans leurs embrassemens mutuels

de tout ce que l'imagination la plus vive peut se figurer du bonheur, de tout ce que le cœur le plus avide peut former de desirs. Quelque chose leur est plus cher que la beauté, c'est l'esprit ou la physionomie embellie par l'esprit, la vérité, la bonté, l'honneur, la concorde & l'amour, dons les plus purs & les plus précieux du ciel favorable. Une postérité riante s'élève autour d'eux, & se pare de leurs grâces mutuelles; la fleur humaine croît par degrés, & s'épanouissant doucement, découvre chaque jour quelques nouveaux charmes où se trouvent la noblesse du père & les agrémens de la mère. La raison de l'enfant se développe & croît avec rapidité, & demande le soin assidu d'une main bienfaisante: délicieuse tâche d'élever la pensée, de faire éclore une idée, de verser des instructions nouvelles sur l'esprit, d'exciter l'ame, & de fixer des résolutions généreuses dans le cœur ardent! O vous qui versez souvent des larmes de tendresse, expliquez-nous vos délices, quand regardant autour de vous, rien ne frappe vos yeux que la perspective du bonheur. Toute la nature variée charme vos cœurs, & vous jouissez également d'une médiocrité élégante, du contentement de la retraite, d'une tranquillité champêtre, de l'amitié, des livres, des plaisirs, d'un travail mêlé de repos, d'une vie utile, du

progrès dans la vertu, & du ciel qui vous approuve. Telles sont les joies inexprimables de l'amour vertueux ; ainsi coulent les momens de ses élus. Les saisons qui roulent sans cesse autour d'un monde tumultueux, les laissent & les retrouvent toujours heureux. Le Printemps orne leurs têtes de guirlandes de roses, jusqu'à ce que le déclin de leurs jours arrive serein & doux. Après une longue suite de jours heureux, toujours plus tendres & plus remplis du souvenir de tant de preuves d'un amour réciproque, ils résignent dans un doux sommeil le songe gracieux de la vie ; dégagés ensemble de leurs liens, leurs esprits purs s'envolent & vont se rejoindre aux lieux où règnent à jamais le bonheur & l'Amour.



L'ÉTÉ.

LÉ fils du Soleil, l'éclatant Été paroît & dore nos champs ; il s'avance dans l'orgueil de la jeunesse & se fait sentir jusqu'aux entrailles de la nature. Il vient suivi des heures brûlantes & des vents rafraîchissans. Le Printemps honteux se détourne de ses ardens regards, & la terre & les cieux se livrent à l'empire brûlant de son successeur.

Fuyons au fond des bois, où à peine un rayon du soleil perce à travers l'obscurité. C'est-là qu'assis en liberté sur la verdure épaisse & foncée, près du ruisseau qui baigne les racines des chênes, & murmure en parcourant son canal pierreux, je chanterai la gloire du cercle de l'année.

Viens, divine Inspiration, fors de ta demeure solitaire, rarement trouvée par les foibles mortels. Puisse l'imagination dérober à ton œil fixe & sérieux un de ces regards perçans qui pénètrent les cieux, & te ravir une étincelle de ce feu qui forme le poète, & remplit son ame d'un enthousiasme divin !

O Dodington, ancien ami de ma jeune muse, toi qui paré de toutes les grâces de la nature, joins à la netteté de l'esprit, la tendresse de cœur, le génie, la sagesse, la

gaieté sociable de l'humeur toujours réglée par la décence, la beauté & la vivacité d'esprit, qualités si rarement en harmonie; miroir fidèle de l'honneur sans tâche, toi qui brilles d'un zèle actif pour la gloire de la Grande-Bretagne, pour la liberté, pour l'humanité; cher Dodington, favorise mes chants, daigne prêter l'oreille au sujet qui me les inspire; anime chaque pensée, & apprends-moi à mériter tes justes éloges.

Quelle puissance redoutable, présidant aux révolutions de l'univers, lança d'abord les pesantes planètes dans le vuide sans bornes, & leur donna de résister au rapide flux des siècles, qui entraîne la race pénible des hommes & tous les monumens de leurs travaux? Ces corps immenses sont demeurés depuis fixes dans la sphère qui leur fut assignée, inaltérables dans leur substance, incompréhensibles dans la rapidité de leur course, exactement fidèles aux vicissitudes réglées des jours & des nuits, & aux révolutions périodiques des saisons. Tel est le pouvoir de la main parfaite qui balance, qui ment, & qui règle tranquillement l'univers.

Les Gemeaux cessent d'être embrasés, & le Cancer rougit des rayons du soleil. La nuit n'exerce plus qu'un empire court & douteux; à peine elle s'avance sur les traces du jour qui s'éloigne, qu'elle prévoit & observe en tremblant l'approche de celui

qui va lui succéder. Déjà paroît le matin, père de la rosée. Une lumière douce & foible l'annonce dans l'orient tacheté; mais bientôt la lumière s'étend, se répand, brise, éclaircit les ombres & chasse la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naissant perce rapidement, & présente à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards, s'enflent à l'œil, & brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, & semblent bleuâtres à travers le crépuscule. Le lièvre craintif fort en sautillant du champ de blé, tandis qu'au long des clairières des forêts le cerf sauvage bondit, & se retourne souvent pour regarder le passant matineux. L'harmonie annonce le réveil de la joie universelle; les bois retentissent de chants réunis. Le berger dispos, réveillé par le chant du coq, quitte la cabane mousseuse, où il habite avec la paix. Il ouvre sa bergerie, & fait sortir par ordre ses nombreux troupeaux, qu'il mène paître l'herbe fraîche du matin.

Réveille-toi, mortel, esclave du luxe, & fors de ce lit de paresse; viens jouir des heures tranquilles, fraîches & balsamiques, si propres à la méditation & aux chants sacrés. Le sommeil a-t-il quelques charmes pour le sage? Peut-il perdre dans un oubli mortel la moitié des momens rapides d'une trop courte vie? totale extinction de l'ame

éclairée! Vivra-t-il dans les prestiges d'une vanité défordonnée, & s'agitant dans des rêves déréglés? Qui peut rester dans un état de ténèbres plus long-temps que la nature ne l'exige, quand toutes les mués, quand mille douceurs l'attendent à la promenade champêtre & solitaire du matin?

Mais le puissant roi du jour paroît radieux dans l'orient. Les nuages se dissipent; l'azur des cieux enflammés, & les torrens dorés qui éclairent les montagnes, marquent la joie de son approche. Tout reprend l'être & sa forme naturelle sur la terre brillante de rosée, & dans l'air coloré. L'astre puissant regarde sur toute la nature avec une majesté sans bornes, & verse le jour brillant qui joue avec éclat sur les rochers, les collines, les tours, & les ruisseaux errans qui étincellent dans le lointain. O lumière, source de joie, le premier & le plus précieux des êtres matériels; émanation divine, robe éclatante de la nature, sans le vêtement de ta beauté, tout seroit enseveli dans une obscurité languissante; & toi, soleil, ame des mondes qui nous environnent, miroir fidèle & transparent de ton créateur, puisse ma foible voix apprendre à te chanter!

Ta force secrète & attractive, enchaîne, gouverne & règle tout le tourbillon, depuis les limites éloignées de Saturne, dont la révolution remplit une durée de trente

ans, jusqu'à Mercure, dont le disque perdu dans l'éclat de tes rayons, peut à peine être aperçu par l'œil philosophique.

Créateur de toutes les planètes, puisque sans ton regard vivifiant; leurs orbites immenses seroient des masses informes & sans mouvement; esprit de vie, combien de formes d'êtres t'accompagnent depuis l'ame que tu délies, que tu élèves, jusqu'à la race la plus vile, composée de millions d'êtres mélangés & produits de tes rayons.

Père des saisons, le monde végétal reconnoît aussi ton empire. La pompe précède & suit ton trône, & décore majestueusement au milieu de ton vaste domaine annuel, ta brillante route éclipique, éclat triomphant qui réjouit la nature. En cet instant une multitude d'êtres en attente, toutes les espèces différentes de la terre abondante implorent ta bonté, ou pleins de reconnoissance chantent un hymne commun en ton honneur; tandis qu'autour de ton char brillant, les saisons mènent à leur suite, dans une harmonie fixe & changeante, les heures aux doigts de roses, les zéphirs flottans nonchalamment, les pluies favorables, la rosée éclatante & passagère, & les fiers orages adoucis & bienfaisans: toute cette cour ve se & prodigue tout-à-tour toutes les beautés, odeurs, herbes, fleurs & fruits, jusqu'à ce que tout s'allu-

mant successivement par ton souffle, tu décores le jardin de l'univers.

Ton pouvoir ne se borne pas à la surface de la terre ornée de collines, de vallons, & de bois épais qui forment sa riante chevelure; mais dardant profondément tes feux jusques dans ses entrailles, tu règnes sur l'espèce des minéraux. Ici brillent les veines du marbre éclatant; plus loin se tirent ces outils précieux du labourage; là, les armes étincelantes de la guerre; ailleurs enfin, les plus nobles ouvrages, qui font dans la paix le bonheur du genre humain & les commodités de la vie, & sur-tout ces métaux précieux qui lient & facilitent le commerce des nations.

Le stérile rocher lui-même, imprégné de tes regards, conçoit dans son sein obscur la pierre précieuse & transparente. Le vif diamant s'abreuve de tes plus purs rayons; lumière rassemblée, compacte, dont l'éclat ose ensuite le disputer aux yeux de la beauté dont elle pare le sein. De toi le rubis reçoit sa couleur foncée; de toi, le solide saphir prend l'azur qui le décore, & qui le fait paroître à nos yeux comme une portion d'air consolidé. Par toi l'améthiste se revêt d'ondes pourprées, & représente le doux éclat du soleil couchant. La topaze brûle du feu de tes regards. La robe du printemps, agitée par le vent du sud, n'égale pas la

verte émeraude; mais tous tes rayons combinés & épais jouent à travers l'opale blanche, & plusieurs, s'échappant de la surface, forment une lumière vacillante de couleurs répétées, que le moindre mouvement fait jaillir à l'œil du spectateur.

La créature inanimée semble recevoir par ton influence le sentiment & la vie. Par toi, le ruisseau transparent, raffiné dans des labyrinthes rians, joue avec éclat sur la prairie. La fougueuse cataracte qui répand l'horreur sur le fleuve obscurci, s'adoucit à ton retour. Le désert même, & ses routes mélancoliques semblent s'égayer; les ruines informes réfléchissent ton éclat; & l'abyme salé, aperçu du sommet de quelque promontoire, s'agite & renvoie une lumière flottante dans la vaste étendue de l'horizon. Mais tout ce que ma muse transportée pourroit peindre, l'éclat même de la nature entière détaillée ou réunie, n'est rien en comparaison de ta propre beauté; grande source féconde de la lumière, de la vie, des grâces & de la joie d'ici-bas.

Comment entreprendrois-je de chanter celui qui est le jour lui-même? Profondément entouré d'une lumière éternelle, demeure auguste, inaccessible à l'œil mortel, & impénétrable à la vue plus perçante & plus pure des anges même, grand Etre, qui d'un souris versa l'éclat intarissable dont

brillent toutes les lampes célestes répandues dans l'immenſe firmament. S'il détournoit ſes regards, le ſoleil & les aſtres confondus ſortiroient de leurs ſphères, & cet inſtant fatal ſeroit le chaos.

Si nos foibles accens gardoient le ſilence ſur tes louanges, ô père univerſel, tes ouvrages les plus inanimés ſ'uniroient pour élever une voix générale d'amour & d'action de grâces; juſqu'au fond des bois inhabités, tout réclamerait ton pouvoir, & retentiroit de ton nom porté par les airs juſqu'aux chœurs céleſtes; toi la cauſe éternelle, le ſupport & la fin de tout. Auteur des dons & des talens, fais que le volume immenſe de la nature me ſoit ouvert; qu'il me ſoit permis de lire dans ce livre inſtructif; que, ſaisi d'une heureuſe inſpiration, & paſſant de plaiſir en plaiſir juſqu'au raviſſement, je puiſſe entendre ſeulement les plus ſimples images; accorde-moi d'errer penſif au ſoleil couchant, ou qu'avec l'aube du jour je m'élève ſur l'aile ſublime de l'imagination.

Voici l'inſtant où le ſoleil puiffant, embrafant les cieux, fond & diſſout dans un air limpide les nuages élevés, & les brouillards du matin qui entourent les collines de bandes diverſement colorées: bientôt totalement dévoilé, il éclaire la nature entière, & la terre paroît ſi vaſte qu'elle ſemble ſ'unir à la voûte du firmament.

La fraîcheur de la roſée tombante ſe retire à l'ombre, & les roſes rouges & rouſſes en cachent les reſtes dans leur ſein. C'eſt dans cet inſtant que je médite ſur un vert gazon, ou ſur un lit de fleurs, auprès des fontaines de cryſtal & des ruiſſeaux tranquilles, tandis que la chaleur exceſſive domine en tyran du haut du ciel, & darde ſes brûlantes influences ſur l'homme, ſur les animaux, ſur les plantes & ſur les eaux.

Qui peut voir ſans en être touché, ces fleurs qui, épanouies le matin, ſe fanent ſous les rayons brûlans du ſoleil: telle une jeune beauté languit & s'eſſace, quand la fièvre ardente bouillonne dans ſes veines. La fleur au-contraire qui ſuit le ſoleil, ſe referme quand il ſe couche, & ſemble triſte, & abattue pendant la nuit; mais ſitôt que ſon aſtre reparoit ſur l'horizon, elle ouvre ſon ſein amoureux à ſes rayons bienſaiſans.

Le paſteur revenant de ſa tâche du matin, ramène doucement devant lui ſon troupeau à la bergerie. La mère pleine de lait mugit autour de la cabane agréable, & ſe preſſe d'offrir ſon tribut, nourriture de l'innocence & de la ſanté. Le corbeau, la corneille & la pie dirigent lentement leur vol ſur les chênes antiques, qui embrallent & couvrent de verdure le tranquille village; cachés ſur ſes branches rouſſes, ils y de-

meurent en foule pendant la chaleur de l'après-midi, attendant le retour des heures fraîches. Les oiseaux domestiques, affoiblis par la chaleur, s'assemblent sous les arbres & dans un coin de l'ombre; on y entend le bourdonnement des mouches. Le chien gardien de la maison, & le levrier oisif, demeurent étendus & endormis. L'un en rêvant attaque un voleur de nuit; l'autre saute sur la colline & dans le vallon, jusqu'à ce qu'éveillé par la guêpe, il s'élance dessus & l'attrape. Musée ne dédaigne pas de peindre dans ses récits la petite race bruyante de l'été; permets qu'elle bourdonne parmi tes chants; ce sujet n'est point vil, quoique simple: alliée au soleil, cette foible engeance tire de lui sa force & sa vivacité.

Eveillés par ses rayons les plus ardents, les jeunes reptiles sortent munis de leurs ailes, pleins de vie, portés sur l'air léger, & plus légers encore. De chaque fente, de chaque recoin secret, où ils dorment pendant les rigueurs de l'hiver, ils s'élèvent & laissent dans leurs tombes leur premier être pour en reprendre un nouveau. On voit à la fois un million d'essaims ornés de toutes les variétés de couleurs que les beaux rayons de leur père peuvent faire éclore. Dix mille sortes de formes, dix mille différentes espèces peuplent l'horizon. Un instant fatal entraîne les uns vers l'étang; ils

voltigent & se réjouissent en voguant sur le ruisseau, & sont lestement attrapés par la truite à l'œil vif, ou par le Saumon léger. Quelques-uns aiment à errer dans les clairières des bois; ils se logent, s'amuse & se nourrissent dans la feuille fraîche. D'autres choisissent les prés abondans, visitent chaque fleur & chaque herbe cachée; ne s'occupant qu'à la douce tâche de multiplier leur espèce, ils emploient leurs tendres soins à envelopper d'un duvet fin & doux leurs petits qui ne sont pas encore éclos. Quelques-uns affamés dirigent leur vol vers la laiterie, ils boivent autour du seau & goûtent le fromage perlé. Souvent aussi trop imprudens, ils rencontrent la fin de leur destin autour des vases de lait. Plongés dans la tasse, leurs ailes sans force les enveloppent, & ils expirent.

Mais la fenêtre sur-tout présente une mort sûre à la mouche imprudente. L'infâme araignée s'y cache, pleine de ruse & de fierté, mélange odieux. Au milieu d'un tas de carcasses déchirées, elle veille avec ardeur regardant toutes ses toiles flottantes. Autant de fois que la mouche errante passe sans crainte près de la redoutable cellule, sa scélérate ennemie montre son front odieux. La proie enfin arrêtée, elle s'élance avec fureur, se glisse rapidement au long de la ligne qui la porte, & fixant dans le malheur

reux infecte ses cruelles griffes, elle se retire fièrement, contente de sa proie. Le bourdonnement de l'aile, un cri perçant & plaintif, annoncent l'extrême détresse de l'animal surpris, & demandent le secours d'une main favorable.

Le bourdonnement continuél, qui raisonne sur la surface de la terre, n'est pas fans délices pour celui qui médite dans les bois vers le haut du jour. C'est-là que le berger se couche & s'assoupit, sous l'ombre flottante des saules nombreux qui bordent le ruisseau.

Quelle immense quantité d'insectes descend graduellement, & échappe même au microscope. La nature est pleine de ces essaims vivans, de ce nombre prodigieux d'animaux ou d'atomes organisés, qui reçoivent le mouvement, quand le père du jour ordonne à son esprit de souffler. Les exhalaisons putrides du marais croupissant engendrent un nuage vivant de peste. A travers les cellules souterraine, où à peine la chaleur des rayons du soleil peut se faire sentir, la terre semble s'élever & devenir animée. La feuille fleurie renferme de ces petits habitans. Cantonnés dans des citadelles tournantes, la pierre en contient des multitudes; mais sur-tout les branches innombrables des forêts, jouets dociles des vents frais, le verger cotonneux, & la chair

chair fondante du fruit en maturité, nourrissent des peuples d'insectes imperceptibles à nos yeux. Des millions d'entre eux errent invisiblement sur l'étang couvert de verdure. Chaque liquide aussi, pour peu qu'il pique, adoucit, enflamme, rafraichit, ou flatte le goût, produit une immensité variée d'insectes. Le ruisseau le plus limpide, l'air le plus pur, quoiqu'il semble un vuide transparent, sont peuplés de ces nations invisibles. C'est par un bienfait du ciel créateur, que ces animaux cachés échappent à l'œil grossier de l'homme. Si ces mondes renfermés dans des mondes frappoient ses sens, il se détourneroit avec horreur des mets d'ambrosie & des boissons de nectar; & dans la nuit tranquille, au-lieu de jouir du silence & du repos, il seroit effrayé du bruit.

Railleur impie, oseras-tu taxer la sagesse du Créateur d'avoir voulu former quelque chose en vain, ou pour une fin qui ne fût pas admirable? L'ignorance vile & superbe prononcera-t-elle que les ouvrages du Très-Haut ne sont pas sages, tandis que le moindre d'entre eux passe les bornes étroites de son intelligence? Telle, & moins ridicule encore, une mouche, placée sur un vaste dôme soutenu par d'épaisses colonnes, chef-d'œuvre de l'art, elle qui dans le contour de ses promenades embrasse à peine

un pouce de terrain, décideroit hardiment sur la structure & les proportions de l'édifice entier. Est-il un homme dont l'œil universel ait parcouru tout-à-la-fois le plan sans bornes des choses, qui ait marqué leur dépendance & discuté leur accord, pour en conclure audacieusement que telle chose n'est pas bien ? Quelqu'un a-t-il vu l'enchaînement puissant des êtres décroissans par gradation, depuis la perfection infinie jusqu'au bord du terrible néant, abîme de désolation pour l'imagination étonnée ? Combien il seroit alors effrayé de sa propre audace ! Jusqu'à ce que l'homme parvienne à cette perfection de vues, à cette étendue de connoissances, qu'il renonce à toute discussion téméraire, qu'il s'en tienne à un culte de louange & de zèle, & adresse les hymnes d'une sainte admiration à cette puissance dont l'aimable sagesse brille à nos esprits, comme le soleil à nos yeux.

Ces nations épaisses s'agitent dans les rayons du soleil, & jouent de mille manières, en haut, en bas, s'entortillent, s'enveloppent ensemble jusqu'au temps où la tempête ailée, le fier hiver les chasse de la face du jour. Ainsi l'homme adonné au luxe, passe, sans y penser, l'été de sa vie dans l'oisiveté d'une fortune brillante, qui suit aussi rapidement que la saison ; il voltige de bagatelles en bagatelles, de la

vanité au vice, jusqu'à ce qu'emporté par la mort, l'oubli le suive & l'efface du livre de vie.

Maintenant les nombreux habitans du village se répandent sur les prés rians. La jeunesse rustique pleine de santé & de force, est brunie par le travail du midi. Semblables à la rose d'été épanouie par les premiers rayons du soleil, les filles demi-nues qu'enflamment à-la-fois ses feux, & rouges de pudeur, attirent d'avidés regards, & toutes leurs grâces allumées brûlent sur leurs joues. L'âge le plus avancé fournit ici sa tâche ; la main même des enfans traîne le long rateau : surchargés du poids odoriférant, ils tombent & se roulent sur le fardeau bienfaisant : la graine de l'herbe s'éparpille & se répand tout autour. Les faneurs s'avancent dans la prairie, & étendent au soleil la récolte qui exhale une odeur fraîche & champêtre ; ils roulent l'herbe séchée : la poussière s'envole au long du pré ; la verdure reparoit ; la meule s'élève épaisse & bien rangée. De vallon en vallon, les voix réunies d'un travail heureux retentissent, l'amour & la joie sociables éveillent les zéphirs.

Les villageois en troupe, quittant ce travail, mènent leurs troupeaux troublés, & pressés par les chiens qui les conduisent au lieu où le ruisseau, qui court en laby-

rinthe, ralentit sa course & étend son lit ; où le rivage , qui étoit d'abord coupé & élevé , forme enfin une douce pente de gravier. L'empressement , la clameur des hommes & des enfans , les cris des chiens , tout retentit , tout excite ce peuple doux & craintif à s'approcher , & à confier sa laine au fleuve. Souvent le berger impatient en saisit quelqu'un , & l'y jette. Encouragé par l'exemple , le reste n'hésite plus ; tous s'empressent & se plongent au milieu de la vague rejaillissante , & s'efforcent en palpitant à gagner le rivage opposé. Ceci se répète jusqu'à ce que la laine bien lavée ait bu le fleuve & que la truite soit bannie de sa demeure transparente par l'eau salie. Alors la race innocente se remuant lentement , pesante , & dégouttant l'eau , gagne le sommet escarpé. Là , ces animaux paisibles étalent aux rayons du soleil leurs trésors enflés & humides ; troublés & étonnés de ce tumulte outrageant & sauvage , leurs plaintes remplissent la campagne , & des bélemens continuels poussés d'un rocher à l'autre retentissent autour des collines. Enfin , les troupeaux d'un blanc de neige , sont rassemblés & pressés sans nombre dans le parc. Les bergers assis , rangés par bandes , aiguissent leurs ciseaux bruyans ; la fermière attend pour rouler ses trésors de laine , suivie de ses filles lestement ha-

billées. Une principalement brille sur les autres , elle est assise d'un air de dignité gracieuse , c'est la reine pastorale. Ses doux souris rayonnent sur son roi berger ; un cercle gai les entoure , & tous abandonnent leurs ames à la joie de la fête , & à la paix d'un esprit innocent & sans malice. Cependant leurs tâches agréables s'avancent ; les uns remuent le goudron fondu ; d'autres s'apprentent à marquer du nom du maître la brebis nouvellement tondue , d'autres enfin la tirent malgré elle , tandis qu'un garçon robuste & fier de sa force , tient le bélier indigné par ses cornes entortillées. Voyez cet animal doux & patient , le chef du troupeau , il est lié & dépouillé de sa robe par l'homme indigent. Quelle douleur paroît sur son front dans sa mélancolie ! L'innocence se montre dans ses plaintes muettes. Ne craignez rien , douce espèce ! ce n'est pas le couteau de l'horrible meurtrier qui est suspendu sur votre tête , c'est le ciseau favorable du tendre berger : forcé de payer son tribut annuel , il vous emprunte cette toison utile , fardeau incommode pour vous , & bientôt il vous renverra bondissans à vos collines.

Ce n'est ici qu'une scène pastorale & simple ; c'est par elle cependant que la Grande-Bretagne voit élever sa solide grandeur. Par elle , elle commande aux richesses

des climats brillans , & attire les trésors du soleil sans en éprouver la rage ; par elle tous ses habitans laborieux , livrés à l'agriculture , aux travaux & aux arts , animent & ornent la terre. De-là vient sa puissance dont le tonnerre formidable est lancé sur les vagues orageuses , & maintenant menaçant & suspendu sur l'humble côte des Gaules , règne de-là sur l'abyme , & fait trembler l'univers.

Le midi s'avance furieux : le soleil darde directement sur la tête ses plus puissans rayons. Un déluge de flammes couvre le ciel & la terre , aussi loin que l'œil peut s'étendre ; & d'un pôle à l'autre tout est en feu. En vain la vue affaiblie semble chercher du secours sur la terre ; les vapeurs brûlantes qu'elle exhale , repoussent l'espoir , & troublent la réflexion. Brûlés jusqu'à la racine de la végétation , les champs entr'ouverts & la plaine desséchée montrent une couleur aride , qui ternit la fleur de l'imagination & flétrit l'ame même. L'écho ne répète plus le son agréable de la faux aiguillée ; le faucheur abattu la couvre de foin humide parfumé de fleurs : à peine entend-on la sauterelle dans la prairie inanimée. La nature accablée palpite : on voit de loin le ruisseau même languir , & à travers la clairière , il paroît impatient de couler sous l'ombre du bocage.

Chaleur , à qui rien ne résiste , suspends ta rage , & ne darde pas si fièrement tes rayons puissans sur ma tête ébranlée ; tes feux coulent en torrens sans cesse renouvelés ; & ces flots ardents semblent se réunir autour de moi. En vain je gémiss , je soupire , en vain je m'agite & appelle la nuit à mon secours : la nuit est loin encore , & des heures plus chaudes s'approchent. Heureux , trois fois heureux , celui qui , sur le penchant d'une montagne pittoresque , à l'abri du soleil , & couronné d'une forêt , se couche sous l'ombre épaisse , ou qui s'affied tranquillement dans une grotte fraîche , tapissée de cheyresenille ; & arrosée d'un ruisseau toujours jaillissant , tandis que tous ceux qui ne sont pas à l'ombre , languissent tourmentés par le chaud du midi. Mortel heureux , emblème instructif de l'homme vertueux , qui conserve l'égalité d'ame , la sérénité de l'esprit , & dont toutes les passions sont en harmonie , au milieu d'un monde discordant & enflammé de vices.

Salut, ombre bienfaisante, vous berceaux épais, vous pins élevés, vénérables chênes, frênes sauvages qui parlez aux rochers, salut. Votre ombre est délicieuse à l'ame, comme la source jaillissante l'est au cerf poursuivi, qui lave ses flancs palpitans dans l'onde vive, & qui nage le long du bord fleuri. Votre

effet agréable se glisse dans les nerfs, & les rafraichit; le cœur bat gaiement, l'œil frais se déploie, l'oreille reprend son attention, & la vie pénètre rapidement dans tous les membres allégés de leur poids.

Autour du ruisseau voisin, qui bouillonne le long du bosquet mélodieux, tantôt jaillissant sur un rocher, tantôt coulant à travers l'étang bordé de roseaux, puis redevenant subitement un ruisseau & se répandant doucement en plaine limpide, les bergers & les troupeaux composent un groupe varié qui forme une convulsion rustique. Une partie se couche & rumine sur le vert gazon; les autres demeurent à moitié dans l'eau, & souvent se baissent pour boire la surface agitée. Le bœuf fort & laborieux est au milieu qui paroît accablé, son front ingénu secoue les mouches qui l'inquiètent, & avec sa queue il chasse de ses flancs les insectes incommodes, qui reviennent à chaque instant. Le berger monarque dort en sûreté au milieu de ses sujets, soutenu par la moufle qui lui sert de duvet; ses bras sont jetés négligemment autour de sa tête; sa panetière près de lui est pleine de viandes saines, & son chien vigilant prête l'oreille, attentif au moindre bruit.

Son sommeil léger fuit, si par hasard un essaim de guêpes irritées s'attache sur le troupeau, qui saute, & quitte le courant

trop bas pour chercher un ruisseau plus profond. Ces animaux s'emportent, méprisent la voix du berger, & gagnent la plaine, bravant la chaleur brûlante du midi. Un profond gémissement sort de leurs flancs agités, & ils courent en mugissant autour des collines.

Souvent aussi dans cette saison le coursier irrité par de semblables aiguillons, paroît trembler de ses terribles nerfs; l'impatience excite & redouble la chaleur de son sang, il franchit les haies les plus élevées, & traversant rapidement les champs, il se précipite dans le fleuve sombre, avec un œil inébranlable, & un cœur inaccessible à la crainte. Sa poitrine nerveuse & élevée, le siège de la force, bat le torrent & en brise le cours. Sa soif ne peut être étanchée, il s'abreuve à coups redoublés, & de ses narines ouvertes, il ronfle & écume la vague.

Mais je perce dans la profonde obscurité des forêts voisines, où les arbres sauvages & épais forment dans l'air une musique champêtre, où je vois leurs cimes élevées s'agiter sur la montagne. A chaque pas grave & lent, l'ombre devient plus épaisse; l'obscurité, le silence, tout devient imposant, auguste & majestueux.

C'est le palais de la méditation, le séjour où les anciens poètes sentoient le souffle

inipirateur & extatique. C'est dans cette demeure solitaire qu'ils conversoient avec les anges. C'est-là que l'espèce immortelle se communicoit à eux par de douces inspirations, propres à prémunir la vertu contre les assauts du vice. Ces utiles révélations avertissent l'ame favorisée de se préparer aux combats futurs, dirigent l'esprit en suggérant au poète de dévouer sa muse aux sujets les plus instructifs, consolent l'ame en adoucissant les angoisses d'un mérite sur son déclin, fortifient le cœur & font braver la mort au citoyen, qui refusant d'être le moteur d'une guerre détestée, s'y engage avec courage, lorsqu'elle devient inévitable; enfin tous ces esprits célestes, pleins de zèle & d'amour pour l'humanité, ne s'occupent nuit & jour que du soin de la servir en mille manières.

Un million de ces formes angéliques descend à chaque instant du sein du firmament, se glisse à travers les ténèbres, & s'avance avec majesté. Je m'arrête attentif, & je sens une terreur sacrée, une tristesse douce, couler dans mon ame, envelopper mes sens; je crois entendre une voix plus qu'humaine frapper en moi l'oreille abstraite de l'imagination. « Cesse de craindre, dit-elle, homme » notre allié, nous fûmes des créatures » comme toi, ton être & le nôtre ont la » même origine, même maître, mêmes

» loix & même fin. Autrefois quelques-uns » d'entre-nous, aussi foibles que toi, lut- » toient dans la vie orageuse contre les » coups de la tempête, avant qu'il nous fût » permis d'arriver à ce saint calme, à cet » état d'harmonie, de pureté entière, & de » paix. Cesse de craindre; mais bien plutôt » au milieu de ces retraites sombres, loin » du bruit extravagant & du vice discor- » dant, chante avec nous la nature & le » Dieu de la nature. C'est ici, c'est dans » ces mêmes lieux, qu'aux heures de la » méditation, dans le calme de la nuit, » ou dans le silence du midi, les harpes » angéliques s'accordent avec les chœurs » célestes, & se font entendre sur les col- » lines couronnées de bois, dans les val- » lées profondes, ou dans les routes les » plus reculées; c'est de vous seuls que » l'oreille sacrée du poète reçoit le don » d'entendre le chant séraphique, & le pri- » vilège de la contemplation. »

Toi qui, trop tôt pour nous, hélas! fus reçue dans ces légions sacrées, jeune Stanley, quoique maintenant élevée au-dessus des peines & des joies humaines, une étincelle de souvenir tristement agréable ne te rappelle-t-elle pas l'amour d'une mère, & les tendres douleurs? Elle t'appelle encore dans des scènes passées, elle cherche ta beauté, tes yeux aimables & brillans, ta conver-

sation agréable , animée par le sentiment & la vivacité : elle croit entendre cette morale douce & naturelle qui régnoit dans tes discours ; elle croit voir encore l'empreinte de la vertu ingénue & sans mélange d'orgueil , qui éclatoit dans tes moindres souris. Et toi , la plus tendre des mères , sèche tes pleurs , ou plutôt par des larmes de joie & de reconnaissance , paie le tribut à la nature qui te prêta pour un temps cette fleur brillante , digne de ton esprit éclairé & de ton mérite. Daigne en croire ma muse ; le noir souffle de la mort n'éteint pas les germes de la vertu ; non , changés en êtres plus purs & d'un ordre plus élevé , ils habitent à jamais les régions célestes au milieu de l'éclat de mille soleils.

Ainsi j'erre sur la montagne , enveloppé dans des visions célestes , sans regarder où je vais ; quand tout-à-coup le bruit d'une chute d'eau m'éveille , & m'arrache au charme de mes pensées : je m'arrête , & je contemple le nouveau paysage qui se présente à ma vue.

Un fleuve puissant , majestueux , agréable & doux , roule ses flots , voisins de leur chute ; là , toute l'eau rassemblée s'élance en tonnerre comme un torrent impétueux , tombe en cascade , & fait résonner le voisinage. D'abord une nappe d'azur se précipite & s'étend ensuite , blanchissant par degrés

dégrés dans sa chute : elle rejaillit en écume épaisse , retentit sur le roc , & élève un brouillard blanchâtre qui forme une pluie continuëlle. La vague tourmentée s'agite & ne peut trouver de repos ; mais furieuse au milieu des rocs raboteux , tantôt elle jaillit sur le coquillage épars ; tantôt , dardant rapidement dans le canal , elle se précipite de chute en chute , avec un cours sauvage & interrompu. Peu à peu le bruit diminue ; l'onde gagne un lit plus assuré , & suit enfin le long du labyrinthe d'un tranquille vallon.

Invité par cette brillante scène , l'aigle s'élance du sommet obscur du rocher où il demeurait suspendu ; d'une aile rapide & élevée , il perce la chaleur du jour , & livrant son sein à la lumière , il gagne le soleil , tandis que toute la race mélodieuse languit sous le poids du midi , & s'enfonce en désordre dans l'épaisseur du bois. Forcés d'interrompre leurs chants , les oiseaux fuient en silence des bosquets en bosquets. La tourterelle seule gémit à travers les forêts , tristement enrouée : quelquefois cessant sa plainte pendant de courts intervalles , sa douleur semble se ralentir ; mais bientôt la triste idée de sa compagne ravie par la main impitoyable du chasseur , se retrace à son souvenir , & réveille toutes ses peines ; les

accens de sa tristesse redoublent alors, & font retentir tout le bosquet.

Reposons-nous près de cette bordure baignée de rosée, & de toute la fraîcheur de l'air humide. Là, sur un rocher creux & bizarrement taillé, je trouve un siège vaste & commode, doublé de mousse, & les fleurs champêtres ombragent ma tête. Lieux tranquilles, où la diligente abeille s'égaré, & suce le baume du chevre-feuille dont elle fait son butin.

Tandis que je goûte la douceur de l'ombre, & que la nature demeure ensevelie dans le midi, vole, imagination hardie ! prends l'essor, & considère les merveilles de la zone torride, climat impitoyable, auprès duquel les chaleurs que je sens ne font rien, & le firmament que je vois est de glace.

C'est-là que le soleil brillant s'élève tout-à-coup perpendiculairement, & chasse du ciel à l'instant le crépuscule qui ne fait que paroître. Environné d'une flamme ardente, il étend ses fiers regards sur tout l'air éblouissant. Il monte sur son char enflammé ; mais il fait sortir devant lui, des portes du matin, les vents alisés pour tempérer ses feux & souffler la fraîcheur sur un monde accablé. Scènes vraiment grandes, couronnées d'une beauté redoutable, & d'une richesse barbare, dont le père de la lumière parcourt con-

tinuellement le théâtre, & jouit du privilège de doubler les saisons. Là, les rochers abondent en pierreries, & les montagnes sont enflées de mines qui s'élèvent sur le faite de l'équateur, d'où plusieurs sources jaillissent & roulent de l'or. Là, sont des forêts majestueuses, qui couvrent les collines d'un panache du plus beau vert, & s'étendant jusqu'à l'horizon, offrent une ombre immense, profonde & sans bornes. Ici, des arbres, inconnus aux chants des anciens poètes, mais nobles fils de la chaleur puissante & des fleuves, percent les nuages, & portent dans les cieux leurs têtes hérissées, voilent le jour même en plein midi. Ici, des fruits sans nombre sont en une éternelle maturité & d'un goût exquis ; nourris au milieu des rochers & des sables brûlans, dont le reflet redouble les ardeurs de la saison, ils renferment cependant, sous leur rude écorce, un jus salutaire & rafraîchissant.

Transporte-moi, Pomone, dans tes bosquets de citronniers, ou l'aigre limon & l'orange dorée brillent à travers les feuilles dont ils relèvent la verdure par leur éclat. Laisse-moi reposer sous le vaste tamarin dont le fruit tempère même la fièvre ardente. Que je marche à l'ombre du carouge massif qui me restaure par sa fraîcheur, & mène-moi dans le labyrinthe

où le figuier indien forme un bocage éternel. Plus content encore, si sur un sommet élevé, j'admire le cèdre toujours vert, vacillant sur ma tête rafraîchie par le souffle des zéphirs, & les hauts palmiers qui élèvent leur ombre gracieuse. Étendu au milieu de ces vergers du soleil, je recevrai de tes mains une tasse de cacao ; & tirerai du palmier un vin rafraîchissant, préférable à tous les jus frénétiques de Bacchus. Tu n'es pas à dédaigner, pleine grenade, qui fais plier tes branches déliées ; non plus que le fruit des arbrustes rampans dans les bois. Souvent le mérite modeste se cache sous d'humbles dehors, préférables à la pompe fastidieuse ; toi, par exemple, bel ananas, toi, l'orgueil du règne végétal, au-dessus de tout ce que les poètes ont imaginé de l'âge d'or, permets que mon heureuse main te dépouille de tes vêtemens touffus, & que répandant tes trésors d'ambrosie, je jouisse d'un banquet digne de Jupiter même.

La perspective change ; les plaines s'étendent à l'infini ; les prés sont sans bornes ; & l'œil errant, toujours attiré & jamais fixe, se perd dans un océan de verdure. On y voit une autre Flore parée de couleurs plus hardies & de plus riches agréments que celle des jardins : elle joue sur les champs, & verse d'une main légère un printemps préférable à la parure de nos

jardins les plus superbes. Souvent ces riches vallées changent leurs robes éclatantes en un brun rougeâtre, & reprennent promptement encore leur verdure, selon que le soleil brûlant, les rosées abondantes, ou les torrens de pluie prennent le dessus. Le long de ces régions solitaires, loin des faibles imitations de l'art, la majestueuse nature demeure dans une retraite auguste. On n'aperçoit que des troupeaux sauvages, qui ne connoissent ni maître, ni bergerie. Des fleuves prodigieux roulent leurs vagues fertiles. Là, entre les roseaux qu'ils baignent, le crocodile moitié caché & renfermé dans ses écailles vertes, couvrant le terrain de sa vaste queue, paroît comme un cèdre tombé. Le flux s'abaisse, & l'hippopotame revêtu de sa cotte de mailles, élève sa tête ; la flèche lancée sur ses flancs, se brise en éclats inutiles, il marche sans crainte sur la plaine, ou cherche la colline pour prendre différente nourriture ; les troupeaux en cercle autour de lui, oublient leurs pâturages, & regardent avec admiration cet étranger sans malice.

L'énorme éléphant repose paisiblement sous les arbres antiques qui jettent leur ombre épaisse sur le fleuve jaunâtre du Niger, ou aux lieux où le Gange roule ses ondes sacrées, ou enfin au centre profond des bois obscurs qui lui forment un vaste

& magnifique théâtre. C'est le plus sage des animaux, doué d'une force qui n'est pas destructive, quoique puissante. Il voit les siècles se renouveler & changer la face de la terre, les empires s'élever & tomber; il regarde avec indifférence ce que la race des hommes projette. Trois fois heureux, s'il peut échapper à leur méchanceté, & préserver ses pas des pièges qu'ils lui tendent, soit par une cruelle cupidité, soit pour flatter la vanité des rois qui s'enorgueillissent d'être portés sur son dos élevé! soit enfin pour abuser de sa force, en l'employant, étonné lui-même de nos fureurs, à nous détruire les uns les autres.

Les oiseaux les plus brillans s'assemblent en grand nombre sous l'ombrage le long des fleuves. Ils paroissent de loin comme les fleurs les plus vives. La main de la nature, en se jouant, prit plaisir à orner de tout son luxe ces nations panachées, & leur prodigua ses couleurs les plus gaies. Mais si elle les fait briller de tous les beaux rayons du jour, cependant toujours mesurée, elle les humilie dans leur chant. N'envions pas les belles robes que l'orgueilleux royaume de Montezuma leur prête, ni ces légions d'astres volans, dont l'éclat sans bornes réfléchit sur le soleil: nous avons philomèle; & dans nos bois, pendant le doux silence de la nuit tranquille, ce chan-

te, simplement habillé, fredonne les plus doux accens.

Viens, ma muse, quittons la barrière déserte de ce firmament, & ce sable sauvage & inanimé; traverse la vallée de Sennaar plus vite que la caravane laborieuse; monte avec ardeur sur les montagnes de Nubie; & perce hardiment dans les limites secrètes de la jalouse Abissinie. Ton dessein n'est pas de dérober leurs richesses sous le masque d'un commerce social. Tu ne viens pas troubler leur paix, & porter le fer sacré pour fomentier les divisions & la guerre intestine, & y introduire la pourpre tyrannique de Rome; mais semblable à l'abeille innocente, tu peux voler librement de prairies en prairies, parées des plus belles fleurs; tu peux errer gaiement d'un bosquet de jasmin à l'autre; sous l'ombre des palmiers & des bois aromatiques qui ornent les plaines, entourent les collines peuplées, & vacillent sur des montagnes plus hautes que les alpes; sur le vaste sommet exposé aux zéphyr, ou sur les rochers énormes, qui du vallon où le soleil réfléchit, élèvent leurs cimes éclatantes jusqu'au milieu de l'air qui les rafraîchit. Là, les palais, les temples & les villes s'élèvent; les jardins & les champs cultivés fourient à l'entour; les fontaines jaillissent, les troupeaux & les brebis sans guide errent avec sécurité. C'est-

là que se trouve un monde à l'abri de toute crainte, c'est-là que je respire un air pur, & les vents frais qui viennent des bosquets parfumés & des vallons odoriférans. Écoutez à quelque distance les mugissemens des flots, les catacactes qui, des entrailles de la terre, entraînent l'or pur qui coule sans cesse sur le paysage varié, & peuplé de l'élite de chaque belle espèce. O terre merveilleuse, le soleil te regarde toujours d'un rayon perpendiculaire : amoureux de ta sphère aimable, il se plaît à l'éclairer.

La scène change; au milieu du plein midi, le soleil tout-à-coup accablé, se plonge dans l'obscurité la plus épaisse. L'horreur règne; un crépuscule terrible mêlé de jour & de nuit qui se combattent & se succèdent, paroît sortir de ce groupe effrayant. Des vapeurs continues roulent en foule jusqu'à l'équateur, d'où l'air raréfié leur permet de sortir. Des nuages prodigieux s'entassent, tournent avec impétuosité, entraînés par les tourbillons des vents, ou sont portés en silence, pesamment & lentement, chargés des trésors immenses qu'exhale l'océan. Au milieu de ces hautes mers condensées autour du sommet glacé des montagnes élevées, théâtre de la guerre des vents, le tonnerre pose son trône terrible & ténébreux. Les éclairs furieux & redoublés percent & pénètrent de nuage en nuage;

la masse entière cédant enfin à la rage des élémens, se précipite, se dissout, & verse des fleuves & des torrens.

Ce sont des trésors échappés à la recherche des anciens, que les lieux d'où avec une pompe annuelle le puissant roi des fleuves, le Nil enflé se déborde de deux sources dans le brûlant royaume de Goïam. Il sort comme une fontaine pure, & roule ses rameaux encore foibles à travers le lac brillant du beau Dambea. Là, nourri par les nayades, il passe gaiement sa jeunesse au milieu des îles odoriférantes, qui sont ornées d'une verdure continuelle. Devenu ambitieux, le fleuve courageux brise tout obstacle, & recueille plusieurs rivières, grossi de tous les doux trésors du firmament, il tourne & s'avance majestueusement; tantôt il roule ses eaux au milieu des splendides royaumes; tantôt il erre sur le sable inhabité, sauvage & solitaire; enfin, content de quitter ce triste désert, il verse son urne le long des rochers de la Nubie; traversant comme un tonnerre de rochers en rochers, il inonde & réjouit l'Égypte ensevelie sous les vagues débordées.

Son frère le Niger, & tous les fleuves, dans lesquels les belles filles d'Afrique lavent leur pieds de jais, ouvrent leurs urnes. Tous ceux qui depuis l'étendue des montagnes & des bois, se répandent dans les indes

abondantes, & tombent sur la côte de Comandou, ou de Malabar, depuis le fleuve Oriental de Menam, dont les bords brillent au milieu de la nuit par ces insectes qui sont autant de lampes, jusqu'aux lieux où l'aurore verse sur les bords fourians des indes ses pluies de roses, tous enfin dans cette saison favorable versent une moisson sans travail sur la terre.

Ton nouveau monde, illustre Colomb, ne s'abreuve pas moins de ces eaux abondantes & annuelles; il est aussi rafraîchi par l'humidité prodigue de l'année. L'Orénoque, qui a tant de branches, roule sur les îles un déluge d'eaux fangeuses, & contraint les habitans de ses rives à chercher leur salut au haut des arbres qui leur servent de toits, & qui leur fournissent tout-à-la-fois la nourriture, le vêtement & des armes. Accru par un million de ruisseaux, le puissant Orellana descend avec impétuosité, se précipitant de la cime des Andes rugissantes. A peine ma muse osera-t-elle étendre son aile sur cette masse énorme de torrens: à peine osera-t-elle parler de la rivière de la Plata, semblable à une mer: nos fleuves ne sont que des ruisseaux en comparaison, soit qu'on ait égard à sa profondeur ou à la longueur prodigieuse de son cours. Avec une force continue, ces fleuves coulent dans un silence majestueux, & traversent

des royaumes inconnus, des déserts fleuris & fertiles, des mondes de solitudes où le soleil sourit en vain, où les saisons sont infructueusement abondantes, puisque ces régions ne sont point connues, & que l'on n'en peut jouir. En quittant ces lieux, ils se répandent sur des plaines peuplées, nourrissent plusieurs nations, & entourent en sûreté plusieurs îles heureuses dans leur sein. C'est le siège de Pan, qui n'est pas encore troublé par les crimes des cruels enfans de l'Europe. Ainsi continuant leurs cours, ils cherchent fièrement l'abyme, dont le flux vaincu recule du choc, & cède au poids liquide de la moitié du globe, tandis que l'océan repoussé tremble pour son propre domaine.

Mais à quoi sert cette étendue merveilleuse de richesses, cette profusion riante d'une nature prodigue, cette pompe de la création, ces prés embaumés, ces herbes abondantes, sans la déesse Cérès? De quelle utilité sont ces fruits qui n'ont pas été plantés, & qui sont dispersés par les oiseaux voraces, ou par les vents furieux? Quel avantage y a-t-il que ces forêts produisent des boissons rafraîchissantes, des nourritures d'ambroisie, de riches parfums & des mets salutaires? Pour qui leurs insectes filent-ils leurs soies superbes, & leurs prés produisent-ils des robes végétales? A quoi

servent les trésors cachés dans les entrailles de la terre qui les méprise ; les diamans de Golconde , & les mines du triste Potosé , antique séjour des paisibles enfans du soleil ? De quelle utilité est-il que toutes les rivières d'Afrique charient de l'or , que les bois soient odoriférans , que l'ivoire y brille en abondance ? La race infortunée qui habite ces climats , ne connoît ni les doux arts de la paix , ni rien de ce que les muses favorables accordent aux humains. Elle ne possède point cette sagesse presque divine d'un esprit calme & cultivé , ni la vérité progressive , ni la force patiente de la pensée , ni la pénétration attentive dont le pouvoir commande en silence au monde , ni la lumière qui mène aux cieux , & gouverne avec égalité & douceur , ni le régime des loix , ni la liberté protectrice , qui seule soutient le nom & la dignité de l'homme. Le soleil paternel semble même tyranniser ce monde d'esclaves ; & d'un rayon oppresseur il flétrit la fleur de la beauté , & lui donne une couleur sombre & des traits grossiers ; ce qui est pis encore , les actions cruelles de ces peuples , leurs jalousies furieuses , leur aveugle rage , & leur vengeance barbare , allument sans cesse leurs esprits ardents. L'amour , les doux regards , la tendresse , les charmes de la vie , les larmes du cœur , l'ineffable délice de la

douce humanité n'habitent point dans ce séjour ; toutes ces choses sont des fruits de plus doux climats. Là , tout est confondu dans le désir brutal & intéressé , & dans la fureur sauvage des sens voluptueux ; les animaux mêmes participent à leur rage , & brûlent d'un horrible feu.

Le serpent d'un vert effrayant , sortant à midi de sa demeure sombre , que l'imagination même craint de parcourir , déploie tout son corps dans des orbis immenses ; s'élançant alors de nouveau , il cherche la fontaine rafraîchissante , auprès de laquelle il quitte ses plis ; & tandis qu'il s'élève avec une langue menaçante & des mâchoires mortelles , ce monstre dresse sa crête enflammée. Tous les autres animaux , malgré leur soif , fuient effrayés & tremblans , ou s'arrêtent à quelque distance , n'osant approcher. Mais le petit ministre du destin est encore plus terrible ; son venin bouillonne dans ses veines , il darde une lumière rapide qui arrête aussitôt le cours de la vie ; enfant de la nature vengeresse , formé pour humilier l'homme. La race sauvage , portée au désir brutal du sang , rugit à l'heure où l'ombre leur permet de commettre leurs crimes & leurs cruautés. Aussitôt que le jour pur a fermé son œil sacré , le tigre s'élançe fièrement , & fixe ses regards impétueux sur sa proie. L'ornement du désert ,

le vif & brillant léopard, tacheté de différentes couleurs, méprise tous les arts que l'homme invente pour l'appriivoiser. La subtile hyène est le plus cruel de tous les animaux. Ils sortent des bois inhabités de la Mauritanie, ou des îles ornées de verdure, qui s'élèvent au milieu de la sauvage Lybie : ces troupes innombrables admirent leur roi hérissé, qui marche avec majesté, & laisse sur le sable la trace de ses pas ; avec des rugissemens impétueux & répétés, ils demandent leur nourriture ordinaire. Les brebis craintives s'approchent en foule du berger qui les garde. De plus, les troupeaux qui entourent le taureau leur chef, & ruminent avec une tranquillité rustique, sont saisis d'horreur à l'approche de ces monstres. Le village éveillé tressaillit, & la mère presse son enfant sur son sein palpitant. Le captif échappé de l'ancre du pirate, & des fers du fier tyran de Maroc, regrette ses chaînes, pendant que les cris font retentir les déserts depuis le mont Atlas jusqu'au Nil effrayé.

Malheureux celui qui séparé des plaisirs de la société, est laissé seul au milieu de cette région d'horreur & de mort. Tous les jours il s'assied tristement sur la pointe de quelque rocher, & regarde la mer agitée, espérant toujours que de quelque rivage éloigné où la vague forme un tourbillon,

il découvrira des vaisseaux qu'il se trace dans les nuages ; le soir il tourne un œil triste au coucher du soleil, & son cœur mourant sans secours, se plonge dans la tristesse, quand le rugissement accoutumé commence, & se joint au sifflement continué pendant la nuit si longue & si terrible. C'est cependant dans ces demeures sombres des monstres, que la liberté se retira sans effroi, quittant Rome humiliée, & fuyant César coupable ; Caton pour la suivre à travers les déserts de la Numidie, dédaigna les douces plaines de Campanie, & toutes les délices que verse l'Aufonie : il fallut néanmoins qu'elle pliât un genou servile devant ses tyrans, & qu'en les flattant elle acceptât les grâces qu'ils voulaient bien lui accorder.

Ce ne sont pas les seuls fléaux de ces régions : souvent encore les élémens furieux semblent y porter le démon de la vengeance. Un vent sussuoquant souffle une chaleur insupportable de la fournaise immense du firmament, & de la vaste & brillante étendue du sable brûlant. Le voyageur est frappé d'une atteinte mortelle. Le chameau, fils du désert, accoutumé à la soif & à la fatigue, sent son cœur percé & desséché par ce souffle de feu. Le tourbillon sort subitement & avec violence de la mer. Tout-à-coup les sables deviennent mou-

vans , & ressembloit aux flux : ils s'amassent , obscurcissent l'air ; le désert semble s'élever jusqu'à ce que l'orage enveloppe tout. Les caravanes en sont découragées , même auprès des fontaines à midi ; ou si le tourbillon les surprend la nuit , plongées dans un triste sommeil , à l'abri de quelque colline , elles y demeurent ensevelies. L'impatient marchand étonné attend en vain dans les rues du Caire , & la Mecque s'afflige de ce long retard.

C'est sur la mer & sur ses vagues flexibles , que l'orage exerce sur-tout son cruel empire. Dans le redoutable Océan , dont les ondes flottent sous la ligne brillante qui entoure le globe , le Typhon tournoie d'un tropique à l'autre , épuise la rage de tout le firmament , & le terrible Ecnephia règne. Au milieu des cieux faiblement sereins , un puissant orage se prépare : comprimé dans une petite tache de nuage que l'œil connoisseur peut seul apercevoir , le fatal & imperceptible présage , plein de feu & de malignes influences , est suspendu sur le sommet du promontoire , & rassemble ses forces. Le démon de ces mers le fait précéder d'un calme feint & trompeur , propre à engager le matelot à confier ses voiles au zéphyr qui l'accompagne. Tout-à-coup des vents rugissans , des flammes & des flots combattans se précipitent & se con-

fondent en masse. Le matelot demeure immobile , & dans un étonnement stupide ; son art est désormais trop lent. Opprimé par le destin rapide , son vaisseau , dont les voiles sont déployées , boit la vague , s'enfonce & se cache dans le sein du sombre abyme. Le redoutable Gama combattit contre une semblable tempête pendant plusieurs jours & plusieurs nuits terribles , voguant sans cesse autour du cap orageux , conduit par une ambition hardie , & par la soif encore plus hardie de l'or. Par cette entreprise le commerce s'étendit , & le monde sortit de son ancienne obscurité. Le génie de la navigation , qu'une lâche oisiveté avoit retenu dans d'étroites bornes pendant plusieurs siècles , & empêché de rien tenter sur l'océan atlantique , dut son réveil à la voix du prince Lusitanien. Ce héros , inspiré du ciel , excita le genre humain à l'amour de la gloire utile , & réunit l'univers dans un commerce sans bornes.

Le terrible requin accroît encore la terreur de cette tempête : il paroît avec ses machoires armées d'une triple défense ; attiré par l'odeur des morts & des mourans , il fend les vagues irritées , aussi promptement que le vent porte le vaisseau ; il demande sa part de la proie aux associés de ce cruel voyage , qui va priver de ses

enfants la malheureuse guinée ; il les demande eux-mêmes ; le destin orageux obéit, la mort enveloppe les tyrans & les esclaves ; à l'instant leurs membres déchirés lui servent de pâture ; il teint la mer de sang, & se livre à ce repas vengeur.

Le soleil regarde tristement ce monde noyé par les pluies équinoxiales ; il en attire l'odeur infecte , & il naît un million d'animaux destructifs de ces marécages malsains , où la putréfaction fermente. Dans l'ombre des bois, retraite affreuse, enveloppée de vapeurs & de corruption , & dont la sombre horreur ne fut jamais pénétrée par le plus téméraire voyageur , la terrible puissance des maladies pestilentiennes établit son empire : des millions de démons hideux l'accompagnent , & flétrissent la nature affoiblie ; fléau terrible , qui souffle sur les projets des hommes , & change en une désolation entière les plus hautes espérances de leur orgueil. Tel fut dans ces derniers temps le désastre qui atterra la nation Britannique , prête à réduire Carthage. Vous , brave Vernon , vous vîtes ce théâtre d'horreur , vous vîtes , avec pitié , les armes tomber des mains du guerrier , les tortures les plus affreuses , les spectacles les plus effrayans , la lèvre pâle & tremblante , l'œil mourant où toute ardeur est éteinte ; vous entendîtes les longs gémisse-

mens dont les vaisseaux faisoient retentir le rivage pendant le jour ; vous entendîtes , la nuit , le bruit continu de la chute des cadavres jetés dans l'eau , tandis que les spectateurs troublés , se regardant les uns les autres , effrayés du présent & de l'avenir , sembloient en silence demander au destin sur qui sa colère tomberoit.

Faut-il que je raconte les rigueurs de ces climats , où la peste , cette cruelle fille de la déesse Némésis , descend sur les villes infortunées. Cette grande destructrice est née des bois empoisonnés de l'Ethiopie , des matières impures du grand Caire , & des champs empuantis par des armées de sauterelles entassées & putréfiées. Les animaux échappent à sa terrible rage ; l'homme intempéré , l'homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure , que des vents tempérés & bienfaisans ont abandonnée. Ce nuage est taché par le soleil d'un mélange empoisonné , & cet astre se montre lui-même sous un aspect irrité. Tout alors n'est que désolation. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant ; l'épée & la balance tombent des mains de la justice , désormais sans fonctions. La voix de la joie est muette ; on n'entend plus le bruit du travail ; les rues sont désertes , & l'herbe y croît tristement. Les demeures agréables des hommes se

changent en des lieux pires que des déserts ; rien ne se montre , si quelque malheureux frappé de frénésie ne brise ses liens , & ne s'échappe de la maison fatale , séjour funeste de l'horreur , & fermé par la crainte barbare. Cet infortuné pousse des cris au ciel , & l'accuse d'inhumanité & d'injustice. La triste porte qui n'est pas encore infectée , craint de tourner sur ses gonds , elle abhorre la société , les enfans , les amis , les parens. L'amour lui-même , éteint par le malheur , oublie le tendre lien & les doux engagemens du cœur sensible. Mais ce soin dénaturé même est inutile ; le firmament , & l'air qui anime tout , sont semés des traits de la mort ; chacun à son tour frappé tombe dans des tourmens solitaires , sans soins , sans derniers adieux , & sans que personne le pleure. Ainsi le noir désespoir étend son aile funèbre sur la ville terrassée , tandis que pour achever la scène de désolation , les gardes inexorables dispersés tout autour , refusent toute retraite , & donnent une mort plus douce au malheureux qui fuit.

Ce ne sont pas-là tous les désastres de l'intempérie des élémens brûlans. La rage excessive d'un ciel d'airain , les champs de fer , la sécheresse n'offrent pour moisson que la faim & la soif. La montagne en fureur pousse des colonnes de flammes allumées par la triple rage de la torche du midi ,

qui produisent le tremblement de terre. Ce dernier fléau se forme dans le monde souterrain , frappe , ébranle & renverse sans effort les villes les plus célèbres & les plus solides ; il ensevelit les montagnes dans des gouffres de flammes. Mais c'en est assez : reviens , muse errante , une scène d'horreur plus voisine te rappelle.

Regarde l'épaisse obscurité qui se prépare & s'établit sur les forêts ; elle gagne & s'étend sur tout le firmament surchargé de vapeurs malignes , attirées des lits secrets où reposent les générations minérales. De-là le nitre , le soufre & la fière écume du gras bitume s'exhalant aux cieux , fermentent , & apportent une suite de couleurs variées & de flammes cachées qui effacent le jour. Dans ce triste nuage , l'obscurité même rougit , & devient une source de malheurs. Cette masse excitée par la touche éthérée , le choc des nuages , & la guerre des vents irrités , s'élance enfin avec fureur , pendant qu'au-dessous tout est calme. Un silence fatal règne sur le sombre espace ; on n'entend qu'un bruit sourd sortant des montagnes , qui annonce l'orage , roule en murmurant sur la terre , trouble les fleuves , & fait trembler la feuille des forêts sans un souffle de vent. Les habitans de l'air se précipitent dans les plus bas vallons. Le corbeau qui aime la tempête , ose

à peine voler dans cette lueur incertaine. Les bestiaux s'arrêtent d'effroi, & jettent un regard lamentable sur le ciel en courroux; l'homme les abandonne, & fuit de la cabane déjà pleine de bergers, ou cherche l'abri d'une caverne profonde.

Tout est dans l'étonnement, la crainte & le silence, quand tout-à-coup l'éclair se montre au Sud à l'œil effrayé. Le tonnerre qui le suit lentement, fait entendre sa voix terrible à travers les nuages dans la vaste étendue. La tempête gronde & résonne dans les cieux. Mais quand l'orage approche, qu'il roule son terrible fardeau sur les vents, les éclairs forment alors des sillons plus larges, & le bruit redouble. Aussitôt une flamme livide se déploie sur la tête: le nuage s'ouvre & se ferme sans cesse, se ferme & s'ouvre encore, s'étend & enveloppe tout dans une mer de feu: le bruit suit de près, augmente, brise ses liens, s'approfondit, devient une confusion; le fracas répété écrase & déchire le ciel & la terre.

Un déluge de grêle bruyante & de pluie, se précipite; les nuages ouverts versent un fleuve entier; cependant le flambeau de l'invincible éclair n'est pas encore éteint. Il fait de nouveaux efforts. Le tonnerre tournoyant en balles rouges, déchire fièrement & allume les montagnes avec

une rage redoublée. Le pin brisé & noirci du coup, demeure un tronc informe & hideux. Les troupeaux frappés restent étendus comme un groupe inanimé. Ici, les douces brebis, avec le regard toujours innocent, semblent vivantes & ruminer encore; le taureau paroît froncer le sourcil, & le bœuf est à moitié debout. Le rocher escarpé est frappé du même coup, ainsi que la vénérable tour & le temple en pyramide, qui tombent & perdent pour jamais leur ancien orgueil. Les bois obscurs tressaillent à l'éclair, les arbres les plus antiques, environnés de feux, tremblent jusque dans leurs profondes racines. Le rugissement furieux retentit au milieu des montagnes de Carnavon; le sommet hérissé tombe en éclats dans la mer enflammée, détaché des roches de Pennanmaur entassées jusqu'aux cieux. La pointe de Snowden se fondant, quitte subitement ses neiges éternelles; le haut du Cheviot plein de bruyères se voit de loin enflammé; & Thulé retentit à travers ses îles les plus reculées.

Les coupables, effrayés, écoutent; leurs pensées se troublent: cependant ce n'est pas toujours sur la tête criminelle que tombe le coup fatal. Le jeune Céladon & son Amélie étoient un coup e incomparable; formés d'une égale vertu, ornés des mêmes grâces, leur sexe seul les distinguoit. Amélie

étoit le doux éclat du matin fleuri, Céladon celui du soleil dans son midi. Ils s'aimoient ; & leur passion ingénue étoit telle que dans les premiers siècles, où le cœur ne connoissoit que l'innocence & la vérité sans déguisement ; c'étoit l'amitié soutenue par le désir mutuel, l'espérance enchanteresse, & l'ardeur sympathique, qui brilloient également dans leurs yeux. Dévoués uniquement à l'amour, ils n'existoient que dans l'objet aimé, & se trouvoient souverainement heureux par leur tendresse réciproque. Ils passoient leurs jours champêtres, seuls au milieu des bois, toujours dans un doux accord de volonté ; leurs cœurs sensibles parloient, ou soupiroient ; & leurs regards disoient des choses inexprimables.

Ainsi, comme un ruisseau clair & uni ; leurs jours couloient sans inquiétudes & sans soins, jusqu'au moment fatal où la tempête les surprit dans leur tendre promenade. Ils s'égaroient, sans y penser, dans des labyrinthes. Heureux l'un par l'autre, l'amour ordonnoit au jardin d'Eden de sourire autour d'eux. Tout-à-coup Amélie cède à la crainte du danger pressant ; son sein pousse des soupirs auxquels il n'étoit pas accoutumé ; elle verse des pleurs, & tourne souvent ses yeux pleins de larmes sur Céladon malgré l'obscurité. En vain l'amour veut-il la rassurer, & sa

confiance

confiance au ciel réprimer sa crainte ; la frayeur qui augmente sans cesse, la réduit presque aux abois. Céladon aperçoit l'angoisse de son amante : ses yeux enflammés d'amour se tournent vers elle avec cette compassion dont les anges regardent un homme vertueux luttant contre la mort.

» Ne crains rien, lui dit-il, douce innocence ! toi, étrangère à l'offense & aux orages intérieurs. Celui qui enveloppe le firmament dans cette affreuse obscurité ;

» sourit toujours sur toi avec un doux regard. Sur toi la flèche secrète qui détruit à minuit, ou dans l'heure tranquille du midi, passe sans vouloir te nuire ; & cette même voix du tonnerre, qui fait la terreur des cœurs coupables, est pour toi l'organe des séraphins qui t'annoncent à l'oreille la paix ; près de toi je me crois dans un asyle, je suis invulnérable, j'embrasse la perfection. » A ces mots, ô ciel impénétrable, la foudre la sépare de cet embrassement inutile, frappe cette belle nymphe, & la réduit en cendres. Qui peut peindre l'amant ! Percé & accablé de ce coup, détestant la vie, il demeure immobile, sans voix, & dans une douleur semblable à la mort. C'est ainsi qu'il est représenté sur la tombe de marbre, absorbé pour toujours dans un abyme de douleur.

Les nuages dispersés de la surface des

ciens errent en désordre. Le firmament sans bornes s'élève & étend sur le monde un azur plus pur. La nature après la tempête se pare de nouveau, l'éclat & le calme se répandent en un instant à travers l'air qui s'éclaircit: une écharpe éclatante de joie, ornée d'un rayon jaune, signe du danger passé, environne les champs baignés encore après l'orage.

Tout est beauté & chants gracieux de toutes parts. Le mugissement des bœufs se joint au bêlement des troupeaux, qui vont en foule brouter la luzerne du vallon. L'homme ingrat, dont la voix articulée devroit conduire le cœur d'actions de grâce, l'homme le plus favorisé de tous, se refusera-t-il seul à l'hommage universel? A peine son foible cœur a-t-il perdu ses craintes, qu'il est prêt d'oublier la main qui enchaîne le tonnerre, & qui calme le firmament; sentira-t-il en lui s'éteindre l'étincelle des remords que la tempête a allumée, & le sentiment de respect pour cette puissance, qui d'un souffle peut l'anéantir.

Le jeune-homme plein d'ardeur, encouragé par le calme subit, s'avance avec précipitation vers l'étang voisin, dont le crystal transparent laisse voir le sable du fond. Il reste un moment, admirant le paysage qui se peint dans le miroir liquide; il ose à peine contempler la voûte azurée qui se réfléchit

dans le sein des eaux; il se précipite dans le fleuve rapide. Ses tresses d'ébène, & ses joues de roses s'élèvent sur l'eau; il se fait en nageant une voile aisée à travers la vague obéissante, qui semble céder à son souffle & au mouvement de ses lèvres; il erre à son choix. Ses flancs unis répandent une clarté de rosée sur les spectateurs satisfaits.

C'est l'exercice le plus salubre, le doux rafraichissement des chaleurs de l'été. Lors même que le froid hiver pénètre le fleuve brillant, j'aurois honte de demeurer foible & tremblant sur le bord, & d'hésiter à m'y plonger. C'est ainsi que la vie redouble & se fortifie: ainsi se sauve le nageur hardi dans les rencontres inévitables des accidens malheureux; c'est de la sorte que les membres acquièrent de la vigueur; & le même bras Romain qui élevoit des trophées sur la terre soumise, apprenoit d'abord dans sa jeunesse à subjuguer la vague: de la propriété du corps, d'ailleurs, l'esprit reçoit un secours secret & sympathique.

Caché sous l'ombre d'un bosquet de noisetiers, aux lieux où le vallon tourne dans une solitude agréable, le jeune Damon, pénétré des tourmens délicieux de l'amour, se plaint des cruautés de Musidore au ruisseau qui tombe en murmurant sur les rochers escarpés, aux zéphirs qui jouent parmi les saules penchés; cependant elle parta-

geoit sa flamme, & cachoit dans le fond de son cœur le trait qui l'avoit frappée, retenue par une pudeur timide, ou par l'orgueil du sexe; seulement quelques regards dérochés & presque baissés, où les soupirs étouffés de son ame blessée la trahissoient quelquefois. Inspiré par le lieu, excité par ses propres desirs, Damon compose une tendre élégie pour découvrir le secret de sa belle, malgré ses combats, & en obtenir l'aveu de cette passion naissante. Berger trois fois heureux! une rencontre favorable, qui souvent décide le destin des plus puissans monarques, fit alors ton bonheur. Conduite par les rians amours, Musidore chercha cette fraîche retraite; la saison brûlante allumoit l'éclat de ses joues; habillée négligemment, elle venoit se baigner dans le ruisseau rafraîchissant. Que fera-t-il? Perdu dans une douce émotion, & agité de mille mouvemens, il hésite un moment; le respect pur & ingénu de l'ame, le raffinement délicat & si rare rendoit son cœur incertain, & lui ordonnoit de s'éloigner; mais l'amour le lui défendoit. Vous, dragons de vertu, vous, censeurs sévères! dites, qu'aeriez-vous fait? En même-temps cette nymphe, plus belle que jamais le ruisseau d'Arcadie n'en embrassa de ses eaux, regardant autour d'elle d'un œil timide, se dépouille pour jouir de la fraîcheur du fleuve. Paris,

Sur le sommet du mont Ida, fut moins ému, quand les déesses rivales dénouant leurs voiles divins firent voir tous leurs charmes, que toi, Damon, quand Musidore dépouilla ses jambes d'albâtre, & ses pieds délicats de leurs vêtemens de soie, & qu'elle délia sa ceinture de vierge, & qu'à travers sa robe ouverte, son sein alternativement palpitant avec la vigueur de la jeunesse, se découvrit en entier à tes regards avides. Mais, ô jeune-homme passionné! comment oses-tu risquer une vue faite pour égarer ton ame, dans l'instant que cette toile fine, qui tombe en plis flottans, quitte ses membres nus d'une blancheur éblouissante, & proportionnés par la main habile de la nature? Elle reste exposée à tes regards, & se retire en rougissant de peur d'être vue: alarmés du moindre souffle, & sautant comme un faon craintif elle s'élançe dans le fleuve; le fleuve s'ouvre, reçoit & embrasse dans ses vagues l'aimable nymphe, dont chaque beauté s'accroît, chaque grâce brille d'un lustre nouveau, répand un doux éclat, qui semblable au lis & à la rose rafraîchie par la main de l'aurore, fleurit à travers le cristal des eaux limpides; Musidore est encore plus brillante. Tandis qu'elle joue ainsi sous la vague transparente, ses tresses flottantes l'embrassent à demi dans un voile humide.

elle se lève encore; les traits de sa beauté perçent l'ame de Damon caché. Au premier instant, l'ivresse de son amour le transportoit, & l'excitoit à tout entreprendre; cependant le respect inséparable du véritable amour, l'arrêta. L'idée du larcin lui parut un crime, si quelque chose peut être jugé crime en amour; & s'arrachant de ce lieu, il s'enfuit avec précipitation; mais en fuyant, il jeta sur le bord ces lignes tracées d'une main tremblante. « Baigne-toi, belle nymphe, qui n'as encore » été aperçue que par l'œil sacré de l'amour » fidèle, je vais garder ta demeure, & éloigner de ta retraite, tout téméraire & tout » œil profane. » Frappée d'une surprise extrême, privée de ses sens, en voyant ce papier, Musidore reste un moment interdite & sans mouvement, semblable à la statue qui enchante le monde, & qui essaie en se baissant de voiler les beautés sans pareilles, & les différens attraits de la Grèce triomphante. Revenant à elle-même, elle court avec précipitation reprendre ces vêtemens que l'heureux Eden n'a point connus. Habillée à la hâte & en désordre, elle saisit cet écrit qui l'avoit alarmée; mais reconnoissant la main de son amant, sa terreur s'évanouit; des mouvemens plus doux, mêlés d'émotions tendres, saisissent subitement son cœur. La honte exempte de

crime, la rougeur charmante de l'innocence, l'estime & l'admiration de la pureté de la flamme de son amant, un sentiment même d'amour-propre pour sa beauté, se glisse au milieu de la foule de ses pensées; enfin, un tendre calme arrêta par degrés le tumulte de son ame; & sur l'écorce d'un hêtre qui ombrageoit le ruisseau, elle grave avec la plume rustique des amans champêtres, cet aveu que bientôt son Damon baissa avec des larmes de joie: « Cher amant, seul » juge du sens de ces vers, trop favorisé » par la fortune, & non moins, hélas! » par l'amour! sois toujours discret comme » aujourd'hui: le temps peut venir où il » ne sera pas nécessaire que tu fuies.

Le soleil à perdu sa rage: son disque baissé ne produit qu'une chaleur vivifiante & un éclat, qui, d'un rayon varié éclaire les nuages, ces belles robes du ciel qui roulent sans cesse dans des formes vagues, changeantes, & semblables aux rêves d'une imagination éveillée. La terre est couverte de fruits: par-tout l'année est dans sa maturité. La fécondité, suivie de tous ses attributs, répand la joie dans l'univers, les douces heures de la promenade arrivent pour celui qui solitairement aime à chercher les collines éloignées, & à y converser avec la nature. Là, il s'occupe à faire passer dans son cœur par un chant pathétique le calme

qui l'environne, & à inspirer autour de lui l'harmonie. Des amis réciproquement unis par les liens d'une douce société, s'accordent dans une heureuse union de l'âme : un monde plus beau déploie tous ses charmes à leurs yeux éclairés, tandis qu'ils échappent à ceux du vulgaire. Leurs esprits sont remplis des riches trésors de la philosophie, lumière supérieure. La vertu brille dans leurs cœurs avec un enthousiasme que les fils de la cupidité ne peuvent concevoir. Invités à sortir pour jouir du déclin du jour, tantôt ils dirigent leur promenade vers les portiques des bois verts, dans le vaste lycée de la nature : le libre concours du cœur & les épanchemens de l'amitié augmentent dans cette douce école, où nul maître orgueilleux ne règne. Maintenant les amans quittent le tumulte du monde, & se retirent dans des retraites douces & sacrées ; ils répandent leurs ames dans des transports que le dieu d'amour entend, approuve & confirme. Où dirigerons-nous nos pas, Amanda ? Le choix est difficile à faire : mais pourquoi choisirions-nous ? tout est beau sous tes pas. Suivrons-nous le cours des ruisseaux ? Foulerons-nous l'émail riant des prairies ? ou faut-il nous égarer dans les forêts ? Nous pouvons errer à travers les moissons ondoyantes, ou monter sur ta colline, délicieux Shène, pendant que

l'été brillant découvre toutes ses beautés. Parcourons ici le paysage sans bornes ; tantôt l'œil ravi se dirige vers l'immense capitale, tantôt vers les deux collines jumelles qui environnent sa plaine, tantôt vers l'élevé Harrowhill, & tantôt vers les lieux où le majestueux Windsor lève son front superbe. Pour jouir du contraste aimable de toutes les vues tranquilles & magnifiques, marchons du côté où la Tamise argentée devient champêtre. Là, que l'œil rassasié erre sans se lasser ; & dans nos amusemens parcourons les bois qui penchent sur la retraite d'Harrington : de-là descendons aux bosquets de Ham : sous leur ombre le digne Queensbury retiré dans une paix innocente, regrette encore Gay, avec l'aimable compagne de son cœur ; & Cornbury, ami des sciences & des beaux arts, s'afflige avec les muses éplorées de la perte de ce génie. Marchons lentement dans le vallon incomparable de la Tamise qui tourne avec majesté jusqu'aux demeures des muses, dans les bosquets de Twickenham, qui implorent pour Pope le dieu des vers. Montons au monument royal de Hampton, sur les hautes terrasses de Clermont, & dans les grottes d'Esher, où Belham, loin des cours & du sénat, trouve le repos dans la plus douce solitude, entourée par les sinuosités de la tranquille mole : vallon enchanté

qui surpasse tout ce que les mûses ont façonné de l'Achaïe, ou des Hespérides; Vallon fait pour le bonheur, collines riannes & fertiles, palais de l'agriculture qui sourit aux merveilles de ses travaux !

O cieux, quelle belle perspective se découvre ! des collines, des vallons, des bois, des plaines, des temples, des villes brillantes, des ruisseaux dorés, jusqu'à ce que tout le paysage se perde en fumée. Heureuse Angleterre, reine des arts ! tu inspires la vigueur ; & la liberté règne jusques dans tes cabanes les plus reculées, & y répand l'abondance d'une main prodigue.

Ton sol est fertile, ton climat est doux, tes ruisseaux ne tarissent point dans les chaleurs de l'été; tes chênes protecteurs sont incomparables, tes vallées flottent en vagues dorées. Les troupeaux sans nombre bêlent sur tes montagnes, tandis que les bestiaux en foule mugissent à l'entour. Tes prés brillent, & résistent même à la faux du moissonneur. De tous côtés tes villes te servent d'ornement; tes contrées abondent en richesses, dont la propriété est assurée au laboureur content & infatigable.

Tes villes sont la demeure des arts, du commerce & de la joie. L'on entend dans chaque rue ce mélange d'occupations. Le mercenaire même qui s'ue à la charrue, ou celui qui accablé de poulrière taille la pierre

des palais, a le regard satisfait. Tes ports remplis d'un peuple immense qui s'empresse aux travaux, présentent en perspective une forêt de mâts, & retentissent des cris des mariniers, quand avec courage ils disent le dernier adieu, & que, déployant chaque voile, il résignent aux vents leur navire dans toute sa gloire.

Ta jeunesse est aimable, généreuse, hardie & ferme, exercée à la fatigue, & excitée par le danger; elle disperse les nations par-tout où elle se montre, soit sur la terre quand elle y est engagée, soit sur les mers orageuses. Ta gloire est douce aussi, quand tu fais présider aux plans de la paix utile les pensées de tes hommes d'état, dont le génie & la science sont connus. Ces hommes renommés par la vertu & le vrai mérite, sincères, vrais, hospitaliers & bien-faisans, semblables cependant au tonnerre quand ils sont provoqués, rassemblent toutes leurs forces, deviennent la terreur des tyrans, & la seule ressource de ceux qui gémissent sous la cruelle oppression.

Des Héros sans nombre sont sortis de ton sein : Alfrède t'appartient, Alfrède qui réunissoit les vertus héroïques de la guerre, & celles de la paix plus héroïques encore; son nom, ses vertus sont consacrées & chéries des Muses qu'il a tant aimées : ce fut le meilleur des Rois. Tes Edouards & tes

Henris brillent aussi ; leurs noms sont chers à la renommée : les premiers imprimèrent la terreur de tes armes sur les Gaules orgueilleuses , qui redoutent encore ton puissant génie. Tu es fertile en hommes d'état & en citoyens. Le courageux Morus te dut le jour , lui , dont le zèle généreux , qui toutesfois l'égara , s'opposa à la rage utile d'un tyran brutal. Il fut ferme comme Caton , juste comme Aristide , pauvre avec noblesse comme le sévère Cincinnatus ; son ame haute & intrépide méprisoit la mort. Walsingham qui fut si frugal & si sage ; t'appartient aussi. Drake te rendit la maîtresse de la mer , porta ton nom comme un tonnerre par tout le monde , & jeta les fondemens de ta grandeur présente. Mais qui peut nombrer les hommes célèbres qui se distinguèrent sous le règne d'une femme ? Raleigh réunit en lui la gloire de chacun d'eux ; Raleigh , le fléau de l'Espagne , dont le cœur fut rempli des vertus du sage , du citoyen & du héros. Sa vigneur ne s'éteignit pas sous un règne de lâcheté qui enchaina la vertu militaire ; & ce héros fut enfin livré pour satisfaire la vengeance d'un ennemi vaincu. Son esprit toujours actif , & toujours libre , pénétra la vaste étendue des siècles passés , & il enrichit le monde pendant sa captivité ; cependant il ne trouva dans toutes ses longues recherches , aucun temps aussi glorieux

pour

pour la vertu , & en même-temps aussi honteux pour la patrie , que celui où il vécut , vainquit & versa son sang. Ma Muse ne passera pas sous silence le galant Sydney , poète & héros , qui dès sa jeunesse fut couronné du laurier des guerriers , des mythes des amans , & de la palme des poètes. Terre illustre ! Hampden t'appartient aussi : il fut sage , courageux , ferme , & d'une ame indomptable ; il s'opposa au torrent d'un siècle de décadence qui s'adonnoit à l'esclavage ; il te fit relever fièrement dans toute la pompe natale de ta liberté : à sa voix parut un siècle brillant d'hommes illustres , d'hommes sur lesquels la postérité jettera un œil jaloux ; tandis que le récit de leurs hauts faits fera trembler les tyrans. Terre chérie ! apprête tes plus douces lueurs , & laisse-moi les répandre sur la tombe où repose Russel , dont le sang doux & pacifique fut répandu pour toi avec joie , & fouilla à jamais les tristes annales d'un règne inconstant , qui tendoit au pouvoir arbitraire & à l'abrogation des lois ; quoique plongé vilement dans le luxe le plus bas & le plus lâche. Avec lui vient son ami , le Cassius anglois qui versa courageusement son sang : héros d'un esprit fier & déterminé , brave avec férocité , échauffé , par l'étude & l'exemple des anciens , de l'amour de la haute liberté. Auguste patrie ! tu fus également illustrée

G

par de vénérables sages, & de nobles poètes, aussitôt que le crépuscule de la science répandit son rayon d'orient dans l'Europe, & éveilla le chant des muses. Bacon s'appartient; malheureux dans son choix, il fut incapable de résister aux cabales orageuses de l'Etat. Sa vertu solide, mais complaisante, ne put pas le soutenir dans sa course au milieu de l'affectueuse barbarie des cours. La nature bienfaisante l'avoit formé pour la retraite & pour l'étude; d'un génie profond, élevé, clair, exact & élégant; son ame abondante réunissoit les vertus & les talens de Platon & de Cicéron. Il fut le grand libérateur qui tira de l'obscurité du cloître & du jargon des écoles, la vraie philosophie, retenue depuis long-temps dans la chaîne magique tissée de mots & de formes, & vuide de définitions. Il donna la liberté à cette fille du ciel, qui montant lentement, & embrassant avec sûreté la liaison des choses, marque jusqu'au firmament sa trace brillante. Le généreux Ashley est aussi des tiens: ami des hommes, il examina leur nature avec un œil de frère, toujours disposé à cacher leurs foiblesses, à exalter leurs desseins, à toucher les mouvemens les plus délicats de l'esprit, & à charmer les cœurs par la beauté de sa morale. Pourquoi ne nommerois-je pas Boyle, dont les pieux

travaux cherchèrent le puissant créateur au milieu des secrets replis de ses ouvrages; & Locke, qui a fait de l'intérieur de l'homme son monde propre? Que Newton te fasse régner dans la philosophie: Newton, cette pure intelligence, envoyée de Dieu aux mortels, pour expliquer ses ouvrages sans limites, par des règles simples & sublimes. Pour le sens élevé, l'imagination créatrice, la vue pénétrante dans les replis profonds du cœur humain, ne dois-je pas nommer ton Shakespear, l'orgueil de la Nature, qui méprisa la règle & l'art? Ne rencontre-t-on pas dans ton Milton toutes les muses aimables & renommées des siècles sçavans? c'est un génie universel comme son sujet, étonnant comme le chaos, beau comme la fleur du jardin d'Eden, sublime comme le ciel. Mes vers n'oublieront pas cet ancien poète, le mélodieux Spencer, fils aimable de l'imagination, qui, comme une rivière abondante, versa ses chants sur les labyrinthes du monde enchanté: ni toi, Chaucer, son ancien maître, sage, aimable, dont les vers naturels peignent les mœurs, la bonne morale, & brillent à travers le nuage gothique du temps & du langage qui voudroit offusquer ton génie.

Salut, Grande-Bretagne! Puissent mes chants t'être agréables, comme tes filles me charment. La beauté est leur partage,

ainsi que la sensibilité du cœur, la simplicité des mœurs, l'élégance & le goût. Leur figure est parfaite, & formée par la main des grâces & de la symmétrie : leur teint brille du plus vif incarnat, qui perce doucement à travers le blanc naturel, & répand sur le visage les fleurs & les agrémens : leurs lèvres séparées comme le bouton de rose humectée par la rosée du matin, respirent les délices : leur cou est ombragé légèrement par des cheveux de jais qui forment des boucles brillantes comme le Soleil : leur sein palpite, & ses mouvemens charment l'œil amoureux.

Ile heureuse ! du milieu des mers qui te sont assujetties, & qui rugissent autour de tes côtes escarpées, tu fais à-la-fois l'étonnement, les délices, & la terreur des nations éloignées. Les rivages les plus reculés peuvent être bientôt ébranlés par tes forces navales ; mais tu ne saurois l'être. Tu méprises toute attaque, comme tes rochers inaccessibles méprisent le bruit des vagues.

O toi, dont l'ordre tout-puissant élève ou détruit alternativement la balance des empires ! envoie les vertus bienfaisantes en troupes radieuses sur cette terre chérie ; envoie la paix innocente, l'amour sociable, les tendres regards de la charité, d'où naissent les actions satisfaisantes, & les douces larmes. Fais descendre des cieus la vérité

intrépide, la dignité de l'esprit, le courage réfléchi & ardent, la sobre tempérance qui manifeste ses effets salutaires dans le cœur & dans les yeux ; la pure chasteté qui rougit dans sa marche, & se trouble des regards qu'elle attire ; l'industrie laborieuse, l'activité infatigable qui prolonge la vie, & nous arrache à la léthargie, tandis que l'amour de la patrie (première vertu dont dérivent toutes les autres) élève avec supériorité son front radieux, & jette sur tous un regard égal, étendu, méditant sans cesse sur le bien public, & travaillant toujours avec gloire aux plus grands desseins.

Le soleil continue sa course, il s'abaisse, il semble s'élargir par degrés au déclin du jour : les nuages en mouvement s'assemblent gaiement, lui forment une suite pompeuse, & entourent avec magnificence le trône du couchant, tandis que l'air, la terre, & l'océan sourient. C'est en cet instant, si l'on en croit les chantes fabuleux de la Grèce, que donnant relâche à ses courriers fatigués, Phébus cherche les bosquets d'Amphirrite, & les nymphes de sa suite ; il baigne ses rayons, tantôt à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré. Il donne un dernier regard lumineux, & disparoit enfin totalement.

Ainsi passe le jour parcourant un cercle enchanté, trompeur, vain, & perdu pour

jamais, semblable aux visions d'un cerveau imaginaire, tandis qu'une ame passionnée perd en desirs les momens, & que l'instant même où elle désire, est anéanti. Fatale vérité, qui ne présente à l'oïsis spéculateur qu'une vie inutile & vuide, & une vue d'horreur au coupable qui consume ses jours dans des plaisirs honteux; fardeau à charge à la terre, il disipe baslement avec ses semblables ce qui auroit pu rendre l'être à une famille languissante, dont la modestie ensevelit le mérite. Mais l'ame généreuse, toujours attentive à se perfectionner, cherche à verser la joie dans le cœur accablé, & répand ses bienfaits autour d'elle avec abondance & sans ostentation, ainsi que la rosée qui tombe du ciel en silence. A une telle ame, l'examen de sa vie passée est un ravissement intérieur qui ne peut être bien senti que par elle.

Les nuages s'obscurcissent lentement, le jour s'adoucit, la tranquille soirée prend son poste accoutumé au milieu des airs. Des millions d'ombres sont à ses ordres. Les unes sont envoyées sur la terre; d'autres d'une couleur plus foncée viennent doucement à la suite; de plus sombres encore suivent en cercle & se rassemblent tout autour pour fermer la scène. Un vent plus frais agite les bois & les ruisseaux; son souffle vacillant fait ondoyer les champs de

blés, pendant que la caille rappelle sa compagne; le vent frais augmente sur la plaine desséchée, un ferein chargé d'ur duvet végétal se répand agréablement. Le soin universel & bienfaisant de la nature ne dédaigne rien; attentive à nourrir ses plus foibles productions, & à orner l'année qui s'avance, elle envoie de champ en champ le germe de l'abondance sur l'aile des vents.

Le berger revient gaiement à sa cabane, & ramène du parc son tranquille troupeau, il soulage la laitière vermeille, & tour-à-tour ils portent le pot au lait: ils s'aiment sincèrement; leurs cœurs simples n'ont jamais connu la joie mêlée d'angoisses; ils se prouvent leur amour par de tendres regards, & des services réciproques; ils marchent sur les collines & dans les vallons solitaires, lieux où, sur la fin du jour, des peuples de fées viennent en foule passer la nuit d'été dans des jeux nocturnes, comme les histoires de village le racontent; mais ils s'éloignent du tombeau de celui que sa malheureuse fortune a obligé de lever sa main impie sur son propre sein. Ils évitent aussi la tour déserte dont les ombres tristes & hurlantes occupent les voûtes: vaine terreur que la nuit inspire à l'imagination frappée.

Dans les chemins tortueux, & sur cha
Giv

que haie, le ver luisant allume sa lampe ;
 & l'on voit étinceler un mouvement bril-
 lant à travers l'obscurité. La soirée cède le
 monde à la nuit qui s'avance, non dans sa
 robe d'hiver d'une trame massive, sombre
 & stygienne, mais négligemment vêtue
 d'un manteau brun. Un rayon foible &
 trompeur, réfléchi de la surface imparfaite
 des choses, présente à l'œil borné les ima-
 ges à demi ; tandis que les bois agités, les
 villages, les ruisseaux, les rochers, le
 sommet des montagnes qui ont plus long-
 temps retenu la lumière expirante, n'offrent
 plus qu'une scène nageante & incertaine.
 De là, la vue fatiguée retourne au ciel,
 où la douce Vénus brille de ses rayons
 les plus purs, amenant les heures tranqui-
 les de l'Amour. Son lever joyeux, du mo-
 ment où la lumière du jour languit & s'es-
 face, jusqu'à l'instant où elle renaît, an-
 nonce le règne de la plus belle lampe de la
 nuit. Je considère, j'admire avec joie cette
 clarté tremblante. Ces lumières errantes,
 feux passagers que le vulgaire regarde comme
 un mauvais présage, descendent du firma-
 ment, ou scintillent horizontalement dans
 des formes merveilleuses. Du milieu de ces
 orbes radieux, qui non-seulement ornent,
 mais encore animent la voûte céleste, so-
 leils vivifiants des autres mondes, hélas ! la
 comète rapide se précipite vers le soleil ;

elle revient de la terrible immensité des
 espaces avec un cours accéléré : tandis qu'elle
 s'abaisse & ombrage la terre, sa crinière
 redoutable est lancée dans les cieux, & fait
 trembler les nations coupables. Mais, au-
 dessus de ces viles superstitions qui enchaî-
 nent le berger timide, livré à la crédulité
 & à l'étonnement aveugle, vous, sages
 mortels, dont la philosophie éclaire &
 élève l'esprit, dites à ce glorieux étranger,
 salut. Ceux-là éprouvent vraiment une joie
 ravissante, qui, jouissant des privilèges du
 faveoir, non-seulement parcourent & mesu-
 rent le firmament, mais ne voient dans cet
 objet effrayant que le retour fixe & marqué
 d'un astre, qui, comme tous les autres ob-
 jets les plus familiers, est dans l'ordre d'une
 providence bienfaisante. Qui sait si sa queue
 n'apporte pas à l'univers une humidité né-
 cessaire sur les orbes que décrit son cours
 écliptique ; si ses flammes ne sont pas des-
 tinées, soit pour renouveler les feux ton-
 jours versés du soleil, soit pour éclairer les
 mondes, ou pour nourrir les feux éternels ?

C'est par toi, calme & douce philoso-
 phie ! que je veux finir : c'est de ta guir-
 lande brillante, que je veux couronner ce
 chant. Source effusive d'évidence & de vé-
 rité ! lustre fécond ! qui verses sur l'esprit
 anobli un jour plus fort que le midi d'été,
 & aussi pur que cette douce vibration qui

encourage l'âme à son départ, & qui la porte au crépuscule du céleste jour, c'est sous tes lois, qu'à travers ces facultés nourries, accrues par toi, elle s'élève & s'élançe avec un juste dédain au-dessus de la fange des desirs rampans, qui retient la foule du vulgaire, & que d'un vol angélique elle gagne la hauteur de la science & de la vertu où tout est calme & pur. Tu déploies à l'œil de la raison & de l'imagination, l'étendue de la nature, soit dans la région des étoiles, soit dans la profondeur de l'abyme. La première suit l'enchaînement des causes & des effets, depuis le redoutable néant, jusqu'à l'être créateur, qui seul est l'être des êtres; tandis que l'autre se peint rapidement en grand, conçoit avec le sentiment le plus vif toute la magnificence des cieux & de la terre, & toutes leurs beautés délicates ou solides, éloignées, présentes ou plus reculées.

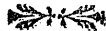
La poésie, quand tu daignes la gouverner, fait éclater sa voix; elle parle aux siècles; elle instruit, plaît, & emploie l'harmonie, l'image, le sentiment & la pensée; elle acquiert & donne l'immortalité; c'est le trésor du genre humain, sa gloire, & sa plus véritable joie.

Sans toi, que seroit l'homme ignorant? Un sauvage errant à travers les loix & les déserts, cherchant sa proie; nud ou mal

Couvert de la déponille de quelque animal, privé de tout art délicat, & de l'élégance de la vie. Il ne connoitroit ni le bonheur domestique mêlé de tendresse & de soin, ni l'excellence de la morale, ni les douceurs de la société, ni les loix protectrices, ni l'adresse variée de tourner le filon, ni les outils mécaniques, ni la navigation hardie qui, guidée par le ciel, passe sans crainte la ligne brûlante, & ose approcher du pôle glacial. Mère sévère de délices infinies! rien ne peut exister sans toi, si ce n'est la rapine, l'indolence, le crime & les misères sans nombre, dont le cercle horrible auroit rendu le cours de la vie humaine pire que l'inexistence; mais au moyen de tes leçons, les plans de la police, la paix, l'union & l'amour fraternel embellissent la carrière de la vie. Qu'une foule laborieuse s'applique & s'efforce sur la rame, la philosophie dirige le timon de la société, ou, semblable au soufflé libéral & invisible du ciel tout-puissant, elle enfile la voile & conduit le monde inférieur.

La philosophie n'est pas bornée à cette portion de terre trop étroite pour sa grandeur. L'étendue brillante des cieux est son domaine; elle y contemple la création entière, & l'assemblage des merveilles immenses, pour concevoir & connoître le seul être qui d'un mot créa la terre, la

perfectionna, & la mit en mouvement. De là, d'un coup d'œil intérieur elle parcourt le royaume des idées; & tout-à-coup à son regard puissant les fantômes obéissans paroissent ou s'évanouissent, se divisent, se changent & se rangent chacun à son rang, depuis la simple perception, jusqu'aux plus belles formes que puisse enfanter une imagination fertile & suivie. Vient ensuite la raison, qui tire la vérité, des vérités & des notions entièrement abstraites, où commence le monde intellectuel. Mais ici l'obscurité profonde nous arrête: ainsi le veut la providence éternelle. C'est assez pour nous de connoître que qui veut percer au-delà se perd dans des chimères étranges & de vaines poursuites. Cette enfance de l'être ne peut parvenir à connoître le terme & la fin des ouvrages de Dieu, formés par l'amour sans bornes, & par la sagesse parfaite, dont l'immense perspective s'étend à mesure que l'esprit s'éclaire.



L'AUTOMNE.

TANDIS que l'automne, source de joie, arrive, armée de sa faux, & couronnée de gerbes du blé qui s'agite sur nos champs dorés, je reprends gaiement ma lyre & mes chants. Tout ce que les gelées d'hiver ont préparé de nitre & de fécondité, tout ce que le printemps varié & fleuri a promis d'abondance, tout ce que le soleil d'été a profondément mûri, paroît maintenant à la vue, &, se montrant dans toute sa beauté & sa perfection, va faire la gloire & l'ornement de mes vers.

Oùslow! ma muse ambitieuse voudroit voir ton nom honorer ses chants; daigne l'inspirer & lui communiquer un rayon de ta gloire: elle aspire au bonheur de te distraire un instant de tes soins voués au public: elle en connoît la noblesse; & celle des vertus patriotiques, dont l'empreinte est sur ton front, & le feu dans ton sein. Quand le sénat t'écoute, attaché au plaisir que donne ton éloquence insinuante, & livré à la confiance qu'elle inspire; il coule de tes lèvres, des phrases plus douces cent fois que mes vers. Mais ma muse s'enflamme aussi pour la vertu publique; sa voix est

foible, sa volonté est forte & ardente: quand l'amour de la patrie presse son cœur, elle s'élève avec plus d'audace; elle essaie d'unir l'amour du citoyen, & le feu du poëte.

Quand le signe éclatant de la Vierge cède les beaux jours, & que la balance pèse les saisons avec égalité; le fier éclat de l'été quitte la voûte des cieux, & un bleu plus serain, mêlé d'une lumière dorée, anime & enveloppe le monde heureux. Le soleil tempéré s'élève avec de doux rayons, & verse à travers les nuages brillans un calme agréable. Sur la terre la moisson étendue, abondante & mûre, soutient sa tête pesante; elle est riche, tranquille & haute. Pas un souffle de vent ne roule ses vagues légères sur la plaine: c'est le calme de l'abondance. Si l'air agité sort de son équilibre & prépare la marche des vents, alors le manteau blanc du firmament se déchire; les nuages fuient épars; le soleil tout-à-coup dore les champs éclairés, & par intervalles semble chasser sur la terre des spots d'une ombre noire. La vue s'étend avec joie sur cette mer incertaine; l'œil perce aussi loin qu'il peut atteindre, s'égaie, & s'agit dans un fleuve immense de blé.

Puissante industrie! ce sont là tes bienfaits, toi que le travail, la sueur & la peine accompagnent toujours, mais qui ce

pendant es la source bienfaisante des arts heureux & de la douce civilisation.

Toi seule relevas l'espèce humaine, jetée au hasard par la nature à travers les bois & les déserts, nue, sans secours, exposée à la rigueur des saisons, & au courroux des élémens. L'homme en vain portoit la semence des arts profondément gravée dans l'esprit; en vain il en trouvoit les matériaux versés avec abondance sur toutes les parties de la matière infinie; une profonde léthargie enveloppoit tous ces genres de bonheur: l'homme barbare engloutissoit les fruits sauvages de l'année inculte, sans lui aider à les reproduire. Triste & féroce, il disputoit sa pâture aux animaux voraces, & bravoit les défenses du sanglier pour lui ravir son repas de gland. Malheureux, tremblant & foible, quand l'hiver sortant des antres du nord amenoit les froides tempêtes, la neige & la gelée, il se fau-voit à l'abri d'une hutte informe, & y passoit la saison sauvage & cruelle. Les saisons, séjour maintenant de la joie, de la paix & de l'abondance, où les hommes apprennent à se supporter d'abord, ensuite à se plaire, à se ranger par familles, à se mêler en société, ces douces habitations leur étoient inconnues. L'homme étoit triste avec ses semblables, & passoit, dans l'obscurité, des jours inaccessibles au plaisir:

siècle de fer, qui ne cessa qu'à l'instant où l'industrie s'approchant éveilla la paresse, & développa ses propres facultés. L'industrie fit voir à l'homme que la nature prodigue n'attendoit que le secours des arts pour verser l'abondance : elle lui apprit à multiplier ses forces par les puissances mécaniques, à se creuser des routes souterraines pour arracher les minéraux du sein de la terre, à les mettre en fusion à l'aide du feu. Elle livra à sa coignée les hautes & anciennes forêts, lui enseigna à façonner les bois, à tailler la pierre, jusqu'à ce que l'art de bâtir, informe d'abord, parvint par degrés à la perfection. Elle dépouilla aussi l'homme de ses fourrures souillées de sang, le vêtit de laine & de soie, ou de flottantes robes de lin ; elle couvrit sa table de mets délicats & sains, l'abreuva d'une liqueur animée, propre à réveiller son ame, & à lui inspirer cette gaieté qui est le charme de la vie ; lui apprit à franchir les bornes de la simple & stérile nécessité, & pas à pas guidant & secondant son audace, lui fit connoître la pompe, les plaisirs, l'élégance & l'ornement ; de l'abondance naquit la haute ambition de l'ame qui connut la science, la sagesse, la gloire, & l'empire enfin de tout ce qui est ici bas.

C'est alors que les hommes rassemblés combinèrent leurs pouvoirs réunis, & en

formèrent la société, cet être composé, dont le but est de tourner tout au bien général. Ce fut pour cet objet seul que s'assembla le premier conseil patriotique ; la simplicité & la confiance y firent le tableau des ressources, & celui des inconvéniens. Là les hommes polirent les saintes lois protectrices, distinguèrent les ordres, animèrent les arts, opposèrent la réunion des forces à l'oppression, & confièrent l'empire à la justice souveraine, toujours responsable néanmoins à la société. L'indigent ne pensoit pas alors être esclave, & qu'il dût tout le fruit de ses travaux & les succès de son industrie à celui qui ne l'avoit élevé que pour son propre usage.

Ce premier pas fait, tout genre de travail s'établit, s'accrut à l'aide de la protection, & fut excité à tendre à la perfection ; tous les travaux réunis rendirent la société nombreuse, la polirent ; & concoururent à son bonheur. Les villes, nourrices des arts, élevèrent fièrement leurs tours dans les nues, attirèrent par milliers du fond des bois & des campagnes, les enfans ambitieux des hommes.

Alors le commerce appela dans les villes le marchand laborieux, le gros magasin parut armé de ses fortes grues, & les rues furent le rendez-vous des richesses étrangères & de l'abondance. Et toi, belle Ta-

mise, vaste, profonde & majestueuse, reine des fleuves ! tu fus destinée à faciliter son premier ressort, le commerce. C'est sur tes bords qu'on voit s'élever une foule de mâts semblables à une forêt dans l'hiver ; les voiles s'en emparent, le navire s'ébranle lentement d'abord ; la splendide beige voguant tout autour, étend ses rames semblables à des ailes ; les cris du départ se répandent & font retentir la rive ; le vaisseau part ; il va porter au loin le tonnerre Britannique.

Dans le même temps les dômes & les superbes colonades élevèrent leurs têtes altières. Le luxe au-dedans versa ses brillans trésors. La toile unie se peignit des plus vives couleurs, imita le corps, l'action & la ressemblance. La pierre parut s'animer & recevoir la vie sous la touche de l'art, triomphe de l'imagination.

Tout est le fruit de l'industrie, tout lui doit son lustre & sa beauté ; nous lui devons les délices de la vie. Elle égale le triste hiver ; par elle, assis auprès du feu, nous bravons les fureurs de la tempête qui mugit en vain autour de nous. Ses mains endurcies ornent le gai printemps ; sans elle l'été seroit un désert aride ; & les mois de l'automne seroient privés de l'abondance, de la maturité, & des trésors sans nombre dont l'éclat & la variété rappellent mes chants trop long-temps égarés.

Sitôt que l'aurore matinale vacille sur le firmament, & que sans être aperçue elle déploie le jour incertain sur les champs féconds, les moissonneurs se rangent en ordre ; chacun à côté de celle qu'il aime, pour la soulager du plus pesant fardeau, & pour alléger son travail par de doux services. Ils se baissent tous à la fois, les gerbes grossissent sous leurs mains ; tandis qu'autour de ces bandes joyeuses, le caquet, la médisance & la raillerie champêtres volent sans cesse pour tromper les heures pénibles & le temps de la chaleur. Le maître arrive le dernier, plein des douces espérances de la moisson ; témoin de l'abondante récolte, ses regards se portent de toutes parts, son œil en est rassasié, & son cœur peut à peine contenir sa joie. Les glaneurs se répandent tout au tour, le rateau succède au rateau, & ramasse les restes épars de ces trésors. O vous, laboureurs ! évitez un soin trop avare ; laissez tomber de vos mains libérales, quelques épis de vos gerbes ; c'est le vol de la charité. Offrez ce tribut de reconnoissance au dieu de la moisson, qui verse ses biens sur vos champs ; tandis que vos semblables, privés du nécessaire, viennent comme les oiseaux du ciel, pour ramasser quelques grains épars, & demandent humblement leur portion. Considérez que l'inconstance de la fortune peut forcer

vos enfans à demander eux-mêmes quel-
que jour ce que vous donnez aujourd'hui
si foiblement & avec tant de répugnance:

L'aimable & jeune Lavinie eut autrefois
des amis. La fortune lui sourit d'abord,
mais la trompa presque dès sa naissance;
car dans ses premières années elle fut dé-
pourvue de tout appui, si ce n'est de l'inno-
cence & du ciel; elle vivoit dans une cabane
avec sa mère, veuve âgée, foible & pauvre.
Retirées toutes deux dans un vallon tran-
quille, cachées par la solitude & l'ombre
épaisse, mais plus encore par la honte,
compagne de la pauvreté, dont la modestie
même n'est pas exempte, elles évitoient
ensemble ce cruel mépris auquel la vertu,
réduite à la misère, se voit exposée de
la part des passions extravagantes, & du
vil orgueil de l'esprit humain. La bonté
commune de la nature faisoit presque seule
tous les frais de leurs repas; elles vivoient
contents & sans soins du lendemain,
comme les oiseaux, dont les chants leur
procuroient un doux repos. La beauté de
Lavinie étoit brillante comme la rose,
quand la fraîcheur du matin humecte ses
feuilles sans tache & pures comme les lis
ou la neige des montagnes. Les vertus mo-
destes brilloient dans ses yeux toujours
baissés, & dardoient seulement leurs rayons
humides sur les fleurs. Quelquefois, quand

sa mère lui racontoit la triste histoire de ce
que la fortune infidèle lui avoit autrefois
promis, ses pensées s'agitoient, & ses yeux
se baignoient de larmes: une grâce natu-
relle animoit toute sa personne; ses charmes
étoient voilés d'une robe simple, ornement
préférable à toute la pompe des habits,
car les agrémens n'ont pas besoin du se-
cours étranger de la parure; moins une
belle est ornée, plus elle est belle: enfin,
c'étoit la beauté même, cachée dans des
bois qui l'ombrageoient, & se méconnois-
sant elle-même. Comme un myrthe élevé
loin de l'œil des humains, dans les retraites
de l'apennin, à l'abri des collines qui l'en-
touroient, répand ses parfums sur le désert,
ainsi fleurissoit la douce Lavinie, ignorée
de tout le monde; jusqu'à ce que, forcée
par la loi suprême de la dure nécessité, la
patience dans le cœur, & la douceur dans
les regards, elle fut glaner dans les champs
de Paléon. Il étoit l'ornement des bergers,
généreux, riche, & menant la vie cham-
pêtre dans toute sa joie & son élégance;
telle que le poète de l'Arcadie l'a chantée
& nous l'a transmise des temps reculés &
innocens, temps où l'usage ne tyrannisoit
point encore l'homme malheureux, & lui
permettoit de suivre en paix la nature.
L'imagination de Paléon s'amusoit des
scènes utiles de l'automne; il se promenoit

par hasard près de ses moissonneurs, quand la pauvre Lavinie attira ses regards. Elle ne connoissoit pas le pouvoir de sa beauté, & se détourna promptement de sa vue en rougissant. Palémon fut frappé de tant de charmes, quoiqu'il n'en vit que la moitié, que la modestie n'avoit pu lui dérober. En cet instant, l'amour & le désir chaste s'élevèrent dans son ame sans qu'il s'en aperçut, car toujours le monde, & les railleries qui effraient le plus ferme philosophe, l'emportent sur la simplicité du cœur. Il ne fait lui-même s'il oseroit avouer une glaneuse des champs. Interdit, il soupire en secret.

» Quel malheur, s'écrioit-il, qu'une
 » figure si délicate, si belle, si vive, &
 » où la bonté & la noblesse se peignent
 » également, puisse être livrée aux rudes
 » embrassemens de quelque paysan grossier !
 » Elle seroit digne d'être de la race du vieux
 » Acaste, & rappelle à mon souvenir ce
 » patron bienfaiteur de ma vie heureuse,
 » à qui je dois les commencemens de ma
 » grande fortune. Il n'est plus maintenant :
 » les maisons, ses terres & sa famille, au-
 » trefois brillantes & étendues, se sont
 » dispersées. On dit que sa veuve âgée,
 » & sa fille demeurent dans quelque retraite
 » solitaire & obscure, forcées par le triste
 » souvenir & l'orgueil décent, à s'éloigner

» des lieux dont elles faisoient l'ornement
 » dans des temps plus heureux. Jusqu'à ce
 » jour je n'ai pu les découvrir, toutes mes
 » recherches ont été vaines : désir roma-
 » nesque ! je voudrois que ce fût-là sa fille.»

Alors, s'informant exactement d'elle-même, il reconnoît qu'elle est la fille de son ami, du bon Acaste. Qui peut exprimer le mélange des passions qui surprirent son cœur, & les transports divers dont il fut agité ? Sa flamme cachée s'allume & s'accroît en un instant ; il n'en rougit plus ; & devenu plus hardi, il la regarde sans cesse avec ardeur : l'amour alors, la reconnoissance & la pitié réunies, confondues dans son ame, lui arrachent tout-à-coup des larmes. Confuse & effrayée de ses larmes subites, Lavinie en devient plus belle ; & Palémon livré à une passion que tout lui justifie, exprime ainsi le pieux ravissement de son ame.

» Es-tu le reste précieux d'Acaste, celle
 » que ma reconnoissance a si long-temps
 » cherchée en vain ! Oui, c'est toi-même ;
 » l'image adoucie de mon noble ami ; ce
 » sont ses regards & ses traits touchés plus
 » élégamment. Tu es plus douce & plus
 » brillante que le printemps, ô fleur aimable,
 » seul rejeton de cette tige qui élève
 » ma fortune ! Dis, dans quel désert reculé
 » tu as attiré les plus doux aspects du ciel.

» favorable? Comment es-tu parvenue à
 » cette beauté si fraîche & si fleurie,
 » malgré la pauvreté appesantie sur tes
 » tendres années? Qu'il me soit mainte-
 » nant permis de te transplanter en sûreté
 » dans un plus riche sol, où le soleil &
 » les pluies du printemps répandent leurs
 » influences abondantes & fécondes; de-
 » viens l'orgueil & la joie de mon jardin.
 » Est-ce à la fille d'Acaste, grands dieux!
 » à glaner ainsi les restes d'une moisson
 » que je dois à sa bienfaitante amitié? lui
 » le père du pays; lui, dont les trésors
 » toujours ouverts, étoient, quoiqu'abon-
 » dans, peu de chose pour son cœur! Re-
 » jette ce faisceau, indigne d'une main qui
 » n'est pas faite pour un tel emploi: les
 » champs, la maison, le maître, tout est
 » à toi, si tu daignes du moins ajouter, à
 » tous les biens que ta famille m'a prodi-
 » gués, celui de tous qui m'est le plus cher,
 » le pouvoir de te rendre heureuse. »

Le berger se tut: mais ses yeux expri-
 moient le triomphe & le ravissement de
 son ame, effor divin au-dessus de la joie du
 vulgaire, dont le principe & l'essence par-
 toient de la vertu qu'il chérissoit, de la re-
 connoissance & de l'amour. Lavinie, sans
 répondre, se laissa gagner par le charme
 irrésistible de la bonté; & livrée à un dé-
 sordre inconnu & doux, elle consent en
 rougissant.

rougissant. Elle court apprendre ces heu-
 reuses nouvelles à sa mère, qui solitaire
 & inquiète sur le sort de sa fille, attendoit
 son retour dans la crainte & l'accablement.
 Etonnée, elle crut à peine ce qu'elle en-
 tendoit: la joie saisit ses veines desséchées;
 un rayon éclatant brilla sur le déclin de ses
 jours: heureuse! & aussi heureuse que ce
 couple fortuné, qui a long-temps joui du
 bonheur le plus délicieux; & qui l'a transmis
 à une nombreuse postérité, aussi aimable,
 aussi vertueuse que ses pères, & qui fait
 l'ornement de tout le pays!

Le Sud brûlant s'arme d'un souffle puis-
 sant qui détruit les travaux de l'année. A
 peine voit-on d'abord la pointe des arbres
 trembler: un murmure tranquille se glisse
 au long des moissons qui s'inclinent douce-
 ment; mais la tempête croît, s'élève; l'ath-
 mosphère s'ébranle & se remplit d'une hu-
 midité accablante, invisible, & immense,
 qui se précipite avec impétuosité sur la terre
 qui en retentit. Les forêts affaîsées & acca-
 blées jusques dans la racine, versent des
 nuées de feuilles bruyantes avant le temps.
 Les montagnes voisines battues de l'orage,
 poussent la tempête brisée dans leurs dé-
 ferts, & la renvoient en torrens dans le
 vallon. La plaine fertile flotte en ondes,
 découverte, & exposée à la plus cruelle
 rage de la tempête qui roule à travers la

mer de la moisson. Elle ne peut éviter le coup qui la menace; quoiqu'elle plie à l'orage, elle est arrachée & enlevée dans l'air, ou réduite en chaume inutile par l'ébranlement qui la détruit. Quelquefois encore l'horizon noircit, fond & descend en fleuve précipité; tandis que la tempête mélangée semble se reproduire. L'obscurité s'augmente, le déluge s'accroît, les champs noyés de toutes parts perdent leurs fruits couchés dans la vague affreuse. Tout-à-coup les fossés se remplissent, les prés nagent, des ruisseaux sans nombre se précipitent tumultueusement, rougis par la terre des collines qu'ils entraînent; la rivière s'enfle & quitte ses bords. Les brebis, la moisson, les cabanes & les bergers roulent ensemble emportés par la vague. Tout ce que les vents ont épargné, cède à ce dernier effort, qui ruine en un instant les plus hautes espérances, & dissipe les trésors mérités, fruits de l'année laborieuse. Le laboureur sans secours fuit sur les hauteurs, & considère le malheureux naufrage de tout son bien; il voit ses troupeaux noyés, & tous ses travaux dispersés. Les besoins de l'hiver s'offrent en ce cruel moment à sa pensée tremblante: il prévoit, il croit entendre les cris de ses chers enfans affamés. Vous, maîtres! soyez occupés alors de la main rude & laborieuse, qui vous procura l'ai-

fance & la douce élégance dans laquelle vous vivez; fournissez du moins des vêtements grossiers à ceux dont le travail vous procura la chaleur & la parure de vos habits; veillez encore au soin de cette pauvre table, qui couvre la vôtre de luxe & de profusion, qui fait pétiller vos verres, & réjouir vos sens. Soyez compatissans enfin, & gardez-vous d'exiger ce que les vents orageux & les pluies atreuses ont emporté.

Ici les cris de joie du chasseur, le tonnerre des armes, & le bruit des cors, engagent ma muse à célébrer ces jeux rustiques. Elle voudroit décrire comment l'épagneul, dont le nez est si prompt & si fin, arrêté au milieu de sa course par l'odeur du gibier, semble craindre, & s'approche avec précaution: comment les perdrix en troupe échauffant au soleil leurs plumes variées, & tournant secrètement un oeil vigilant de tous côtés à travers le chaume, se trouvent tout-à-coup enveloppées dans les mailles du filet, & hantent inutilement de l'aile qui s'embarraisse de plus en plus. Parviennent-elles à s'échapper, elles ne sont pas en sûreté: quoique portées triomphantes sur les vagues de l'air, le fusil, dont le trait mortel suit la rapidité de l'œil du chasseur, les atteint & les renverse sur la poussière, ou les chasse & les disperse blessées, & tournantes au gré du vent.

Mais ces fujets ne font pas faits pour ma muse paisible, qui craindroit de souiller ses chants innocens par de tels récits. Elle se complait à voir toute la création animale, confondue, nombreuse & tranquille; les jeux barbares de la mort, (fausse & impitoyable joie) n'en sauroient être pour elle. Quelle rage de plaisir que celle qui éveille une jeunesse inquiète & impatiente du crépuscule du jour, à l'instant où les bêtes fauves & carnassières; que la nécessité force à errer toute la nuit à travers l'obscurité, se retirent & fuient la lumière, comme si elle éveilloit en elles les remords de leur cruauté. L'homme, tyran de tous les jours & de toutes les heures, brave ces justes terreurs; l'insolent abus de ses forces, & sa rage furieuse, surpassent celle des plus terribles monstres qui aient jamais habité les déserts; & pour son seul divertissement, il poursuit la chasse cruelle au milieu des doux rayons du jour. Vous, races destinées à la rapine, reprochez nous notre fureur habituelle! car vous êtes poussées par la faim, & le besoin qui ne connoît pas de loi; mais, nourris abondamment par la bonté de la nature, se faire un jeu de la cruauté, chercher ses délices dans le sang! c'est ce que vos cœurs barbares n'ont jamais connu.

Quel misérable triomphe que celui qu'on

sempoite sur le lièvre timide! Chassé du champ de blé, il se retire dans quelque lieu solitaire, ou dans un marécage plein de joncs: mais rien ne peut le dérober à la poursuite; le genêt épineux répandu sur la bruyère pierreuse, le chaume coupé, la plaine garnie de chardons, l'épais bouleau, la fougère séchée, la terre laissée en friche au soleil qui la bonifie, les rives escarpées & sablonneuses des ruisseaux qui coulent en labyrinthe au pied des montagnes, tout lui refuse un asyle contre ses persécuteurs. C'est en vain qu'il se ramasse & se cache avec ses oreilles déployées, & ses yeux attentifs, placés par la nature de manière à pouvoir se porter sur tout l'horizon. C'est en vain que pour s'élancer plus promptement, il replie sa tête entre ses pattes velues. L'odeur qu'il laisse sur la rosée trahit sa course matinale: il entend de loin dans chaque souffle l'orage qui s'avance avec des cris dispersés & opiniâtres; à mesure qu'il approche, l'air en paroît chargé: alors le lièvre s'élance effrayé, & tout-à-la-fois. l'ame sauvage de la chasse en est plus animée. On entend mille cris divers; le cor retentit sur les côtes; le courrier hennissant redouble d'ardeur, les hautes clameurs du chasseur s'augmentent en poursuivant un foible & innocent animal qui fuit; le tumulte discordant & une joie extravagante

se confondent & éclatent de toutes parts ;
 Le cerf séparé de sa troupe , à la tête
 de laquelle il a long-temps couru comme
 le monarque des forêts , fuit devant la tem-
 pête. D'abord il se confie gaiement à sa
 vitesse ; bientôt sa crainte augmente , &
 il abandonne son ame légère & aérienne
 à la fuite ; il s'élançe contre le vent ; plus
 il avance , & plus le cri meurtrier dimi-
 nue derrière lui : courte illusion ! quoique ,
 plus léger que le vent qui souffle sur les
 montagnes l'air piquant du nord , il perce
 les buissons le plus épais , & regarde à tra-
 vers les clairières ; il s'enfonce en vain dans
 les bois les plus sauvages ; la troupe inhu-
 maine arrive encore derrière lui : si elle va
 lentement , elle n'en est que plus sûre :
 fidèlement guidée par les exhalaisons de sa
 trace fumante , elle le chasse du fond des
 bois. Vainement il bat la forêt , & parcourt
 tous ses abris , il revoit en soupirant les
 clairières , qui s'ouvrent doucement au jour
 doré , lieux où dans ses ardeurs il est ac-
 coutumé de lutter contre ses rivaux , ou
 de jouir de ses amours. Souvent il eslaie à
 la descente d'un fleuve de faire perdre sa
 trace , & y lave ses flancs brûlans. Il cher-
 che ses compagnons ; mais la troupe vigi-
 lante & alarmée évite avec soin le malheur
 de son frère , & craint de la partager. Que
 fera-t-il ? ses nerfs , autrefois si souples , si

pleins d'esprits , & de vigueur , se refusent
 à la course ; la fatigue & l'abattement ga-
 gnent son cœur ; il s'arrête sur le bord ,
 & met sa foible & dernière espérance dans
 le désespoir. De grosses larmes tombent sur
 ses joues pommelées , il gémit dans son
 angoisse , tandis que la meute cruelle gronde
 autour de lui : les chiens altérés se pendent
 à sa haute poitrine , & marquent ses belles
 côtes de son sang.

C'en est trop : & s'il faut de la chasse
 à la jeunesse rustique , dont le sang ardent
 bouillonne avec violence ; qu'elle attaque
 ce lion terrible qui dédaigne de fuir , &
 qui marche lentement & avec courage au-
 devant de la lance qui le menace , & de
 la troupe effrayée qui se disperse & s'enfuit.
 Voyez ce loup rechigné qui s'élançe de sa
 retraite & du fond des bois ; détachez sur
 lui son ennemi plein de vengeance , &
 que le scélérat périsse. Courez à ce sanglier
 hérissé , dont les hurlemens horribles , &
 la hure menaçante , préfont le ravage &
 la destruction ; que le cœur de ce mon-
 stre soit percé du dard lancé légèrement
 par les bras vigoureux du chasseur.

Ces chasses ne sont point connues dans
 la grande-Bretagne : Vous Anglais , bor-
 nez ces divertissemens furieux à la pour-
 suite du voleur nocturne du troupeau : que
 tout le tonnerre de la chasse le poursuive ;

que tout l'art s'emploie à le déterrer, & à le bannir de sa demeure escarpée. Franchissez les plus larges fossés, sautez les haies les plus hautes, tentez les marécages profonds; mais soyez en garde en traversant les fondrières. Lancez-vous sans crainte dans le fleuve périlleux, entraînés par l'ardeur de la chasse, au long des torrens; que les bords retentissent du bruit de votre triomphe, qu'il se répande tout autour de rochers en rochers, & se perde en échos tournans & répétés.

Si notre sexe martial est emporté par la fureur de ces fiers divertissemens; du-moins que cette joie terrible ne trouve jamais d'accès dans le cœur des belles britanniques! Que l'esprit de la chasse soit loin de ce sexe aimable! C'est un courage indécent, un savoir peu convenable à la beauté, que de sauter des haies, & tenir les rênes d'un cheval fougueux: le bonnet, le fouet, tout l'attirail mâle dans lequel elles deviennent grossières aux sens, font perdre aux femmes toute la douceur attirante de leur sexe. Leur ornement est de s'attendrir: la tendre pitié que leur inspire le malheur; la prompte rougeur qui se répand sur leurs joues au moindre geste, au moindre mot; voilà leur lustre, & leurs agrémens. Leur crainte, leur douceur, & leur complaisance muette, nous engageant, même en paroissant récla-

mer notre protection. Puissent leurs yeux n'apercevoir d'autre spectacle malheureux, que les pleurs des amans. Jeunesse impatiente! ce sexe aimable vous offre une plus noble chasse à pour suivre à travers les déserts enchantés de l'amour; les belles y fuient, mais leur fuite est douteuse. Que leurs membres délicats flottent négligemment dans la simplicité des habits; qu'instruites dans les doux accords de l'harmonie, leurs lèvres séduisantes enlèvent & captivent nos ames par des sons ravissans; que le luth s'attendrisse sous leurs doigts; que les grâces se développent sous leurs pas & dans tous leurs mouvemens; qu'elles sachent former un vert feuillage sur la toile d'un blanc de neige; qu'elles guident le pinceau; que l'art des Amphions n'ait rien d'inconnu pour elles; ou que leurs belles mains, daignant cultiver quelques fleurs, concourent ainsi à multiplier les parfums de l'année, & les délices de la nature; que; d'autre part, leur heureuse fécondité perpétue les amours & les grâces; que la société leur doive sa politesse & ses goûts les plus délicats; qu'elles fassent les plus chères délices de l'homme champêtre, économe & paisible; & que, par une prudence soumise, & une habileté modeste, douce; adroite & sans art, elles excitent à la vertu, & animent le sentiment du bonheur, & adou-

ciflent tous les travaux de la vie humaine : telle est la gloire, tel est le pouvoir & l'honneur des belles.

Vous bergers, hâtez-vous de courir sous ce coudrier, au long de ce vallon, ou le ruisseau serpente & murmure en tombant par cascades naturelles. Vous bergères, venez légèrement vêtues, franchir les buissons & percer les arbrisseaux entortillés. Les chantres des bois vous offrent leurs derniers concerts. Le jeune amant trouve pour vous, à travers l'ombrage secret du feuillage, des noisettes qu'il s'efforce d'atteindre ; il secoue & brise l'arbre dont les hautes branches les retiennent ; le fruit mûr perd sa cosse en tombant, & paroît une pluie éclatante & bronzée ; couleur brillante qui tâche d'imiter celle des cheveux de la belle Melinda, reine accomplie de toutes les grâces qu'elle n'égale, plus sage encore que belle, au-dessus de tout, comme de cette louange vulgaire.

Quittant ces champs laborieux où la joie retentit, parcourons dans un songe agréable le labyrinthe de l'automne ; goûtons la fraîcheur & les parfums du verger chargé de fruit. Le plus mûr se détache & tombe en abondance, obéissant au souffle du vent, & au soleil qui achève sa maturité. Les poires fondantes sont dispersées avec profusion. La nature féconde qui raffine tout,

varie à l'infini la composition de ses parfums, tous pris dans la matière première, mêlés de feux tempérés du soleil, d'eau, de terre & d'air. Tels sont les trésors odoriférans qui tombent fréquemment dans les nuits fraîches, ces tas de pommes dispersées çà & là, dont la puissante main de l'année forme la pourpre des vergers, & dont les pores renferment un suc spiritueux, frais, délicieux, perçant, qui aiguise le cidre piquant d'un acide qui flatte & défaltère. Philis, chantre de Pomone ! tu fus inspiré par cette aimable liqueur, produit de ta province ; toi, qui le second, osas avec une liberté britannique affranchir noblement notre muse des entraves de la rime, & qui nous apprit comment dans les cuves de Silurie, cette liqueur étincelante écume en flots transparents, dont les uns ont assez de force pour égayer l'homme robuste dans les repas d'hiver, & les autres, d'un goût plus délicat, nous rafraîchissent pendant l'été.

Puissé-je, ô Dodington, me perdre dans les délicieuses promenades de ta demeure tranquille & champêtre, où règne la simple nature ! J'y vois de tous côtés, & dans une perspective sans bornes, s'étendre les vertes plaines élevées & les dunes de Dorsetshire. Là, sont des bois épais ; ici, est une riche moisson ; & de l'autre

côté, les troupeaux blanchissent la terre. En même-temps mon œil est ravi par la splendeur du faite élevé de ta magnifique demeure. Chaque jour découvre de nouvelles beautés; de nouvelles colonnes s'élèvent; chaque printemps trouve de nouvelles plantes & de nouvelles grottes à reverdir. Tout y est plein de ton génie; c'est le siège des muses; elles entrelacent le laurier dans le bosquet secret pour t'y placer, ainsi que le vertueux Young. C'est-là que j'erre souvent; & qu'animé par le désir intarissable de mériter tes louanges, je médite toujours le livre ouvert de la nature; mon cœur s'enflamme, & mon ambition voudroit atteindre aux plus hautes spéculations de la morale. Là, marchant le long de tes espaliers, tes murs, parés des plus belles couleurs, présentent à ma vue ce que mon sujet a de plus brillant. La pêche m'offre son duvet: je vois le pavi rouge & odoriférant, & la figue pleine de suc, cachée sous son ample feuillage. Plus loin la vigne pousse ses branches entrelacées, où pendent des grappes brillantes au soleil du midi, & qui désirent à peine un climat plus chaud.

Livrons-nous un instant au vol rapide de l'imagination, & parcourons les sols vigoureux & les beaux climats, où la vigne, protégée par un soleil puissant, s'enfle & brille

brille au jour, s'étend dans le vallon, ou grimpe avec force sur la montagne, & s'abreuve au milieu des rochers de la flamme ardente qui darde & s'accroît par le reflet de tous les aspects. Les branches chargées plient sous le poids; les grappes pleines, vives & transparentes, paroissent sous le feuillage épais. La rosée blanche & vivifiante nourrit & perfectionne le fruit; & le jus exquis qu'il renferme, se prépare par le mélange de tous les rayons. Les jeunes garçons & les filles qui s'aiment innocemment, arrivent pour cueillir les prémices de l'Automne: ils courent, & annoncent en dansant le commencement de la vendange. Le fermier la reçoit: & la foule des flots de vin & d'écume coulent; le marc écrasé en est couvert. Bientôt la liqueur fermente, se raffine par degrés, & remplit de liesse & de joie la coupe des peuples voisins. Là, se prépare le vin brillant, dont la couleur, en le buvant, rappelle à notre imagination animée la lèvre que nous croyons presser; ici, se fait le Bourgogne délicieux, & le joyeux Champagne, vif comme l'esprit qu'il nous donne.

L'année commence à décliner, les vapeurs de la terre se condensent. Les exhalaisons s'épaississent dans l'air, les brouillards redoublent & roulent autour des collines. Les montagnes terribles, vastes &

puissantes, qui versent de leurs flancs les torrens & les fleuves, & qui par une longue suite de rochers servent de barrière entre les Etats, ne frappent plus la vue par leur majestueuse variété; mais enveloppées dans une nuit de vapeurs ramassées, elles ne présentent au sens trompé qu'une masse d'obscurité, & un objet de terreur. Cette nuit produite par d'épaisses exhalaisons s'approche, absorbe graduellement la plaine, & fait disparaître les bois. La rivière qu'on voit à peine, semble triste & lente à rouler ses eaux mêlées de brouillards. Même en plein midi le Soleil accablé & comme émouffé, verse faiblement ses rayons. Souvent il éblouit plus qu'il n'éclaire; & présente plusieurs orbes élargis, effroi des nations superstitieuses. Sur la terre, les objets peu distincts, vus à travers l'air troublé, paroissent plus grands qu'ils ne sont; le berger désorienté marche sur la plaine, & paroît gigantesque. Enfin, l'obscurité enveloppe tout, & se ferme successivement dans des cercles plus profonds: le brouillard alors devient général, & s'établit sans bornes sur le monde. Un gris informe & épais, mêle & confond tous les objets. Tel fut, ainsi que le poëte hébreu l'a chanté, tel fut autrefois le chaos; avant que la lumière fût rassemblée, qu'elle eût percé les ténèbres, & que l'ordre eût établi sa suite

aimable sur les ruines de l'obscurité.

Ces brouillards dispersés qui commencent à fumer constamment au long des collines, mêlés avec les pluies pesantes & les neiges fondues des Alpes, remplissent les caveaux des montagnes: ces trésors d'eaux abondantes se jettent dans le creux des rochers, d'où jaillissent les ruisseaux, & d'où les fontaines & les rivières tirent leurs flots intarissables. Quelques favans ont dit, qu'aux lieux où les vagues de la mer viennent se briser à grand bruit sur le rivage, les eaux s'influent à travers les lits de sable, s'élèvent & s'ouvrent la route avec celui qu'elles entraînent, que, roulant sans cesse dans les angles de ces conduits souterrains, elles s'y dépouillent de leurs sels dentelés; qu'adoucies & éclaircies, elles se filtrent: le fluide ébranlé ne s'arrête plus, & montant toujours il jaillit souvent au milieu des eaux qui abreuvent le vallon, guidé à la montagne par le sable qui le conduit dans le labyrinthe à travers lequel il se fait jour; loin de la mer, sa source, il bouillonne de nouveau, & toute la colline éblouissante est ornée de l'éclat de ses eaux jaillissantes. Mais tout cela n'est qu'un vain rêve, une agréable fiction. Pourquoi les eaux aimeroient-elles à voyager jusqu'aux collines, quand les douces vallées offrent à leurs cours une tranquillité attrayante & un lit plus voisin ?

ou, si une aveugle ambition les force à s'égarer, pourquoi s'arrêteroient-elles tout-à-coup dans les cellules de joncs des montagnes brisées, avant d'arriver aux plus hauts sommets? Pourquoi abandonneroient-elles le sable attractif, qui depuis si longtemps charmoit leurs cours? D'ailleurs, cette masse de sels pétrifiés par la longueur des siècles boucheroit leurs secrets canaux; ou, s'élevant par degrés, & enfant les vallées, feroit jour au vieux océan, qui perceroit à travers les portes du globe, & qui, abandonnant son lit vaste & terrible, auroit ramené depuis long-temps les ravages du déluge de Deucalion.

Où se cachent donc les sources vastes & éternelles, qui, semblables à la nature créatrice, demeurent inconnues, quoique leurs trésors abondans & leur suite féconde répandent la fraîcheur sur le globe entier? O toi génie pénétrant, qui fus donné à l'homme pour percer les secrets de l'abyme obscur! fais - toi jour jusque dans le sein des montagnes, & dévoile à la vue étonnée leur structure intérieure. Dépouille les Alpes de leurs forêts de pins; dépouille dans l'Asie le mont Taurus de ses terribles bois, arrache la sombre chevelure de l'Imaus; dont les vastes limites bornent les courses du Tartare errant; offre à mes curieuses recherches le mont Hémus, & le haut

Olimpe, d'où coulent tant de ruisseaux, & fais-moi voir les monts d'Ofirin, qui des sommets retentissans du nord, traversent la Scandinavie jusqu'aux extrémités de la Laponie & de la mer glaciale; porte-moi sur le haut Caucase, d'où je ferai aperçu de ceux qui navigent sur la mer Caspienne & sur le noir Euxin; que j'escalade les froides roches de Riphée que la sauvagerie Russe croit être la Zone pierreuse qui ceint l'univers. Renverse les neiges éternelles de toutes les terribles montagnes, d'où la vaste Sibérie tire ses fleuves solitaires. Suspend-moi sur l'abyme qui se brise sans cesse sur sa base retentissante; ordonne qu'Atlas, qui selon les poëtes porte le ciel, découvre ses merveilles souterraines; dévoile les cavernes des mines, qu'elles brillent au jour; &, forçant les rochers qui compriment les Abyssins, laisse loin au-dessous de toi les montagnes de la Lune: surmonte en un mot tous ces géans fils de la terre. Commande aux Andes de la ligne brillante, étendue sur les mers orageuses qui mugissent autour du pôle Antarctique, de développer leurs abymes affreux. Tout obéit: scènes surprenantes! contemplons. Je découvre le berceau ténébreux des rivières; je pénétre, & je les entends travailler pour leur liberté. Je vois les couches de sable inclinées & rangées avec art, les crevasses entr'ou-

vertes pour recevoir les pluies, les neiges fondantes, & les brouillards extraits goutte à goutte; je vois le sable bouillonner sur les eaux, les cailloux & le gravier mélangés qui échappent à la terre qui les retenoit; j'aperçois les canaux des rochers, & les ouvertures tournantes en labyrinthe, qui, tandis que les eaux passagères se dérobent, retardent leur course & en empêchent la dissipation. Sous les pleurs continuels des pluies, je vois les siphons des rochers d'une étendue immense; les vastes réservoirs de craie endurcie, ou d'argile concentrée, formés pour contenir les eaux; de-là elles épanchent leurs richesses accumulées, les trésors cristallins du monde liquide; elles se font un passage bouillonnant à travers le sable agité, & tombent du haut de ces lieux escarpés, où du fond des entrailles des collines elles coulent en pure effusion; alors le soleil les élève en vapeur, l'air les condense & les résout en pluie, que les montagnes attirent en un courant continu, & renvoient distribuer sur la terre en rivières bienfaisantes qui se réunissent, & qui retournant ensemble à l'abyme, forment une circulation intarissable & sans fin, principal soutien du grand ordre physique d'ici-bas.

Quand l'automne répand ses derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver; les hirondelles s'afflembent & se

jouent, planent dans l'air, s'agitent légèrement, & volent en rasant les eaux. Elles se rejoignent avant de se rendre à leurs retraites d'hiver; ensuite elles se renferment par pelotons dans des creux formés sur des bords éboulés, ou dans des cavernes à l'abri de la gelée; ou plutôt transportées dans des climats plus chauds, avec d'autres oiseaux de passage, elles gazouillent gaiement, jusqu'à ce que le printemps les invite à revenir, & ramène cette multitude ailée & légère.

Aux lieux où le Rhin perd sa force majestueuse, dans les plaines belgiques arrachées à l'abyme furieux par une industrie étonnante, & par la main forte & invincible de la liberté, les cicognes s'atroupent pendant plusieurs jours: elles consultent ensemble, & semblent hésiter à entreprendre leur pénible voyage à travers le firmament liquide. Elles se déterminent enfin à partir, & se choisissent leurs conducteurs. Leurs bandes étant formées, & leurs ailes vigoureuses nettoyyées, la troupe s'effaie, vole en cercle, & retourne sur elle-même: elle s'élève enfin en un vol figuré, & cette haute caravane se déployant dans la vague de l'air, se mêle avec les nuages.

Qui peut raconter combien de transmigrations se font annuellement dans les lieux où l'Océan septentrional bouillonne en de vastes tourbillons, autour des Isles éloignées.

gnées, tristes & solitaires, de Thulé; ainsi qu'aux lieux où les flots Atlantiques se brisent contre les orageuses Orcades? combien de nations volantes vont & viennent? Combien de nuages ailés s'élèvent au dessus des nuages? L'air est obscurci par leur multitude; & le rivage retentit d'un bruit sauvage que produit l'ensemble de mille cris divers.

C'est sur ces plages, que des habitans simples & innocens soignent sur la verdure touffue leurs jeunes troupeaux entourés & gardés par les mers. L'oiseau n'y craint point pour sa couvée: son unique soin est de chercher sa pâture: il n'hésite pas à s'attacher aux plus âpres rochers pour la découvrir. D'autres fois il épie le poisson qui s'approche du rivage & l'attrape: enfin, il ramasse les plumes éparées sur le bord, trésor & luxe de son nid. Ici ma muse revoit en imagination sa chère Calidonie, ses montagnes aériennes, sortant des vagues de la mer, entourées d'un armement étendu & piquant. Je revois ses forêts énormes & incultes, plantées autrefois par la main de la nature; ses lacs azurés, vastes, profonds, remplis des richesses aquatiques qui reverdissoient ses fertiles vallons. Un froid brillant se fait sentir sur les bords du fleuve Tweed. Souci pure, dont la rive pastorale retentit de mes premiers chants! reçois mes hommages ainsi que ton tributaire le Ied, ruisseauux cham-

pêtres, voisins des tempêtes du Nord qui soufflent sur le sommet d'Orca ou de Betubium. Terre nourrice d'un peuple formé aux actions les plus mâles dans l'éccle de l'adversité, mais bientôt radouci par les sciences, quand fuyant la rage gothique, elles étendirent leur vol jusqu'aux barrières occidentales. Ces hommes indomptés, braves & sages combattirent long-temps dans des siècles sanguinaires, pour maintenir la dignité, l'étendue de l'État, mais en vain; témoin le trop malheureux Wallace, grand héros, bon patriote, & chef mal récompensé. Ces mêmes hommes, impatients d'être resserrés dans des bornes trop étroites, tentés & emportés par la gloire, ont prodigué leur sang dans tous les différens climats; ont par-tout fait briller leur génie, & ont par-tout augmenté le lustre de la paix, fruit de leurs travaux. C'est ainsi que la brillante étoile du nord qu'ils habitent, répand ses rayons lumineux sur toute l'Europe.

Ne se trouvera-t-il pas quelque citoyen qui, réunissant en sa personne le pouvoir & le génie, puisse achever ce que l'heureuse nature a commencé, & préparer le bonheur des millions d'ames à naître, en excitant quelques esprits élevés à mettre en œuvre les ressources trop négligées de l'industrie? Quel génie tutélaire, dans ces climats septentrionaux, apprendra au laboureur lan-

guissant l'art de se préparer une double moisson, & enseignera à la main du cultivateur les douceurs du travail ? Qui leur montrera à tirer de la toison un luxe précieux, à convertir le lin en toile unie & éclatante comme la neige hyperborée; à ramer sur les flos & à ne pas demeurer dans une honteuse oisiveté, tandis que les flottes bataves enlèvent à nos yeux la pêche de cette espèce abondante qui couvre les mers de nos détroits, & fourmillent sur nos rivages ? Qui leur montrera l'art de faire fleurir le commerce qui anime tout, & celui de la navigation qui doit ouvrir à leurs vaisseaux la route de toutes les mers qui entourent le globe ? C'est alors que deux peuples magnanimes, unis d'esprit comme de nom, ordonneront à la Grande-Bretagne de régner en souveraine sur les mers.

Mais ce bienfaiteur est trouvé : c'est sur toi, Argile, que ta chère patrie tourne ses regards ; tu es son espérance, son soutien, son favori & sa gloire ; tu descends de ses premiers citoyens & de ses héros. Elle voit avec des yeux & une joie de mère toutes ses vertus & toutes ses grâces réunies & combinées en ta personne ; son génie, sa sagesse, son habileté ; son honneur, & son courage, ce courage intrépide & calme au sein des combats. Ton front ceint de lauriers, n'en est pas moins couronné des palmes de

la paix : la persuasion, aussi puissante que ton épée, coule de tes lèvres, & termine les plus grands débats. Qui pourroit en effet résister à qui réunit les charmes de la jeunesse, la vigueur de la maturité, & la sagesse de l'âge ? Et toi, Forbes, aussi, modèle du vrai mérite sincère comme la vérité, bienfaisant comme l'amitié compatissante, véritablement généraux & grand dans le silence ! ta patrie te découvre dans les arts renaissans, réglés par ta sagesse, & cultivés par ton esprit : elle a rarement connu un ami tel que toi.

Mais retournons dans les bois dont les couleurs variées se fanent, s'obscurcissent, & répandent un coup d'œil sombre sur l'horizon, dans lequel on trouve toutes les nuances, depuis la verdure sur son déclin, jusqu'aux ténèbres les plus obscures. La muse solitaire baisse son ton, nous mène dans les allées jonchées de la dépouille des arbres, & nous présente la saison dans son dernier période.

Il est cependant encore des momens où la lumière domine, & où le calme pur se répand & paroît sans bornes. Le doux ruisseau dont les eaux semblent plutôt frissonner que couler, demeure incertain dans son cours ; tandis que les nuages chargés de rosée, imbibent le soleil qui verse à travers leurs voiles brillans sa lumière adou-

cie sur le monde paisible. C'est en ce temps que ceux qui sont guidés par la nature & la sagesse, savent se dérober à la foule oisive qui habite les villes ; & , prenant leur essor au dessus des foibles scènes de l'art, viennent fouler aux pieds les basses idées du vice, chercher le doux calme, antidote des passions turbulentes, & trouver l'heureuse paix dans ces promenades solitaires.

Puisse-je ainsi retiré, pensif & rêveur, errer souvent sur les prés dépouillés, & dans le sombre bosquet, où l'on entend à peine le chant languissant de quelques oiseaux qui égalaient les travaux du bucheron ! Heureux encore, si quelque chantre séparé de sa compagne fait entendre de loin sa plainte, & gazouille foiblement dans le bois rembruni ; tandis que les grives, les linottes, les alouettes & tant d'autres oiseaux réunis, dont les chants sans art formoient, il y a peu de temps, des concerts dans l'ombre épaisse, maintenant privés de leur ame mélodieuse, se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé. Cette troupe découragée & comme stupide, qui a perdu l'éclat de ses plumes, ne fait plus entendre dans ses chants que des sons discordants & embrouillés. Mais que le fusil dirigé par l'œil inhumain, ne vienne pas détruire la musique de l'année future, & ne fasse pas une proie malheureuse

de ces foibles & innocentes espèces, qu'un coup subit & une mort lente font débattre à nos pieds sur la terre.

L'année pâle & déclinante, & cependant encore agréable, inspire une humeur plus douce. La feuille sèche & bruyante tombe sans cesse du triste bosquet, & réveille souvent comme en sursaut, l'homme réfléchissant qui se promène sous les arbres. Elles circulent lentement sur l'air agité ; mais si le vent plus vif souffle sur les branches, un déluge de feuilles vole dans l'air, jusqu'à ce qu'elles soient affaïllées & abattues par une pluie abondante. Le centre des forêts se meut encore, & obéit à chaque souffle ; mais les bords séchés & dépouillés ne répondent que par des sifflemens. La verdure desséchée des champs disparaît, & les fleurs rentrées dans leurs lits, perdent leur robe d'été. Ce qui reste même de fruits les plus forts tombe de l'arbre dépouillé ; les bois, les champs, les jardins & les vergers offrent de toutes parts une vue désolée.

C'est ici la saison de la réflexion, où tout semble respirer la mélancolie philo sophique. Quel empire son impulsion n'a-t-elle pas sur les ames sensibles ? Tantôt, arrachant des larmes subites, elle se manifeste sur les joues enflammées ; tantôt l'air tendre & abattu, les traits adoucis, le cœur palpi-

tant, elle élève les pensées au-dessus de notre sphère obscure. Mille & mille idées se succèdent, & l'œil de l'esprit créateur en conçoit d'inaccessibles au vulgaire : les passions qui correspondent à ces idées, aussi variées, aussi sublimes qu'elles, s'élèvent avec autant de rapidité; la piété s'enflamme jusqu'au ravissement & à l'extase. L'amour de la nature, le premier de nos sentimens ici bas, devient sans bornes, ainsi que le désir vaste & ambitieux de rendre heureux ses semblables. On soupire pour le mérite souffrant, & perdu dans l'obscurité. On sent naître en soi un noble mépris pour l'orgueil tyrannique, le courage pour les grandes entreprises, l'admiration qu'inspire la mort du patriote, même dans les siècles les plus reculés; l'on est touché & ému pour la vertu & la réputation, pour les sympathies de l'amour & de la tendre amitié, & pour toutes les douces émanations de l'âme sociale.

Muse! transporte-moi dans les vastes ombres des berceaux, dans les bosquets où à peine on est guidé par un foible crépuscule, dans les vallons propres aux rêveries, dans les tristes grottes & les ténèbres prophétiques qui paroissent s'agiter dans l'obscurité, & où des voix plus qu'humaines retentissent dans le vide profond, & faisoient l'oreille enthousiaste.

Ces ténèbres sont-elles trop épaisses? guidez-moi, vous, puissances qui veillez sur les vergers & sur les demeures rustiques qui brillent à l'infini dans les îles britanniques! daignez me conduire dans ces promenades majestueuses, le paradis de Stowe. Les bords fertiles d'Ionie n'offrent jamais à leur vainqueur de si belles scènes champêtres, ni une si riche variété dans l'art excité par le génie, ni tant de génie tempéré par le bon goût! c'est là, où la belle nature craint de céder à ses rivaux. Et toi, ô Pitt, qui fus de bonne heure la gloire de ton pays! permets que je repose dans ce temple, où les siècles futurs graveront ton nom illustre; & qu'heureux de m'entretenir avec toi, je jouisse des derniers souris de l'automne rayonnant sur les bois jaunés! Nous promenant ensemble dans ces lieux artistement champêtres, mon imagination enchantée croira parcourir les bosquets attiques, si célèbres par les leçons des philosophes. J'épurerai mon goût sur le tien; tu corrigeras mon pinceau, & lui apprendras à rendre avec vérité les beautés de la nature; ou, quittant les ombres tranquilles, j'instruirai l'esprit humain d'après tes leçons. Si dans l'avenir ma muse plus éclairée & plus sage veut s'exercer à peindre la scène tragique, tu l'instruiras à rendre les mouvemens variés du cœur, à tracer

un grand caractère, à graver les traits de chaque passion. Donne alors, donne à ses chants ton éloquence vive qui instruit, charme, persuade & transporte le sénat attentif; qui fait dépouiller le zèle honnête de toute apparence d'emportemens; & qui, armée d'une noble indignation, fait trembler la corruption sur son trône vénal. Tandis que nous nous promènerons délicieusement dans ces vallons élizéens, peut-être qu'un soupir compatissant nous échappera sur ton sort, digne Cobham! qui, forcé de renoncer à la gloire, t'occupas à planter ces allées vertes & régulières, au lieu des escadrons & des bataillons que tu rangeois autrefois. Quand la Gaule insultante, cette ennemie orgueilleuse, vaine & infidèle, perturbatrice du genre humain, excite l'univers à la guerre; la jeunesse britannique, enflammée de courage, regrette ton sage commandement, ton ardeur généreuse & tempérée, & ton expérience consommée, pour réprimer & contenir dans leurs limites ces brigands policés, & ces esclaves ambitieux.

Le soleil d'occident ne donne plus que des jours raccourcis: les soirées humides glissent sur le firmament avec un progrès lent & glacé, & jettent sur la terre les vapeurs condensées. Par-tout où les eaux sont languissantes & bourbeuses, où elles forment

des marais, où les rivières vont en serpentant, là les brouillards s'élèvent, roulent, & dans leur marche obscurcissent les champs. En même-temps la lune perçant à travers les intervalles des nuages, se montre en son plein dans l'orient cramoisi. Directement opposé au soleil, son orbe découvre au tube curieux des montagnes qui s'élèvent, des vallons ombragés, & des cavernes profondes. C'est un globe terrestre plus petit, qui, privé des feux du soleil, nous en réfléchit la clarté, & verse sur nous un jour plus doux. Sa pâle lumière flotte dans la vague des airs. Elle se coule légèrement sur les montagnes élevées & dans les vallons ombragés. Tandis que les rochers & les eaux repercutent ses rayons tremblans, tout l'atmosphère se blanchit par le reflux immense de sa clarté argentée qui vacille autour de la terre.

Mais quand la lumière de ce bel astre affoiblie & à demi effacée du firmament, permet aux étoiles brillantes de se montrer avec plus de lustre dans les cieus, ou quand son disque entièrement éteint, paroît à peine d'un blanc pâle & sans éclat, alors la lueur des météores se fait voir au nord; elle entoure d'abord les basses régions; elle monte ensuite au haut des cieus, redescend & remonte encore avec la même vitesse; ses feux se croisent, se combattent,

s'éteignent, se rallument, & paroissent tra-
cer dans leur forme des labyrinthes de lu-
mière.

La terreur se peint dans tous les regards,
& s'empare de la multitude qui croit décou-
vrir dans ce phénomène tous les objets de
son effroi; elle y voit des armées en ba-
taille hérissées de lances aériennes, & des
chevaux de feu. Elle croit voir la guerre
allumée, le combat sanglant, un carnage
affreux, & des fleuves de sang qui roulent
sur les plaines des cieus. Les peuples super-
stitieux ayant examiné de tous côtés cette
scène imaginaire, fuient, se cachent, s'agi-
tent comme troublés de frénésie; ils par-
lent de sang & de batailles; ils ne voient
que villes renversées par des tremblemens
de terre, ou consumées par les flammes;
ne prévoient que pestes, famines, orages,
inondations, & tous les malheurs qui dé-
truisent les empires quand le destin inva-
riable a décrété leur fin. La nature elle-
même leur semble ébranlée & menacer
ruine. Ce n'est pas ainsi que l'œil du philo-
sophe & du sage examine: il regarde avec
une attention curieuse cette lueur vacillante,
& désire de connoître la cause & la ma-
tière de ce phénomène, spectacle aussi beau
que nouveau.

Enfin, la nuit noire & profonde com-
mence à abaisser ses immenses voiles; la

terre & les cieus sont enveloppés de la
plus épaisse obscurité; l'ordre entier paroît
confondu; tout est privé de sa beauté: rien
ne peut plus être distingué; l'aimable va-
riété n'est plus qu'une nuit universelle. Tel
est le pouvoir de la lumière, de créer &
d'animer toutes choses. Que le sort du voya-
geur égaré est alors malheureux! il erre à
travers les ténèbres peuplées de fantômes
pâles & de chimères effrayantes: il n'est pas
seulement un instant consolé par la lueur
de quelque cabane, ou de quelque maison
élevée. Peut-être qu'en bronchant il aper-
çoit la flamme philosophique, qui se ré-
pand en sortant de la racine des joncs vis-
queux; cette flamme trompeuse s'amasse &
s'étend sur la mousse; mais cette lueur fan-
tastique, tantôt perdue, tantôt renouvelée,
ne sert qu'à le précipiter avec son cheval
dans quelque gouffre bourbeux, tandis,
hélas! que sa femme & ses enfans en pleurs,
attendent chaque jour son retour, & se
perdent dans de vaines conjectures. Quel-
quefois le météore salutaire envoyé par les
génies bienfaisans de la nuit, porte ses
rayons sur la crinière du cheval, lui mon-
tre le sentier étroit qui le préserve du pré-
cipice, ou l'éclaire au passage d'un gué
dangereux.

La nuit déjà plus longue fait place au
jour: le matin paroît & développe les der-

niers beaux jours de l'automne brillant d'éclat & de rosée. Le soleil en montant dissipe les brouillards; la gelée blanche se fond devant ses rayons, les gouttes de rosée étincellent sur chaque branche, & sur chaque plante.

Pourquoi dérober la ruche pesante; & massacrer dans leur demeure ses habitans? Pourquoi l'enlever dans l'ombre de la nuit, favorable aux crimes, pour la placer sur le souffre? tandis que ce peuple heureux & innocent s'occupoit de ses soins publics dans ses cellules de cire, & projetoit des plans d'économie pour le triste hiver, tranquille & joyeux de l'abondance de ses trésors: tout-à-coup la vapeur noire & accablante monte de tous côtés, & cette tendre espèce, accoutumée à de plus douces odeurs, tombant en monceaux par milliers de ces dômes mielleux, s'entasse sur la poussière. Race utile! étoit-ce pour cette fin que vous voliez au printemps de fleurs en fleurs? Etoit-ce pour mériter ce triste destin, que vous braviez les chaleurs de l'été, & qu'en automne vous avez erré sans relâche, & sans perdre un seul rayon du soleil? Homme cruel! maître tyrannique! combien de temps la nature prosternée gémira-t-elle sous ton sceptre de fer? En attendant qu'elle se renouvelle, faut-il lui envier son repos? est-il quelque nécessité qui te pût autoriser à

la détruire? Tu pouvois emprunter de ces foibles & laborieux animaux leur nourriture d'ambroisie; tu devois par reconnaissance les mettre à l'abri des vents d'hiver, & quand la saison devient piquante & dure, leur offrir quelque portion de leur bien. Image affligeante! voyez dans les tristes débris de leur ville solitaire quelques habitans sans secours, qui survivent à la ruine de leur état, & demeurent foibles, désolés & exposés à la mort. Telle une ville orgueilleuse, riche & peuplée, brillante de luxe & de tous les travaux de l'art, livrée toute entière à la joie des spectacles & des festins, ou plongée dans le sommeil, est tout-à-coup saisie par un tremblement de terre, ébranlée jusque dans ses fondemens, renversée & engloutie dans un gouffre de flamme sulphureuse. Tel fut dernièrement ton sort, malheureuse Palerme!

Loin de nous ces tristes idées! Le jour répandu sur le ciel & la terre, devient chaud & d'une splendeur infinie; tout en est entouré. Le zéphir est doux; on voit sur la plaine les fils évaporés de la rosée. Le firmament est clair & sans nuages; il est coloré profondément d'un bleu qui lui est propre. Le soleil brillant & radieux se montre sur son trône d'azur. La terre dorée est calme; tous les trésors de la moisson, maintenant recueillis, sont à l'abri des orages.

ges, & en sûreté pour le laboureur; l'abondance retirée défie les rigueurs les plus terribles de l'hiver qui s'approche : cependant tous les habitans s'abandonnent à la gaieté des festins, &, livrés à une joie vive & sincère, oublient leurs soins & perdent leurs soucis. La jeune fille laborieuse, s'abandonnant au sentiment vif qu'excite la musique champêtre, saute rustiquement, quoiqu'avec grâce, dans la danse animée. Ses charmes se déploient; c'est l'ornement du village; jeune, souple, dans la fleur de l'âge, riche en beauté naturelle, elle lance des regards toujours expressifs. Accorde-t-elle un coup d'œil favorable ? les jeux en deviennent plus vifs, & le lutteur s'empresse à lui montrer sa force & son adresse. La vieillieffe même fait des efforts pour briller, & raconte longuement les exploits de sa jeunesse. Tous se réjouissent, & oublient qu'avec le soleil du lendemain leur travail annuel & journalier doit commencer pour ne jamais finir.

Ah ! s'il connoissoit son bonheur, combien seroit le plus heureux des hommes, celui qui, loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile avec un petit nombre d'amis, goûte les plaisirs purs de la vie champêtre ! Que lui importe de ne pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule

rampante des vils flatteurs, qui sont à leur tour abusés ? indigne commerce ! Que lui fait cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui se soutient d'or, s'il n'a pas la peine de la porter ? Que lui importe que la terre & la mer tributaires couvrent sa table des animaux les plus rares, si un repas frugal, débarrassé d'un vain luxe, suffit à ses besoins & entretient sa santé ? Sa tasse ne pétille pas d'un jus rare & coûteux ; il ne passe pas les nuits, plongé dans un lit de délices, & les jours dans un état d'oïveté : mais, est-ce une privation pour celui qui ne connoit pas ces joies fantastiques, qui séduisent & trompent l'homme dissolu, qui promettent toujours le plaisir, & ne donnent que des peines, qui n'offrent enfin que des momens vuides & secs ? C'est pour ce sage que la paix est assurée, & les biens solides : loin des traverses & des espérances trompeuses, il est riche en contentement, autant qu'il l'est en herbe & en fruits par la bonté de la nature. Il est riche des dons rians du printemps, de ceux sous lesquels en été plie la branche rouge, & de ceux dont brille l'automne : il est riche encore de tout ce que retient dans le sein de la terre l'hiver qui doit préparer la fertilité. Rien ne lui manque : ni les fécondes génisses qui abondent en lait, & mugissent

dans le vallon ; ni les troupeaux de brebis bêlantes sur les coteaux , ni le murmure des ruisseaux , ni le bourdonnement des abeilles qui appelle à l'ombre le sommeil tranquille dans un cœur innocent. Il s'affied auprès d'une haie odoriférante ; il n'aperçoit que des bosquets & des grottes sombres, des fontaines pures, des lacs brillans ; il n'entend que des chants : c'est l'asyle de la simple vérité & de la pure innocence, de la beauté sans art, de la jeunesse saine & vigoureuse, sobre & patiente au travail. C'est là qu'habite la santé toujours fleurie, le travail sans ambition, la contemplation calme & le repos poétique.

Que d'autres traversant les mers, courent après le gain ; qu'ils fendent la vague sombre pendant de tristes mois ! que ceux-ci, trouvant de la gloire à détruire, cherchent à verser le sang, à ruiner les villes ; qu'ils se réjouissent sans pitié du malheur des veuves, des lamentations des vierges, & des cris tremblans des enfans ! que ceux-là, loin de leur pays natal, pressés par le besoin, ou endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres sous d'autres cieus ! que quelques-uns parcourent avec ardeur les villes où tout sentiment sociable est éteint, le vol autorisé par la ruse, & l'injustice légale établie ! qu'un autre excite au tumulte une foule séditieuse, ou la réduise en esclavage !

que

que ceux-ci, enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la discorde, & embrassent les droits de la justice, race de fer ! que ceux-là avec un front plus serein, mais une égale inhumanité, vivent & cherchent leurs plaisirs dans la pompe décevante des cours, & dans les cabales trompeuses ; qu'ils rampent bassement en distribuant leurs souris perfides, & en suivant le pénible labyrinthe des affaires d'état, tandis que l'agriculteur, libre de toutes les passions orageuses qui tourmentent les hommes inquiets, écoute, & n'entend que de loin & en fureté, rugir la tempête du monde, & n'en sent que mieux le prix de la paix dont il est environné ! La chute des rois, la rage des nations, le renversement des états, n'agitent point l'homme, qui, échappé du monde dans des retraites tranquilles, & des solitudes fleuries, étudie la nature, & suit sa voix, de mois en mois & de jour en jour, pendant tout le cours de l'année. Il l'admire & la voit dans toutes ses forces ; il sent dans son cœur la douceur de ses émotions, jouit de ce qu'elle donne libéralement, & ne désire rien de plus. Quand le jeune printemps réveille les germes, & reçoit dans son sein le souffle de la fécondité, ce sage jouit abondamment de ses heures délicieuses ; pas une fleur ne s'épanouit &

ne répand en vain son odeur. Dans l'été ; sous l'ombre animée, & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé, & sur le tranquille Hémus, il lit ce que les muses immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui inspirent ; son œil découvre, & son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'automne mûrie dore les campagnes, & invite la faucille du laboureur saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle d'un doux battement ; environné des rayons de la maturité, il médite profondément, & ses chants trouvent plus que jamais à s'exercer. L'hiver sauvage même est un temps de bonheur pour lui : la tempête formidable & la gelée qui se précipitent & se répandent sur la terre ensevelie, lui inspirent des pensées majestueuses : dans la nuit, les cieux clairs & animés par la gelée qui purifie tout, verse un nouvel éclat sur son œil charmé. Un ami, un livre, font couler tranquillement ses heures sages & utiles : il parcourt en imagination la terre & les mers. La vérité travaille d'une main divine sur son esprit, élève son être, & développe ses facultés ; les vertus héroïques brûlent dans son cœur. Il sent aussi l'amour & l'amitié ; son œil modeste brille & exprime son ravissement : les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au cou, & qui désirent de lui plaire, remuent son âme tendre & pater-

nelle. Il ne méprise pas avec humeur la gaieté, les amusemens, les chants & les danses ; car le bonheur & la vraie philosophie sont toujours sociables & d'une amitié fouriante. C'est là vivre : c'est ce que les vicieux & les habitans des villes coupables n'ont jamais connu : ce fut la vie de l'homme dans les premiers âges sans corruption, quand les anges & Dieu même ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

O nature suffisante à tout, répandue sur tout ! daigne m'enrichir de la connoissance de tes ouvrages ! Transporte-moi dans les cieux pour m'y déployer tes merveilles roulantes, des mondes sur les mondes dans une étendue infinie, dispersés avec profusion sur l'immense firmament ! permets que j'examine leurs mouvemens périodiques & leurs lois ! ouvre-moi l'abyme foudroyé, & m'y trace une route dans ces caveaux ténébreux où sont les couches des mines ; que j'y découvre le monde végétal & florissant, & sur ce monde le système plus élevé & plus incompréhensible des animaux ! Que j'atteigne à celui de l'esprit, plus élevé encore, scène variée des pensées vives & assorties, & des passions qui se mêlent & se confondent à l'infini ! découvre toutes ces choses à mon œil ravi ! Le temps qui fuit & qui se renouvelle ne peut suffire à épuiser tant de richesses : mais, si cet essor est au-dessus de

mes forces ; si le sang , paresseux dans mes veines , me défend cette ambition incomparable ; souffre du-moins que je demeure sans gloire , mais dans un doux repos , couché sous l'ombre épaisse près d'un ruisseau ! & daigne parler à mon esprit dans les rêves de mon oisiveté ! Tout commence par toi ; tout réside en toi : c'est par toi que mon chant se termine. Fais que jamais je ne me sépare de toi !



L' H I V E R.

L' H I V E R vient terminer le cercle varié des saisons : il arrive triste , sombre , accompagné de sa suite lugubre , les vapeurs , les nuages & les tempêtes. Soyez l'objet de mes chants , vous qui élevez l'ame aux vastes pensées , & aux méditations célestes ! Salut , ténèbres amicales , horreurs agréables , salut ! pendant les beaux jours de ma jeunesse , nourri dans une solitude négligée , plein d'ardeur & de joie , je me plaisois à chanter la nature. Je parcourois fréquemment vos âpres & sauvages domaines ; j'erois sur les neiges pures comme les vierges ; & j'étois moi-même aussi pur. J'écoutois le rugissement des vents & la chute des torrens ; je voyois la fermentation des tempêtes se préparer dans les soirées d'un firmament troublé. Ainsi passaient mes jours , jusqu'au temps où le gai printemps commençoit à sourire à travers les portiques brillans du midi.

O toi , protecteur de mes premiers essais ; Wilmington ! daigne soutenir encore ma muse , dont l'ardeur se renouvelle ! Elle effleura les charmes du printemps ; portée

sur l'aile de l'aigle, elle osa s'élever à travers le rayon de l'été; elle parcourut ensuite les beautés de l'automne, & peignit les vents frais & l'ombrage. Maintenant enveloppée dans des orages redoublés, elle essaie de s'élever encore parmi les nuages de l'hiver; elle monte ses accords sur le ton des autans furieux, & des fleuves mugissans; ses vers sont grands & sans ordre comme son sujet. Trois fois heureuse, si l'audace de ses descriptions & la majesté de ses pensées peuvent satisfaire la justice de ton goût. Digne Wilmington, grand non-seulement dans tes desseins pour enrichir un peuple puissant, mais encore dans ta bonté; ton ame intègre, inébranlable & incorruptible en un siècle glissant, brûle pour le bien de ta patrie, & ne s'enflamme pas en vain: ton esprit est ferme & libre avec sagesse; toutes tes vertus se servent réciproquement de lustre, & réfléchissent l'homme d'état dans le citoyen: tu es l'espérance publique; tous les yeux se tournent vers toi, & semblent inviter ma muse à publier ce que l'envie même ne sauroit appeler flatterie.

Le centaure cède au capricorne le triste empire du firmament, & le fier verseau obscurcit le berceau de l'année. Le soleil penché vers les extrémités de l'univers, répand à peine un foible jour sur le monde;

Il darde obliquement ses rayons émouffés dans l'air épais, enveloppés de nuages obscurs; son orbe foible, pâle & large, borde le sud & descend aussi-tôt, livrant à la nuit longue & profonde l'univers languissant. La nuit même est préférable à cet instant où toute la chaleur, la lumière, la joie & la vie semblent expirer & abandonner le jour incertain: en même-temps de vastes ombres tachées & humides ceignent d'une zone noire, les nuages rassemblés; & toute la masse des vapeurs du ciel couvrent tumultueusement la face de l'univers. L'hiver, porté sur une obscurité pesante qui affaïsse le monde, verse sur la nature ses malignes influences, & féconde la semence des maladies. L'ame de l'homme languit; la vie lui est à charge, & ses pensées sont plus tristes que la mélancolie même. Les bestiaux sont accablés; & les troupeaux décolorés se répandent sans guide sur la terre nouvellement frissonnée, pour y chercher quelque racine. Le triste génie des orages qui approchent, soupire le long des bois & des marécages. Dans les rochers séparés, & les montagnes brisées, le ruisseau s'agite, répond aux grottes qui préparent la tempête, & renvoie un gémissement profond qui retentit à l'oreille attentive de l'imagination.

Ainsi paroît le père de la tempête, en-

touré d'épaisses ténèbres. Des pluies tristes & sombres, dardées sur le sommet des montagnes, versent du firmament surchargé la vapeur malfaisante, & ébranlent les forêts qui s'agitent en murmurant. La plaine disparaît & n'est plus qu'une mer. Les nuages voisins de la terre se fondent en fleuves, & toujours inépuisables forment une nuit profonde, qui couvre la face du jour. Les habitans de l'air cherchent tous des asyles, à la réserve de ceux qui semblent se plaire à fendre la tempête, & à battre des ailes en nageant sur l'étang perlé. Les troupeaux reviennent des champs sans pâture, & demandent leurs étables avec des mugissemens qui dénotent leurs besoins, ou se rassemblent sous l'abri le plus prochain. Les oiseaux domestiques y accourent en foule; le coq y mène sa cour morne & mouillée; tandis que le rustre penché sur le foyer, raconte ses histoires naïves & gaies; il parle, rit, & s'embarasse peu de l'orage qui semble vouloir accabler l'humble toit.

Enfin, la rivière, grosse de torrens, roule ses eaux avec violence, & paroît couverte des ruines de ses bords. Elle se précipite avec impétuosité & rugissement du haut des montagnes & des déserts moussieux, & tombe à travers les rochers qui retenaient si loin. Bientôt elle se répand

& coule dans le vallon sablonnetux, elle paroît calme, paresseuse & tranquille; jusqu'à ce qu'enfin resserrée entre deux collines, elle force son chemin, parvient aux rochers & aux bois qui suspendent sa marche terrible: là, recueillant de triples forces, elle devient rapide & profonde; elle bouillonne, tournoie, écume, & tonne dans son cours.

Nature, grand auteur, dont la main infatigable roule sans cesse les saisons de l'année, combien tes ouvrages sont puissans & majestueux! de quelle terreur agréable ils pénètrent l'ame qui les chante avec étonnement & admiration! Vous, vents, qui commencez à souffler avec un cours impétueux, j'éleve ma voix vers vous! parlez, êtes puissans, dites où sont vos trésors? quels lieux recèlent ces magasins d'air, destinés à accroître la violence des orages qui se préparent? quelle région éloignée du firmament vous retient dans le sommeil, quand le calme est rendu à la terre.

Quand le soleil descend du pâle firmament, marqué de taches qui errent & vacillent sur son orbe brillant, des rayons rouges & pleins de feu l'environnent; les nuages s'ébranlent dans un équilibre chancelant, & semblent douter encore à quel maître il leur faut obéir. La lune pâle se lève lentement dans l'orient plombé; un

cercle blanchâtre couronne ses cornes émouffées. Les étoiles obscurcies ne donnent qu'un rayon tremblant qui se perd dans l'air flottant & troublé ! elles dardent leur lumière qui perce par intervalle à travers l'obscurité, & semble briller d'une lueur blanchâtre. Les feuilles sèches sont le jouet des tourbillons, & les plumes flottent sur les fleuves. Le taureau prévoyant l'orage, tourne vers le ciel ses larges narines, & respire le souffle de la tempête. La matrone même qui file & rêve en faisant sa tâche de nuit, voit l'orage annoncé par sa lumière qui coule, & dont la flamme pétille. Les oiseaux sur-tout sont en ce genre le plus sûr présage. Les corbeaux bruyans quittent en foule la plaine où ils cherchoient leur pâture, pressent leur vol fatigué, & se hâtent de chercher l'abri du bois le plus prochain. La triste chouette fait sans relâche retentir le bosquet de son lugubre chant. Le cormoran s'élève de l'abyme & rode sur la terre en poussant des cris : le héron prend son essor avec les mêmes marques d'inquiétude ; & les oiseaux de mer fendent les nuages épais d'une aile rapide & sauvage. L'océan inégalement pressé, ramène son flux avec une commotion déréglée ; tandis que des cavernes du rivage, & des forêts des montagnes, sort une voix solennelle qui ordonne au monde d'être en

attente. Alors la tempête sort, éclate subitement, & change l'air entier précipité en torrent. La mer souffre du poids de la force éthérée, l'eau change de couleur, elle remonte, attirée du fond même des abymes. A travers la nuit obscure qui enveloppe tout, l'onde fière & écumante semble brûler & se débattre sur un million de vagues en fureur. En même-temps les flots s'élèvent comme des montagnes avec un tumulte horrible, & semblent vouloir atteindre aux nuages : les vagues s'entassent & éclatent enfin en rugissant : aussi impétueuses que les vents, elles chassent les navires, les arrachent à l'ancre qui les retient, & les poussent dans la vaste étendue des eaux puissantes ; tantôt ils sont élancés avec effort sur le sommet des vagues ; tantôt précipités dans les plus secrètes profondeurs, ils visitent les entrailles de l'abyme ; la froide baltique tonne sur leurs têtes. Ils remontent encore, & continuent leur cours rapide, poussés par les vents impitoyables qui déploient toute leur furie, jusqu'à ce qu'enfin ils sont jetés sur des côtes éloignées, à moins que quelques pointes de rocher, ou quelque plage trompeuse n'arrête leur course, & ne les fasse flotter en mille éclats sur les eaux.

La tempête déchaînée exerce un égal empire sur la terre. Les montagnes ton-

nent, & les arbres les plus forts abaissent leurs têtes jusqu'à leurs racines. Le voyageur éperdu qui marche seul la nuit sur la colline, s'épuise en vains efforts, perd haleine, & tombe à chaque pas. Les forêts tourmentées & déracinées s'agitent encore, & perdent le reste de leur parure; leurs membres gigantesques abattus, errant çà & là au gré des aquilons déchainés. Le tourbillon passe des bois dans la plaine, & s'attachant sur la cabane comme sur les palais, les agite jusque dans leurs fondemens. Le sommeil effrayé fuit; le souffle féroce hurle, & presse le toit ébranlé, réunissant ses efforts pour s'ouvrir un passage. On dit qu'on entend alors, dans l'air surchargé, de longs gémissemens, des cris aigus, & des soupirs éloignés, organes du démon de la nuit, qui prédisent aux malheureux l'infortune, & annoncent la mort.

L'ouragan est au comble de sa fureur. Les nuages mêlés avec les étoiles, semblent les entraîner avec vitesse au long du firmament. La nature entière chancelle; quand tout-à-coup son roi, qui seul est au-dessus de la tempête, & qui marche sur les ailes des vents impétueux avec une anguste sérénité, ordonne le calme; & dans l'instant l'air, la terre, & la mer sont en silence.

La nuit est profonde: les nuages fatigués
se

se rassemblent lentement, se mêlent, se confondent & forment une solide obscurité. Tandis que le monde assoupi se livre au sommeil, j'invoque les graves divinités de la nuit, & me livre à la méditation, la compagne tranquille; j'éloigne les soins inquiétans du jour, & j'abandonne la trace des sens.

Où êtes-vous maintenant, fausses vanités du monde? Désirs irrités & toujours trompeurs! où êtes-vous? Où tendent vos efforts? aux vexations, aux fraudes & aux remords; triste & accablante pensée! Cependant l'homme toujours déçu, réfléchit sans suite, sommeille sans jour du repos, & se lève toujours excité par de nouvelles espérances, se hâtant de reprendre le cercle de ses vaines occupations.

Père de la lumière & de la vie, félicité suprême! enseigne-moi à te connoître; sauve-moi de l'erreur de la vanité, du vice & des viles trames de l'intérêt. Nourris mon ame de la vérité, de la paix intérieure, de la pure vérité, & du bonheur sacré & substantiel qui ne manque jamais.

Des tempêtes plus piquantes arrivent: les nuages sortent épais de l'orient glacé. Un déluge de vapeurs se congèle en neige dans leur vaste sein: ils roulent pesamment leur laine blanche, & le firmament s'at-

triste des préparatifs de l'orage. La neige descend dans l'air tranquille: elle est d'abord légère & vacillante, elle tombe ensuite plus promptement & plus épaisse, & obscurcit le jour par son flux continu. Les champs prennent leur robe d'hiver. Tout éclate de blancheur, excepté le bord du ruisseau qui serpente où les nouvelles neiges se fondent. Les bois abaissent leurs têtes chenues; & avant que le soleil foible & languissant ait envoyé ses rayons du soir, la surface universelle de la terre cachée profondément & tranfie, est un désert sauvage & éblouissant, où les ouvrages de l'homme sont ensevelis. Le bœuf destiné au labourage, accablé & couvert de neige, demande le prix de ses travaux. Les oiseaux du ciel, apprivoisés par la saison cruelle, viennent en foule autour des vaneurs, & réclament la petite portion qui leur est assignée par la providence. Le seul rouge-gorge qui est consacré aux dieux domestiques, sagement attentif aux troubles du firmament, quitte ses compagnons tremblans dans les tristes champs & dans l'épais buisson, pour se confier à l'homme, & lui rendre sa visite annuelle: d'abord effrayé, il vole & bat de l'aile contre la fenêtre, il descend ensuite & s'approche du foyer; sautant sur le plancher, il regarde la famille fouriante, il béquette,

s'éloigne & s'étonne du lieu où il est, jusqu'à ce que devenu plus familier, les miettes de la table attirent ses pieds délicats. Les déserts chassent leurs habitans sauvages & affamés. Le lièvre craintif trouve par-tout la mort qui le poursuit sous toutes les formes, les pièges barbares, les chiens, & l'homme plus barbare encore. Il s'approche de l'abri des jardins, pressé par la faim plus forte que la crainte. L'espèce bélante regarde d'un œil muet & désespéré le ciel obscurci & la terre éclatante; ensuite tristement dispersée, elle cherche l'herbe séchée à travers les monceaux de neige.

Bergers! il est temps de vaquer au soin de vos troupeaux; bravez la rage des saisons, & donnez-leur une nourriture abondante; logez-les à l'abri de l'orage: car, souvent dans cette rude saison un tourbillon rapide fort de l'orient, rénnit & enlève le fardeau d'hiver qui couvroit la plaine; le flux de la tempête engloutit & accable le malheureux troupeau caché entre deux collines voisines; quelquefois même le vallon s'enfle & s'élève comme une montagne dont le sommet glacé brille dans le firmament. Ainsi les neiges s'élèvent en monceau pendant tout l'hiver, & effacent la clarté du jour. Le berger s'arrête accablé, se perd, & méconnoît son propre champ; il voit de nouvelles collines, dont le triste sommet

lui est inconnu. Il voit des tableaux effrayans qui lui déguisent la plaine, il ne se reconnoît plus ; il ne retrouve ni les rivières, ni les forêts perdues dans ce désert informe ; il erre des collines aux vallons, & s'égarer toujours de plus en plus. Troublé du souvenir de sa maison, impatient, il se plonge dans les monceaux flottans ; le triste désir de trouver sa demeure saisit ses nerfs, & rappelle leur vigueur qui se consume en efforts inutiles. Combien son ame est accablée ! Quel désespoir, quelles horreurs remplissent son cœur, quand à l'erreur de son imagination qui lui a persuadé un instant qu'il aperçoit sa cabane, qui paroît comme une tache noire au milieu des neiges, succède la douleur de ne trouver qu'un désert raboteux, loin des traces & de la demeure des hommes. Cependant la nuit s'approche & l'environne, la tempête gronde sur sa tête, & accroît l'horreur du désert. Son esprit alors plein d'idées de précipices affreux, de chûtes, de marais trompeurs, que la gelée n'a pu rendre solides, de gouffres comblés par la neige, augmente l'abattement de son corps ; il ne sait ce qui est eau ; il craint à chaque pas de rencontrer, ou le lac solitaire, ou la fontaine qui bouillonne sans cesse ; il s'arrête enfin ; & se couche près d'un monceau sans forme, pensant à toute l'amertume de la mort, & le cœur

ferré de cette tendre angoisse que la nature darde dans le sein accablé d'un homme mourant, éloigné de sa femme, de ses enfans, & de ses amis. En vain son épouse soigneuse prépare, en l'attendant, un feu brillant & un vêtement chaud ; en vain ses jeunes enfans, attentifs à regarder l'orage, demandent leur père avec une vive impatience & d'innocentes larmes ; hélas ! il ne reverra plus ni femme, ni enfans, ni amis, ni sa demeure sacrée : l'impitoyable hiver s'empare de ses nerfs, opprime & engourdit ses sens ; le froid se glisse dans ses entrailles ; le laisse étendu au long des neiges, glacé, sans vie, & semblable à une masse insensible qui blanchit au souffle du nord.

Ah ! que les licencieux & les orgueilleux qui vivent au milieu des plaisirs, dans la puissance & l'abondance, réfléchissent peu à ces malheurs. Ceux qui perdent les heures dans la débauche, dans la joie évaporée, & souvent même cruelle, ne pensent pas, tandis qu'ils se plongent dans les plaisirs, combien il en est qui éprouvent les douleurs de la mort, & les différens maux de la vie ; combien périssent dans les eaux, ou par le feu ; combien versent leur sang dans des disputes honteuses entre l'homme & l'homme ; combien languissent dans le besoin & dans l'obscurité des prisons, privés de l'air commun à tous, & de l'usage commun aussi

de leurs propres membres ; combien mangent le pain amer de la misère, & boivent le calice de la douleur ; combien n'ont d'autre demeure que la chétive cabane de la triste pauvreté, ouverte aux injures de l'hiver ; combien il en est qui tremblent & frémissent sous l'aiguillon piquant des tortures de l'esprit, des passions sans bornes, de la fureur, du crime & des remords, & qui, précipités enfin du sommet de la vie, offriront dans leur catastrophe un beau sujet à la muse tragique. Même dans le vallon paisible, où la sagesse aime à demeurer avec l'amitié, la paix & la méditation ; combien en est-il, qui, tourmentés des passions honnêtes, languissent dans des malheurs secrets & profonds ; qui, penchés sur le lit de mort de leurs plus chers amis, marquent & reçoivent leur dernier soupir ! Hommes livrés au délire des passions ! retracez vous de telles idées ; pensez à toutes ces choses, & à mille autres maux qui ne se peuvent nommer, & qui font de la vie une scène de travail, de souffrance & de malheur ! si vous vous en occupiez, le vice qui vous domine, s'arrêteroit, effrayé dans sa carrière. Vos mouvemens guidés au hasard & intercadens deviendroient des pensées : votre cœur, pénétré, s'échaufferoit de charité ; la bienfaisance dilateroit en vous ses desirs ; vous apprendriez à soupiner, à mêler

vos larmes ; ces mouvemens se tourneroient en goûts ; & ces goûts perfectionnés graduellement, établiroient dans votre ame, le vrai, le solide bonheur, & le seul qui ne peut què croître, & se perfectionner sans cesse.

C'est ici le lieu de célébrer ces hommes généreux, qui, touchés du malheur des humains, & s'attachant à la poursuite des abus, pénétrèrent jusques dans les horreurs d'une prison obscure, où la misère gémit sans être écoutée, & sans attendre personne ; où la maladie languit ; où la faim & la soif dévorent ; & où la pauvreté est punie comme le vice. Quoi ! dans la terre de liberté, aux lieux où cette mère de l'humanité brille dans chaque rue & dans chaque place publique, de petits tyrans exerçoient leur rage, & arrachent le plus vil aliment de la bouche affamée, refusoient à leurs frères un peu de paille pour reposer leurs membres froids, & leur déroboient jusqu'au sommeil, la dernière des consolations ; ils enchaînoient dans la prison l'Anglais né libre ; leurs mains cruelles se faisoient un plaisir de le déchirer avec des fouets inhumains, & par des moyens secrets & barbares arrachent la vie de ceux qui avoient travaillé & versé leur sang pour la patrie ! O grand dessein, qui fut si bien exécuté avec un soin patient & un zèle

tempéré par la sagesse ! Vous, enfans de miséricorde, recommencez vos pieuses recherches, découvrez au grand jour ces farouches & criminels satellites des lois ; arrachez de leurs mains la verge de fer & d'oppression, & ordonnez que les cruels éprouvent les douleurs qu'ils font souffrir aux autres ! J'aurois encore beaucoup à dire. Si jamais l'intervention équitable du citoyen autorisé fut nécessaire, c'est dans ce siècle desséché. O Juges des lois, dont les hommes faux & trompeurs ont accablé & obscurci la vérité, énérvé & éludé la justice ; combien glorieux seroit le jour où l'on verroit vos entraves brisées, & tout homme en état de faire valoir son droit !

Les loups chassés par l'excès de la famine, se rassemblent par troupes enragées ; ils descendent du haut de ces terribles montagnes, dont les Alpes brillantes, les Apennins ondoyans, & les Pyrénées couvrent une si vaste étendue de terrain. Ces Loups cruels comme la mort, affamés comme les tombeaux, maigres & hideux, brûlent de verser le sang, & se répandent sur le pays ; ils le parcourent aussi promptement que le vent du Nord qui balaie la neige éclatante ; tout devient leur proie. Ils s'attachent au courrier, le renversent, & percent son cœur puissant. Le taureau ne peut défendre son auguste front, ni faire quitter prise à

ces meurtriers féroces. Ardents à la rapine, ils s'élancent à la gorge de la mère, arrachent l'enfant de son sein, & le déchirent malgré ses cris. Le visage majestueux de l'homme ne les arrête pas. La beauté même, cette force divine, dont le regard brillant étonne le lion généreux & l'adoucît, subit le même sort, & devient une proie malheureuse. Mais, si le pays, averti de cette affreuse attaque, se tient sur ses gardes, alors ces ravisseurs, frustrés, attirés par l'odeur, se jettent, chose terrible à raconter, sur le cimetière effrayant, fouillent les tombeaux, en tirent les corps ensevelis, parmi lesquels ils hurlent & se mêlent avec les ombres & les esprits effarés.

Dans ces régions escarpées, demeure des heureux Grisons, que recèlent de paisibles vallées, souvent des montagnes de neige se détachent, roulent la terreur, & tombent tout-à-coup des roches surchargées ; elles se précipitent comme le tonnerre, de rochers en rochers ; tout l'empire de l'hiver & des glaçons est dans une commotion terrible. Les troupeaux, les bœufs, les bergers, les voyageurs, & quelquefois des brigades entières de troupes en marche, ou des hameaux plongés dans le sommeil, sont ensevelis sous ses ruines accablantes.

Au milieu des rigueurs de l'année, dans la profondeur de l'hiver, tandis que les

vents glacés soufflent au dehors, je choisis pour ma retraite un séjour, couvert d'un côté par les forêts gémissantes, bordé de l'autre par l'étendue sans bornes des vagues; abri rustique & solitaire, où, tandis que le foyer brillant & les flambeaux ardents égaient, & bannissent l'obscurité, je m'affieds, & me livre à l'étude. Je converse avec ces morts illustres, ces sages de l'antiquité, révéérés comme des Dieux, bien-faisans comme eux, héros donnés à l'humanité pour le bonheur des arts, des armes, & de la civilisation. Concentré dans ces pensées motrices de l'inspiration, le volume antique me tombe des mains; &, méditant profondément, je crois voir s'élever lentement & passer devant mes yeux étonnés ces ombres sacrées, objet de ma vénération. Socrate d'abord, demeuré seul vertueux dans un État corrompu, seul ferme & invincible; il brava la rage des tyrans, sans craindre pour la vie ni pour la mort; & ne connoissant d'autres maîtres que les saintes lois d'une raison calme (cette voix de Dieu, qui réentend intérieurement à la conscience attentive.) Solon, le grand oracle de la morale, le plus sage du genre humain, qui établit sa république sur la vaste base de l'équité: il fut, par des lois douces, réprimer un peuple fougueux, lui conserver tout son courage, & ce feu yif,

par lequel il devint si supérieur dans le champ glorieux des lauriers, des beaux arts, & de la noble liberté, & qui le rendit enfin l'orgueil de la Grèce & du genre humain. Lycurgue ensuite, cet homme sévèrement sage, qui plia toutes les passions sous le joug de la discipline la plus étroite.

Après lui, s'avance ce chef intrépide, qui s'étant dévoué pour la patrie, tomba glorieusement aux thermopiles, & pratiqua ce que l'autre n'avoit qu'enseigné. Aristide lève son front où brille la candeur; cœur vraiment pur, à qui la voix sincère de la liberté donna le grand nom de juste: respecté dans sa pauvreté sainte & majestueuse, il soumit au bien de sa patrie jusqu'à sa propre gloire, & accrut la réputation de son rival orgueilleux. J'aperçois Cimon, son élève, couronné d'un rayon plus doux: son génie s'élevant avec force, repoussa au loin la molle volupté: au-dehors il fut le séan de l'orgueil des Perses, au-dedans il étoit l'ami du mérite & des arts; modeste & simple au milieu de la pompe de la richesse. Je vois ensuite paroître & marcher penfifs les derniers hommes de la Grèce sur son déclin, héros appelés trop tard à la gloire, & venus dans les temps malheureux: Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme heureusement né, également doux & ferme, & dont la haute gé-

nérosité pleurè son frère dans le tyran qu'il immole. Les deux Thébains , égaux aux meilleurs , dont l'héroïsme combiné éleva leur pays à la liberté , à l'empire , & à la renommée. Le grand Phocion , dans le tombeau duquel l'honneur des Athéniens fut enseveli ; sévère comme homme public , inexorable au vice , inébranlable dans la vertu ; mais sous son toit illustre , quoique bas , la paix & la sagesse heureuse adoucissoient son front ; l'amitié ne pouvoit être plus douce , ni l'amour plus tendre. Agis , le dernier des fils du vieux Licurgue , fut la généreuse victime de l'entreprise toujours vaine de sauver un état corrompu ; il vit Sparte même , perdue dans l'avarice servile. Les deux frères Achaïens ferment la scène : Aratus qui ranima quelque-temps dans la Grèce la liberté expirante , & l'aimable Philopœmen , le favori & le dernier espoir de son pays , qui ne pouvant en bannir le luxe & la pompe , fut les tourner du côté des armes ; berger simple & laborieux à la campagne , chef habile & hardi aux champs de Mars.

Un peuple puissant , race de héros , s'avance ; son front plus sévère n'a d'autre tache qu'un amour excessif de la patrie , passion trop ardente & trop partielle. Numa , la lumière de Rome , fut son premier &

son meilleur fondateur ; puisqu'il fut celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'univers. Viennent ensuite les grands & vénérables consuls : Junius Brutus , dans qui le père public , du haut de son redoutable tribunal , fit taire le père privé : Camille , que son pays ingrat ne put perdre , & qui ne fut venger que les injures de sa patrie : Fabricius , qui foule aux pieds l'or séducteur : Cincinnatus , redoutable à l'instant où il quittoit sa charrue. Et toi , Regulus , victime volontaire de Carthage , impétueux à vaincre la nature ! tu t'arraches aux larmes de ta famille pour garder ta foi , & pour obéir à la voix de l'honneur. Scipion , ce chef également brave & humain , qui parcourt rapidement tous les différens degrés de gloire , sans tache ; ardent dans la jeunesse , il fut , après , goûter les douceurs de la retraite avec les muses , l'amitié , & la philosophie : Cicéron , dont la puissante éloquence arrêta quelque temps le rapide destin de Rome : l'invincible Caton , vertueux dans les plus grands dangers. Et toi , malheureux Brutus ! héros bienfaisant , dont le bras tranquille , poussé par la vertu , plongea l'épée romaine dans le sein de ton ami ! Mille autres encore demandent & méritent le tribut de mes vers : mais , qui peut nombrer les étoiles

du ciel ! qui peut célébrer leurs influences sur ce bas monde !

Quel est celui qui s'approche d'un air grave, doux & majestueux comme le soleil du printemps ? c'est Phébus lui-même, ou le grand berger de Mantoue. Le sublime Homère paroît aussi, rapide & audacieux père du chant ; la muse britannique vole à ses côtés, & l'égale ; l'un & l'autre percent l'espace & l'obscurité, & parviennent d'un plein vol au sommet du temple de la renommée. Les ombres de ceux dont la touche habile & pathétique favoit passionner les cœurs & les charmer, qui entraînoient les Grecs au théâtre pour les frapper des grands traits de la morale ; ceux aussi qui ont mélodieusement éveillé la lyre enchanteresse, s'offrent à moi tour-à-tour.

Société divine, ô vous, les premiers d'entre les mortels, ne dédaignez pas de m'inspirer dans les nuits que je vous confacre ! faites que mon ame prenne l'eslor, & puisse s'élever à des pensées semblables aux vôtres ! Et toi, silence, puissance solitaire, veille à ma porte, éloigne tout importun qui voudroit me dérober les heures que je destine à cette étude ! n'excepte qu'un petit nombre d'amis choisis, qui daigne quelquefois honorer mon humble toit, & y porter un sens pur, un savoir bien digéré, une fidélité extrême, un es-

prit sans artifice, & une humeur toujours gaie. Pope descendra peut-être du parnasse, pour aider à mon enthousiasme, pour égayer ma retraite, échauffer mon cœur, & rendre mon esprit plus flexible. Homère, que Pope a approché de nous, ne chante pas avec plus de douceur ; mais la société de Pope, est encore plus ravissante que ses chants.

Où es-tu, Hammond, toi, la gloire, l'amant, le favori des muses ? Pourquoi, cher Hammond, fus-tu ravi sitôt à nos espérances ; quand, dans la première fleur d'un génie en son printemps, on découvroit en toi le mérite de l'homme fait, & les vertus de la maturité ! A quoi sert maintenant cette soif de la renommée qui brûloit dans ton cœur ? Ces trésors de connoissances acquises de si bonne-heure, ce zèle ardent pour le service de ta patrie qui te distinguoit parmi les jeunes citoyens dévoués à sa défense ? Hélas ! qu'est devenu ce charme vivifiant d'un esprit plein de feu, ce ravissement pour les muses, ce cœur si sensible à l'amitié, & cette ame rayonnante de joie qui rendoit tes vertus douces & souriantes. Ah ! toutes ces choses ne nous furent montrées que pour borner notre ambition, & pour apprendre à nos espérances humiliées, que la vie n'est qu'un songe.

Je voudrais passer ainsi les jours sombres de l'hiver dans quelque retraite profonde, entouré d'amis complaisans. Je traiterais des sujets enjoués, ou majestueux, selon que la muse me l'inspireroit. Nous discuterions ensemble, si les merveilles infinies de la nature furent tirées du chaos & s'élevèrent du vuide, ou si elles furent produites de toute éternité par l'esprit éternel. Nous examinerions ses ressorts, ses loix, ses progrès & sa fin. Nous étendrions ainsi nos vues sur ce bel assemblage, nos esprits s'élevant par degrés, découvriraient l'étonnante harmonie qui unit tant de merveilles. Nous tenterions ensuite d'examiner le monde moral, dont le désordre apparent est réellement l'ordre le plus sublime, préparé & gouverné par la haute sagesse qui dirige tout vers le bien général. D'autres fois la sage muse de l'histoire nous conduiroit à travers les temps les plus reculés, nous feroit voir comment les empires s'accrurent, déclinerent, tombèrent & furent démembrés. Nous découvririons les principes de la prospérité des nations. Comment les unes doublent leur sol par les miracles de l'agriculture, & changent par l'industrie les influences d'un ciel peu favorable de sa nature, tandis que d'autres languissent dans les climats les plus brillans & les plus heureux. Cette étude enflam-

meroit nos cœurs, & éclaireroit nos esprits de ce rayon le plus pur de la divinité qui embrase l'âme patriotique des citoyens & des héros. Mais si une humble & impuissante fortune nous force à réprimer ces élans dans une âme généreuse, alors supérieurs à l'ambition même, nous apprendrons les vertus privées. Nous parcourrons les plaisirs d'une vie douce & champêtre; nous saurons comment on passe dans les bois & dans les plaines les plus doux momens de la vie: ou guidés par l'espérance dans les sentiers obscurs de l'avenir, nous examinerons avec un œil attentif les scènes de bonheur & de merveilles où l'esprit, dans une progression infinie, s'élève & parcourt les états & les mondes. Mais pour nous délasser de ces pensées profondes, nous nous livrerons aux saillies d'une imagination enjouée, qui fait peindre avec rapidité, & effleurer les idées; la gaieté naît de la vivacité de l'esprit; & la gravité même, jouant alors la folie, excite le rire, & dilate l'âme.

Le village allume ses feux; c'est-là qu'à la ronde on raconte des histoires de spectres bien attestées, bien crues, bien écoutées, jusqu'à ce qu'une horreur superstitieuse saisisse toute l'assemblée. Souvent on s'exerce à la danse rustique; la gaieté champêtre règne à grand bruit; le simple badinage s'empare du

cœur du berger sensible à la joie ; le rire bryvant & sincère ; le baiser surpris à la jeune fille volontairement distraite , ou qui feint de dormir ; les sauts , les jeux de mains & les ris joints à la danse qui marque les temps de la musique naturelle , tout concourt à leur faire passer gaiement les soirées d'hiver.

Les villes fourmillent de monde. Les assemblées publiques, où l'on traite mille sujets divers, retentissent d'un bourdonnement formé du mélange confus des différens propos, auquel on ne peut rien distinguer. Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent rapide d'une fausse joie qui les entraîne à leur destruction. La fureur du jeu s'empare de l'ame déjà empoisonnée : l'honneur, la vertu, la paix, les amis, les familles & les fortunes sont précipitées dans le gouffre d'une ruine totale. La salle de bal est illuminée avec art : la cour brillante y répand sa pompe : les cercles s'épaississent : un doux éclat décore le palais, réfléchi par mille robes enrichies, par les flambeaux, les pierreries étincelantes, & le feu des yeux de la beauté ; tandis que le petit-maitre, insecte léger, brille dans sa parure passagère, papillone, & secoue ses ailes poudrées.

L'ombre d'Hamlet paroît, & porte la terreur sur la scène. Othello fait éclater sa fureur ; la malheureuse Monime fond en

larmes, & Belvidère brûle & sèche d'amour. La terreur s'empare des cœurs, & l'art fait couler des pleurs honnêtes. Ailleurs la comédie fait rire le public du tableau de ses propres mœurs ; quelquefois elle s'élève & représente les scènes d'une belle vie : on voit dans le généreux Bévil toutes les vertus d'un héros jointes aux agrémens d'un homme aimable.

C'est ainsi, Chesterfield, que ta sagesse solide & parfaite, tes vertus patriotiques, & cette science consommée dans la politique qui simplifie à tes yeux tous les ressorts des gouvernemens, ne nuisent aucunement à tes grâces & à tes talens pour les beaux arts, qui te rendent tout-à-la-fois le protecteur, l'ornement, & la joie de la société. Permetts que ton nom orne les chants de ma muse champêtre, avant qu'elle retourne humblement à ses tableaux rustiques : accorde à sa haute ambition une place à ta suite ; car chaque muse a droit d'y avoir la sienne. L'une fait valoir cet esprit cultivé & accompli ; l'autre célèbre ce génie généreux & britannique qui dédaigne les amorces d'un pouvoir corrompu ; d'autres chantent cette politesse élégante qui surpasse, au jugement même de la France présomptueuse, les manières vantées de sa cour brillante : cette vivacité, cette énergie d'expression, cette vérité de pinceau, qui, à

L'aide de la saillie , du sel attique & du sarcasme , piquant agréablement , pénètrent l'ame , & corrigent sans déplaire. Pour moi , m'élevant à des objets plus grands encore , je te montrerai dans un jour plus glorieux ; je peindrai les enfans de la Grande-Bretagne accourans en foule au sénat attentif , pour y entendre plaider la cause de la patrie ; je dirai comment la vérité dans ta bouche devient plus aimable , & prend les doux ornemens de la persuasion ; comment la raison sous tes loix devient plus grande & plus éclairée ; les passions obéissent à ta voix qui les évoque du fond des cœurs. Le parti même qui t'est contraire , ne peut résister à l'émotion , & cède pour un temps à ton pouvoir aimable ; tu fais couler le fleuve d'une éloquence variée , tantôt douce , tantôt vive , mais toujours profonde & claire.

Muse heureuse & tranquille , retournons à ta demeure chérie. Voici les jours serens & brillans de gelée. Le nitre éthéré vole à travers le bleu céleste & ne peut être aperçu : il chasse les exhalaisons infectes , & verse de nouveau dans l'air épuisé les trésors de la vie élémentaire. L'atmosphère brillant s'approche , se multiplie , comprime dans ses froids embrassemens nos corps qu'il anime , nourrit & avive notre sang , raffine nos esprits , pénètre avec plus de vivacité , & passant par les nerfs qu'il fortifie , arrive

jusqu'au cerveau , séjour de l'ame grande , recueillie , calme , éclatante comme le firmament , vive comme la saison. Toute la nature sent la force renouvelante de l'hiver , qui ne paroît que ruine à l'œil vulgaire. Un rouge plus foncé éclate sur les joues. La terre brûlée par la gelée attire en abondance l'ame végétale , & rassemble-toute sa vigueur pour l'année suivante. Les rivières plus pures & plus claires présentent dans leur profondeur un miroir transparent au berger , & murmurent plus sourdement à mesure que la gelée s'établit.

Gelée , qui es-tu ? d'où partent tes trésors piquans , & ce pouvoir secret qui s'exerce sur tout , & à qui le fluide subtil ne peut même échapper. Ta puissante énergie ne consiste-t-elle pas en des millions de petites particules de sel ou de coins invisibles , qui pénètrent & s'influencent dans les eaux de la terre & par-tout ? Un vent de gelée souffle le soir , s'exhale avec violence autour de l'horizon rougi , s'étend , varie & apporte la fière rage de l'hiver. L'étang se couvre d'une membrane bleue ; le ruisseau s'arrête incertain au milieu de son cours : la gelée cède d'abord entraînée par le courant , & à moitié déagée par le jour ; mais bientôt elle augmente & s'attache sur les bords semés de joncs ; elle s'amasse autour du rocher , & forme un pavé de crystal for-

ement cimenté par le souffle du ciel, jusqu'à ce qu'enfin la rivière prise d'un bord à l'autre, gémit dans sa nouvelle prison. La terre glacée devient sonore, & renvoie au double les aboiemens du chien qui écarte les voleurs de nuit. On entend de loin le mugissement de la génisse, le bruit de la cataracte, & la marche précipitée du voyageur dans la plaine. La voûte céleste se découvre dans toute son étendue, & présente à la vue des mondes infinis qui brillent d'une lumière vive & subtile; le firmament entier est semé d'étoiles éclatantes, qui éblouissent d'un pôle à l'autre. Dans cette immense étendue, la rigide influence tombe sans relâche, pèse à travers la nuit tranquille, & fait toute la nature. La gelée redouble jusqu'au matin tardif qui se lève sur le monde languissant, & montre son œil pâle & triste. Alors on voit de toutes parts les travaux divers de la nuit tranquille, les toits sont bordés de glaçons, la cascade est muette, & les torrens oisifs semblent gémir. Les gouttières sont arrêtées: le bel ouvrage de la gelée présente de tous côtés des couleurs passagères & des formes imaginaires. Le ruisseau glacé qui s'étend sur la colline, paroît une nappe livide qui étincelle de froidure au point du jour; la forêt pliée sous le givre & sous la neige blanche & raffinée par la gelée, est

incrustée fortement, & retentit à la marche du berger matineux qui cherche son troupeau languissant, ou qui descend du sommet de la montagne, & glisse rapidement sur sa surface.

Les jeunes bergers se livrent à la joie & au plaisir; maintenant que tous les travaux des mortels cessent, ils courent tous sur la rivière, se livrant à des danses & à des jeux divers: le jeune enfant mêle sa joie à la leur; heureux plus que tous les autres de voir sa toupie tourner avec facilité. De chaque province batave, le peuple sort en foule, & vient se rendre aux lieux où les branches du Rhin étendent leurs longs canaux: ils volent sur des patins retentissans, courent en équilibre ceintré, & s'exercent de mille manières différentes: tout éclate d'une joie effrénée. Les cours du nord offrent une pompe aussi rare sur la neige. La jeunesse vigoureuse y conduit de rapides traîneaux, & dispute de vitesse dans des courses hardies, longues & bruyantes: les dames de Scandinavie y assistent pour animer le courage des hommes, elles s'y montrent avec tous leurs charmes, & les aimables filles de Russie y éblouissent de toutes parts.

Le jour est sain, pur, vif & gai, mais il est court. Le soleil horizontal paroît large au Sud; il est suspendu à son dernier midi;

il frappe sans effet le rocher glacé; la montagne conserve toujours son lustre azuré, & ne sent point sa touche. L'air est foible, adouci pour quelques infans dans le vallon, la neige en pelotons tombe des forêts, se divise & réfléchit dans les rayons vacillans, semblable à des millions de perles. Le fusil du chasseur, & son chien impatient qui bondit au bruit du coup, se font entendre; ces jeux plus cruels que la saison, désolent les champs, ajoutent à la ruine de l'année, & réduisent aux abois tout le gibier.

Cependant notre foible hiver ne seroit plus rien, si nos yeux étonnés perçoient dans la zone glaciale, où durant de tristes mois une nuit continuelle exerce sur l'étendue brillante son empire étoilé. Là, le Russe exilé dans des prisons sans bornes, erre arrêté par la main de la nature qui s'oppose à sa fuite. Rien ne s'offre à ses tristes yeux, que des déserts ensevelis dans la neige, des bois qui en sont chargés, des fleuves arrêtés qui présentent des ombrages difformes à travers la solitude jusqu'à la mer glaciale, & dans le lointain, de tristes habitations, qui n'ont jamais le bonheur de savoir des nouvelles du genre humain, si ce n'est, quand les caravanes, dans leurs courses annuelles, tournent vers la côte dorée du riche Cathay. Cependant ces peuples fourrés vivent heureux, aimés

&

& tranquilles sous leurs forêts brillantes & ornées de jais: ils sont vêtus de belles hermines sans tache, & blanches comme la neige qu'ils foulent aux pieds, ou de martre du noir le plus luisant, & de mille autres belles fourrures mêlées de plusieurs couleurs, orgueil somptueux des cours. Là, les daims s'assemblent en troupe, se serrent pour s'échauffer, & dorment sur la neige nouvellement tombée. L'élan avec son bois peut à peine élever sa tête de dessous la neige entassée qui le couronne, & reste endormi dans l'abyme blanc. On n'a besoin ni de chiens, ni de pièges, ni même de l'arc sonore pour atteindre la troupe fuyante & craintive: de simples bâtons les font tomber tremblans & enfanglantés sur la neige, où ils jettent des cris pitoyables; leur cœur palpite en vain sur des montceaux de glace, les chasseurs se rassemblent avec des cris de joie, & les emportent chez eux. Dans des forêts de pins, pour disforme, sauvage habitant de ces ombrages, à moitié absorbé, est encore défiguré par les glaçons qui pendent autour de lui, il marche seul, lentement, & plus rechigné, à mesure que la tempête augmente; il fait son lit sous la glace rigoureuse, & avec une patience fière, dédaignant de se plaindre, il endure son cœur contre le besoin pressant.

Dans les régions spacieuses du nord, qui voient le bouvier céleste conduire son char à pas lents, une race nombreuse & impétueuse, en butte aux fureurs du Caurus glacial, ne connoît point le plaisir, & ne craint point les peines. Ce peuple ralluma une fois la flamme du genre humain éteinte & ensevelie dans un esclavage policé; il chassa courageusement & avec une rapidité terrible les tribus errantes de Scythie; il les poussa, sans qu'elles pussent résister, jusqu'au sud affoibli, & donna une nouvelle forme à l'univers vaincu. Les fils de Lapland ne sont pas ainsi, ils méprisent sagement le métier barbare & insensé de la guerre; ils ne demandent que ce que la simple nature peut leur donner; ils aiment leurs montagnes, & jouissent de leurs orages. Les faux desirs & les besoins, enfans de l'orgueil, ne troublent point le cours paisible de leur vie, ni ne les engagent dans les détours inquiets & agités de l'ambition. Leurs rennes font toutes leurs richesses; ils en tirent leurs tentes, leurs robes, leurs lits, leurs meubles, l'abondance domestique, une nourriture saine, une boisson agréable. Cette tribu docile, obéissante à la voix du maître, tend le cou au harnois qui l'attache à la voiture & l'emporte rapidement à travers les collines & les vallons qui ne sont qu'une plaine endurcie sous

une croûte de glace bleuâtre. Ces peuples trouvent même dans la profondeur de la nuit polaire un jour merveilleux, suffisant pour éclairer leur chasse, & pour guider leurs pas hardis vers les belles de Finlande: ils sont conduits par la clarté vacillante des météores, dont la lueur réfléchit sans cesse sur les cieux, & par des lunes vives & des étoiles plus lumineuses qui brillent d'un double éclat au firmament. Ils ont aussi leur printemps; il arrive du sud rembruni. L'aurore obscure s'avance lentement: le soleil ne fait d'abord que paroître, il étend ensuite son cercle enlé, jusqu'à ce qu'il soit vu pendant des mois entiers; joyeuse saison! toujours faisant sa ronde, il continue sa course spirale, & quand il est prêt à submerger son orbe enflammé, il tourne encore & remonte au firmament. Dans cette riante saison, les habitans tirent leur pêche abondante des lacs & des fleuves, aux lieux où s'élèvent les montagnes enchantées de Niemi fréquentées par les fées, & où le Tenglin orné de roses, roule ses flots; ils retournent gaiement, le soir, chargés de poisson à leurs tentes, où leurs femmes douces & pures, qui tout le jour ont vaqué à des soins utiles, préparent alors le feu. Race trois fois heureuse! à l'abri, par la pauvreté, du pillage, des Joix & du pouvoir rapace, l'intérêt ne jette

jamais parmi vous la semence du vice : vos bergers innocens ignorent ce que c'est que de faire injure, ils n'ont point été ternis par le souffle de l'amour infidèle, indigne auteur du malheur des jeunes filles.

Ma muse étend son vol solitaire, s'avance au-delà du lac de Tornéa, & jusqu'à Hecla, dont les flammes percent à travers les neiges qui l'accablent ; elle parvient à Groenland, pays le plus reculé, & jusqu'au pôle lui-même, terme fatal où la vie décline graduellement & s'éteint enfin. Là, suspendue sur la scène sauvage & prodigieuse, elle considère de nouvelles mers sous un autre firmament. Ici, l'hiver tient sa triste cour dans son palais, assis sur un trône de glace azuré ; dans son empire aérien on entend à jamais la confusion & les tempêtes. C'est là que le sombre tyran médite sa rage ; c'est là qu'il armé les vents d'une gelée qui subjugué tout ; qu'il forme la fière grêle, qu'il ramasse en trésors les neiges, dont il accable la moitié du globe.

De-là tournant à l'est, jusqu'à la côte de Tartarie, ma muse parcourt le bord mugissant de la mer, où des neiges entassées sur des neiges résident depuis les premiers temps, & semblent menacer les cieux. Là, des montagnes de glaces amoncelées paroissent de loin au matelot tremblant une atmosphère de nuages blancs & sans forme. Des

Alpes énormes & horribles à la vue se menacent réciproquement, & penchent sur la vague, ou, se précipitant avec un bruit affreux qui semble annoncer le retour du vieux chaos, fendent l'abyme & ébranlent le pôle même. L'océan, tout puissant qu'il est, ne peut résister à la fureur qui le tout : accablé jusqu'au fond de ses abymes par l'effort victorieux de la gelée, il est enchaîné lui-même, & il lui est ordonné de ne plus rugir. Tout enfin n'est plus qu'une étendue glacée, couverte de rochers ; tristes plages & dépourvues de tous habitans qui s'enfuient au sud par un instinct naturel dans ces mois terribles. Oh ! combien sont malheureux ceux qui, embarrassés dans les amas de glace, reçoivent en ces lieux le dernier regard du soleil couchant, tandis que la très-longue nuit, nuit de mort, & d'une gelée fière & dix fois redoublée, est suspendue sur leurs têtes & tombe avec horreur. Tel fut le desin de ce digne Anglais, qui osa (car que n'ont pas osé les Anglais) chercher avec le premier vaisseau, ce passage tant de fois tenté en vain, & qui paroit fermé de la main même de la nature jalouse par des barrières éternelles. Dans ces cruelles régions, son vaisseau pris dans les glaces demeura immobile, & attaché à l'océan glacé ; lui & sa troupe demeurèrent gelés comme des statues, chacun à

ton poste & à son emploi, le matelot au cordage, & le pilote au gouvernail.

Près de ces bords où le sauvage Oby roule à peine ses flots glacés, habitent les plus malheureux des hommes. Ici l'humanité, revêtue de la forme la plus grossière, privée du soleil qui mûrit & élève l'homme ainsi que les plantes, n'est qu'à demi animée. Là, cette race brute, retirée dans des cavernes profondes à l'abri de la saison terrible, prend une triste nourriture près des feux languissans, & sommeille entourée de fourrures. Ces êtres infortunés ne connoissent ni la tendresse, ni les chants, ni le badinage, ni la gaieté; rien enfin de la vie, si ce n'est les ours leurs alliés qui errent au dehors, jusqu'à ce qu'enfin un jour ressemblant à l'aurore, verse un long crépuscule sur leurs champs, & appelle à la chasse le sauvage armé de son arc.

Que ne peut exécuter un gouvernement actif & qui régénère l'homme? L'immortel Pierre, ce vaste génie inspiré du Ciel, réveilla du sein de l'obscurité gothique un peuple sauvage, dont la race s'étendoit loin de ces bords & formoit un empire immense & négligé. Ce héros, le premier d'entre les monarques, dompta son pays rebelle, ses rochers, ses marais, ses fleuves, ses mers, & son propre peuple révolté; il fut trouver l'homme dans le fier

barbare même qu'il subjugoit. Vous, ombres des anciens héros, vous qui travaillâtes pendant une longue succession de siècles à construire un plan pénible d'état, considérez tant de merveilles opérées toutes à-la-fois. Voyez un prince incomparable, né sur le trône où régna jusqu'à lui l'ombre d'un pouvoir imaginaire, qu'il consent à quitter! il écarte la pompe nonchalante des cours; il parcourt chaque terre & chaque port; il dépose le sceptre, & daigne armer sa main glorieuse de l'outil mécanique; il rassemble les semences du commerce, des arts utiles, de la sagesse civile, de la science de la guerre, & revient chez lui chargé des vrais trésors de l'Europe. A son retour les villes semblent sortir de la terre: l'agriculture sourit sur les déserts; il marie les fleuves les plus éloignés; l'Euxin étonné entend rugir la Baltique; des pouppes voguent sur des mers inconnues de la navigation, & des armées étendent leurs files éblouissantes. Ici, elles répriment le furieux Alexandre du nord; là, elles portent la terreur dans le camp du fier Ottoman. Terre heureuse, qui te vis délivrée du joug de la paresse, de l'ignorance, & de l'antique & orgueilleuse barbarie, tu fus civilisée par la même main royale qui donnoit la vie à tout, & qui te rendit le théâtre des arts, de la va-

leur militaire, & du commerce florissant ! Ce fut ainsi que, ce que la sagesse formoit, ce que son pouvoir animoit, son propre exemple faisoit encore l'illustrer.

Sur le soir les vents s'adouciſſent & soufflent au ſud, la gelée vaincue ſe réſoud en dégel qui dégoutte de toutes parts ; les montagnes ſe découvrent par places, une pluie abondante & mêlée de neige inonde le pays. Les rivières ſ'enflent & ſont prêtes à déborder. Mille torrens mêlés de givre percent tout à-la-fois, tombent des collines, des rochers & des bois, & ſe précipitent en larges cataractes. La plaine vaſte & retentiffante n'eſt qu'une étendue viſqueuſe ; ces fatales mers qui baignent le triſte pôle, ne ſont plus retenues dans les fers du nord puiffant ; toutes leurs vagues s'élancent & s'élèvent ſans réſiſtance ; de longs rugiffemens courent rapidement & ſans ceſſe à travers l'abyme entr'ouvert ; qui tout à-la-fois éclate & entaſſe des millions de montagnes de glace qui s'élèvent juſqu'aux nues. Que fait alors la barque infortunée, chargée de malheureux tremblants, jetée au milieu de ces énormes maſſes flottantes, amarrée à l'abri d'une île glacée, pendant que les ombres de la nuit augmentent encore l'horreur de cette affreuſe ſituation. La force humaine peut-elle ſoutenir tant de malheurs réunis qui l'afſè-

gent de tous côtés, la faim qui ronge le cœur, la fatigue accablante, le rugiffement des vagues & des vents, le choc des glaces qui ſe brifent ? Tantôt le bruit affreux ceſſe, tantôt il ſe renouvelle avec un redoublement de rage qui mugit, & répète ſur les plages cet écho terrible. Le Léviathan & ſa ſuite peſante, ſemblent ſe jouer pour mettre à ſon comble le trouble qui règne ſur l'abyme : au loin ſur le bord déſert & glacé, le mugiffement des monſtres affamés qui attendent le naufrage, parvient dans l'obſcurité ſur l'aile des vents juſqu'à l'oreille des malheureux dont il augmente l'effroi. Cependant la providence, cet œil toujours vigilant qui regarde avec pitié le foible travail des mortels qui ont perdu toute eſpérance, les guide en ſûreté à travers les terribles labyrinthes du deſtin.

C'en eſt fait, l'affreux hiver répand ſa dernière obſcurité, & règne avec terreur ſur l'année ſoumiſe. Le monde végétal eſt enſéveli, les oiſeaux ſont muets, l'horreur domine en ſouveraine ſur l'univers déſolé. Arrête-toi, mortel livré aux erreurs & aux paſſions, contemple ici le tableau de ta vie paſſagère. Ton printemps fleuri, la force ardente de ton été, ton automne ſombre, âge où tout commence à ſe faner : & le pâle hiver qui vient enfin terminer & fermer la ſcène. Où ſe perdent maintenant

ces rêves de grandeur, ces espérances frivoles de bonheur, ces impatiences pour la renommée, ces soins inquiets, ces jours d'occupations bruyantes, ces nuits passées dans la joie & les festins, ces pensées flottantes entre le bien & le mal qui partageoient la vie? Tout est maintenant évanoui. La vertu seule survit, amie immortelle de l'homme, & son guide fidèle vers le bonheur d'en haut. C'est là le jour véritable & la glorieuse aurore! c'est là la renaissance du ciel & de la terre. La nature alors dépouillée de la vase épaisse de son enduit terrestre, croit voir créer de nouveau l'univers, & la vie se répandre sous des formes plus parfaites & inaccessibles à la peine & à la mort. Le grand & éternel système qui enveloppe & unit chaque chose dans un tout parfait, se découvre à l'œil raffiné de la raison, à mesure que la perspective s'étend. Vous, sages orgueilleux! vous, présomptueux aveugles! maintenant confondus dans la poussière, adorez cette puissance & cette sagesse que vous osiez accuser autrefois. Apprenez maintenant pourquoi le mérite modeste a vécu dans l'oubli, & est mort négligé; pourquoi le partage de l'honnête homme dans cette vie fut le fiel & l'amertume; pourquoi la veuve solitaire & les orphelins languissent dans la retraite & le besoin, tandis que la

inexorable habite les palais & occupe les basses pensées à se forger des besoins imaginaires; pourquoi la vérité, fille du ciel, & la belle modération tombent (souvent flétries sous le poids des chaînes de la superstition; pourquoi l'abus des lois, ce cruel destructeur, cet ennemi domestique trouble notre repos, & empoisonne tout notre bonheur? O vous, vertueux infortunés, vous, petit nombre qui pensez dignement, & qui demeurez inébranlables contre les déluges des maux de la vie, supportez vos peines encore quelques instans, & bientôt ce que votre vue bornée n'aperçut qu'en partie, & qui vous parut mauvais, n'existe plus. Les orages ténébreux de l'hiver, passeront rapidement; un printemps éternel, & sans bornes vous succède, & va tout envelopper.

F I N.



H Y M N E.

LE changement des saisons, Père tout-puissant, n'est que la Divinité diversifiée; l'année dans son cours est pleine de toi. Ta beauté se manifeste, ta tendresse & ton amour se découvrent dans l'agréable printemps : les champs sont émaillés de fleurs; l'air adouci & embaumé, l'écho retentit dans les montagnes, les forêts se parent, & tous les cœurs & tous les sons ne font que joie. De-là ta gloire se déploie dans les mois de l'été avec la lumière éclatante & la chaleur : alors ton soleil donne la perfection à l'année qui s'avance; ta voix se fait entendre au point du jour, en plein midi, au soir, tantôt dans le tonnerre terrible qui éclate dans la nue, tantôt dans les douces haleines des zéphirs qui soufflent le long des eaux & entre les bosquets. Ta bonté brille dans une automne abondante, & présente un festin commun à tout ce qui respire. Tu es auguste & redoutable dans l'hiver. Les nuages & les frimats sont dispersés autour de toi; les tempêtes roulent sur les tempêtes; une obscurité majestueuse s'élève sur l'aile du tourbillon; tu ordonnes au monde de t'adorer, & tu humilias

milias la nature sous les souffles de l'aquilon.

Tout est mystérieux dans la nature. Quelle science, quelle force divine paroît en elle, & se fait profondément sentir! Quel mélange délicieux de simplicité & d'art merveilleux, de beauté & de bien-faisance, mélange suivi de nuances dans une gradation presque insensible, qui court à former un tout harmonieux qui se succède toujours & ravit sans cesse. Mais errant avec un étonnement brute & stupide, l'homme n'aperçoit point cette main puissante qui toujours agit, tourne les sphères en silence, travaille dans le secret abyme, & de là fait éclore les richesses du printemps; qui darde les rayons du soleil & mitige leur ardeur; qui nourrit chaque créature, & lance les tempêtes. Changement admirable autant que délicieux, dont les variations se succèdent dans un ordre constant, & dont toutes les sources de la vie reçoivent l'impression avec transport.

Nature écoute. Que tout ce qui existe se réunisse en adoration sous le spacieux dôme du firmament, & élève avec ardeur un cantique général! Doux zéphirs, que vos souffles frais célèbrent celui dont le souffle donne la vie, parlez de lui dans vos retraites obscures, sur les rochers où le pin doucement agité, inspire par son ombre une crainte religieuse! & vous fiers aquilons, dont le

bruit s'étend au loin , & qui ébranlez le globe étonné , élevez au ciel vos accords impétueux , & annoncez l'être qui vous permet vos fureurs. Vous , ruisseaux , murmurez ses louanges : dites-les nous , foibles collines , & qu'elles ne m'échappent pas quand je médite près de vous. Vous , torrens rapides & profonds , vous , rivières plus tranquilles , qui formez en serpentant un labyrinthe le long du vallon , & toi , océan majestueux , monde secret de merveilles , retentis de ses louanges : tantôt sa voix suprême t'ordonne du rugir , tantôt elle ordonne à tes rugissemens de cesser. Offrez-lui votre encens , herbes , fruits & fleurs : exhalez dans un nuage embaumé votre tribut odoriférant au maître du soleil , de ce soleil qui vous donne la vie , dont les feux font vos parfums , & dont le pinceau vous colore. Forêts , inclinez-vous ; moissons ondoyantes , abaissez vos épis devant lui : inspirez vos doux chants à l'heureux moissonneur , quand il revient chez lui au rayon de la lune brillante ; vous qui veillez dans le ciel , quand la terre endormie demeure sans soin , vous , constellations , répandez vos influences les plus douces , pendant que les anges touchent au milieu du firmament azuré la lyre d'argent. Grande source du jour , la plus belle image ici-bas du créateur , verse toujours

en abondance de monde en monde l'océan vital , trace par chacun de tes rayons ses louanges sur la nature ! Mais le tonnerre roule ! Que le monde prosterné soit en silence , pendant que de nuage en nuage l'hymne solennelle se répète. Troupeaux , bélez sur ces côteaux ; vous , rochers mouffeux , retenez leurs sons ; vous , vallées , répondez aux échos ; car le grand berger règne , & son royaume impassible s'approche. Vous , forêts , éveillez vous ; un chant universel sort des bosquets , & quand le jour expirant livre au sommeil l'espèce gazouillante , la douce Philomèle charme les ombres qui l'écoutent , & enseigne à la nuit ses louanges. Vous principalement , pour qui toute la création sourit , qui êtes à la fois la tête , le cœur , & la langue de tout ce qui respire , hommes qui vivez unis en sociétés , couronnez la grande hymne dans une multitude de villes ; faites éclater la perfection de vos organes ; mêlez ensemble leurs sons perçans & majestueux , & que vos voix semblables à des tourbillons de flammes réunis , s'élèvent ensemble aux cieus dans un même accord : ou si vous choisissez plutôt l'ombre champêtre & trouvez un temple dans chaque bosquet sacré , que la flûte du berger , les chansons des vierges , le souffle séraphique , & la lyre des poètes chantent toujours le Dieu des

faisons en imitant leur harmonie. Pour moi, quand j'oublierai le sujet agréable que je viens de chanter, les parfums des fleurs, les rayons de l'été brunissant dans la plaine, l'automne brillante & consolante, & l'hiver qui s'élève dans l'orient noirci; que ma langue soit muette, que mon imagination cesse de peindre, & que mort à la joie, mon cœur oublie de battre.

Si le destin me commandoit d'aller chanter des fleuves inconnus au bout de la terre, aux climats barbares & éloignés, où le soleil dore les montagnes Indiennes, & où son rayon couchant s'enflamme sur les Isles Atlantiques, j'obéirois sans effroi; puisque Dieu est toujours présent, toujours senti dans le vaste désert, comme dans les villes habitées. Où Dieu répand la vie, là doit être la joie. Quand enfin l'heure solennelle viendra, où d'une aile mystique je volerai aux mondes futurs, j'obéirai avec joie: là avec de nouvelles facultés, de nouvelles merveilles élèveront mes chants; je ne puis aller qu'où l'amour universel sourit, toutenant tous les orbes & tout ce qui en dépend. De ce qui semble mal quelquefois, le bien en sort, & le mieux encore; & toujours le mieux dans une progression infinie: mais je me perds moi-même en lui, dans sa lumière ineffable: viens donc, silence expressif, méditer sa louange.

F I N.